THÉATRE CHOISI
DE
MARIVAUX

PUBLIÉ EN DEUX VOLUMES

PAR

F. DE MARESCOT ET D. JOUAUST

AVEC UNE

PRÉFACE PAR F. SARCEY

TOME PREMIER



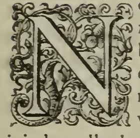
PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
E. FLAMMARION, SUCCESSEUR
26, Rue Racine, 26







AVERTISSEMENT



NOTRE réimpression du *Théâtre choisi de Marivaux* a été faite sur l'édition de 1732 et sur l'édition dite de 1758, la dernière publiée du vivant de l'auteur. Cette édition de 1758 ne comprenant pas toutes les pièces de Marivaux, on doit, pour avoir le théâtre complet, y joindre celle de 1732[1].

Toutes les pièces de Marivaux ont été d'abord imprimées et réimprimées séparément, et il n'en a pas été fait, de son vivant, ce qu'on peut appeler véritablement une édition collective ; celles auxquelles on a pu donner ce nom n'ont été que la réunion de pièces imprimées à différentes époques. L'édition de 1732 (Paris, Briasson, 2 vol.), qui ne comprend que huit pièces sur trente-deux, donne chacune d'elles avec une pagination séparée et sans date d'impression. Quant à celle de 1758 (Paris, Duchesne, 5 vol.), qui n'est que la reproduction, avec une pièce en plus, de celle de 1740

---

1. Pour avoir le théâtre de Marivaux absolument complet, il faudrait encore joindre à ces deux éditions *la Colonie* (1750) et la féerie de *Félicie* (1757), qui ont paru dans le *Mercure de France*, ainsi que *les Acteurs de bonne foi*, publié en 1757 dans *le Conservateur ou Collection de morceaux rares*.

(Paris, Prault père, 4 vol.), et qui contient vingt et une pièces, elle est encore plus fantaisiste : autant d'exemplaires, autant d'éditions différentes ; ce sont toujours des réunions de pièces imprimées à diverses époques et groupées sous le titre général de Duchesne, 1758. M. Poulet-Malassis, dans la curieuse et savante bibliographie qu'il a faite du théâtre de Marivaux, dit bien que l'édition de 1758 est *à pagination à peu près suivie ;* mais nous craignons beaucoup que cet *à peu près*, que d'ailleurs nous ne comprenons guère, ne doive se traduire en *à beaucoup près*. Outre l'exemplaire que nous avons eu entre les mains pour notre réimpression, nous avons examiné soigneusement ceux de la Bibliothèque nationale, de la Bibliothèque de l'Arsenal, de la Bibliothèque Mazarine, et nous n'en avons pas trouvé deux qui se ressemblassent. L'exemplaire qui se rapproche le plus du type indiqué par M. Poulet-Malassis est celui de la Bibliothèque de l'Arsenal, et encore n'y a-t-il que le premier et le troisième volume qui renferment des pièces dont les paginations se suivent.

Dix des pièces de Marivaux ont été données à la Comédie-Française et dix-neuf à la Comédie-Italienne. Les voici toutes par ordre de représentation :

Comédie-Française : *Annibal*, tragédie, 16 octobre 1720 ; — *le Dénouement imprévu*, comédie, 17 décembre 1724 ; — *la Seconde Surprise de l'Amour*, comédie, 31 décembre 1727 ; — *la Réunion des Amours*, comédie, 9 novembre 1731 ; — *les Serments indiscrets*, comédie, 8 juin 1732 ; — *le Petit Maître corrigé*, comédie, 6 novembre 1734 ; — *le Legs*, comédie, 11 janvier 1736 ; — *la Dispute*, comédie, 19 octobre 1744 ; — *le Préjugé vaincu*, comédie, 6 août 1746 ; — *les Acteurs de bonne foi*, comédie, 16 septembre 1755.

Comédie-Italienne : *Arlequin poli par l'Amour*, 17 octobre 1720 ; — *la Surprise de l'Amour*, 3 mai 1722 ; — *la Double Inconstance*, 6 avril 1723 ; — *le Prince travesti, ou l'Illustre Aventurier*, 5 février 1724 ; — *la Fausse Suivante, ou le Fourbe puni*, 8 juillet 1724 ; — *l'Ile des esclaves*, 5 mars 1725 ; — *l'Héritier de village*, 19 août 1725 ;

— *l'Ile de la Raison, ou les Petits Hommes,* 20 septembre 1727; — *le Triomphe de Plutus,* 22 avril 1728; — *le Jeu de l'Amour et du Hasard,* 23 janvier 1730; — *le Triomphe de l'Amour,* 12 mai 1732; — *l'École des mères,* 26 juillet 1732; — *l'Heureux Stratagème,* 6 juin 1733; — *la Méprise,* 16 août 1734; — *la Mère confidente,* 9 mai 1735; — *les Fausses Confidences,* 16 mars 1737; — *la Joie imprévue,* 7 juillet 1738; — *les Sincères,* 13 janvier 1739; — *l'Épreuve,* 19 novembre 1740.

Il faut ajouter à cette énumération trois pièces non représentées : *le Père prudent et équitable, ou Crispin l'heureux fourbe,* comédie; — *la Colonie,* comédie; — *Félicie,* féerie.

Les pièces dont nous avons composé notre choix sont les suivantes : *la Double Inconstance, — le Jeu de l'Amour et du Hasard, — l'École des mères, — le Legs, — les Fausses Confidences, — les Sincères, — l'Épreuve:* ce sont, à l'exception de deux pièces, celles qu'on a maintenues dans le répertoire moderne.

Nous avons conservé, dans notre réimpression, l'orthographe des éditions reproduites, malgré les étrangetés qu'elle présente. On sera surtout choqué du manque d'accord des participes; nous avons cru néanmoins devoir le maintenir dans presque tous les cas, en le signalant dans les notes. On trouve aussi chez Marivaux des formes de phrases qui lui sont particulières, et qui ne peuvent manquer de surprendre le lecteur. Nous les avons également indiquées dans les notes, pour qu'on ne fût pas tenté de nous imputer à erreur ou à négligence ce qui n'était que la reproduction fidèle du texte que nous avions sous les yeux.

La présente édition avait été préparée par notre ami M. de Marescot, qui devait en faire la préface et les notes, et qu'une mort prématurée a empêché d'y donner ses soins. C'est lui qui nous avait fourni les exemplaires qui nous ont servi pour la composition. Nous avons suivi fidèlement ses instructions pour la révision de la fin du texte, et, dans le travail des notes, nous avons tâché de faire en sorte qu'on eût à regretter le moins possible l'absence de notre érudit collaborateur.

Quant à la préface, nous avons eu la bonne fortune de pouvoir l'obtenir de M. F. Sarcey, qui, dans cette circonstance, est venu à notre secours avec une obligeance qui n'a d'égale que sa grande compétence en matière théâtrale.

Le travail de M. Sarcey étant purement une étude littéraire sur le théâtre de Marivaux, nous avons cru pouvoir donner ici quelques renseignements sur la vie de l'auteur.

Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux, fils d'un directeur de la Monnaie de Riom, naquit à Paris le 4 février 1688. Son père, en mourant, lui laissa une certaine fortune, qui lui permit de se livrer à sa fantaisie littéraire sans avoir à se soucier de ce que son travail pouvait lui rapporter. Mais il eut le malheur de mettre tout son avoir dans la banque de Law, et, quand eut lieu la débâcle du Système, il se trouva ruiné. Après avoir écrit en amateur, il dut donc songer à vivre de sa plume, qui malheureusement ne fut jamais pour lui d'un grand produit. Il finit même son existence, en février 1763, dans un état voisin de la misère, état aggravé encore par une excessive générosité, qui lui faisait donner aux malheureux le peu qu'il possédait. Et pourtant lui-même, depuis quelque temps, ne vivait guère que d'une pension du roi et des charités de ses amis.

Un des détails les plus piquants de la vie de Marivaux est l'inimitié qui exista entre lui et Voltaire, et dans laquelle il finit par avoir le beau rôle. En 1735, les *Lettres philosophiques* ayant été condamnées à être brûlées par arrêt du Parlement, un éditeur, connaissant cette inimitié et l'état de gêne dans lequel vivait Marivaux, espéra tirer parti de cette double situation, et lui proposa de faire un pamphlet contre Voltaire moyennant la somme de cent pistoles. Malgré le grand besoin qu'il avait de cette somme et en dépit des injures que Voltaire ne lui ménageait pas, Marivaux n'hésita pas à rejeter une semblable proposition. Nous avons cru devoir mentionner ici cet acte de désintéressement qui fait tant d'honneur à l'écrivain dont nous publions aujourd'hui le théâtre.

Marivaux débuta comme auteur dramatique le 16 octo-

bre 1720, à l'âge de trente-deux ans, en faisant représenter à la Comédie-Française une tragédie ayant pour titre *Annibal*. Cette pièce tomba complètement : on ne put la jouer que trois fois ; mais, chose singulière, on devait la reprendre plus tard, le 27 octobre 1747, avec un certain succès.

Le lendemain même de la représentation d'*Annibal*, Marivaux prenait sa revanche en faisant jouer à la Comédie-Italienne *Arlequin poli par l'Amour*, qui fut très bien accueilli. Il est à croire que Marivaux garda rancune à la Comédie-Française du malheureux début qu'il y avait fait, et que ce ressentiment, peut-être involontaire, fut une des causes qui lui firent donner la préférence aux artistes italiens pour la plupart de ses pièces. A cette raison on en peut ajouter une autre : la grande affection qu'il conçut pour une actrice de la troupe, nommée Sylvia, qui interprétait à merveille le principal personnage féminin de ses comédies.

Marivaux entra à l'Académie française, où il succédait à l'abbé Houtteville. Il y fut reçu, le 4 février 1743, par Languet de Gurgy, archevêque de Sens, qui, peu versé dans le théâtre, même imprimé, dut faire « par ouï-dire » l'éloge du récipiendaire.

Outre les œuvres de théâtre, on a de Marivaux des romans, dont un seul, *Marianne*, a subsisté, et un autre, *le Paysan parvenu*, n'est pas encore complètement oublié. Il fut aussi l'un des collaborateurs du *Mercure galant*, et fonda, à l'imitation du recueil d'Addison, un *Spectateur*, dont il dut cesser bientôt la publication. Il essaya plus tard de le recommencer sous le titre de *Cabinet du philosophe ;* mais cette reprise eut encore moins de succès que la première tentative. On connaît de lui d'autres élucubrations qui n'ont rien ajouté à sa gloire littéraire et qu'il est même sans intérêt de mentionner ici.

D. J.



Quant à la préface, nous avons eu la bonne fortune de pouvoir l'obtenir de M. F. Sarcey, qui, dans cette circonstance, est venu à notre secours avec une obligeance qui n'a d'égale que sa grande compétence en matière théâtrale.

Le travail de M. Sarcey étant purement une étude littéraire sur le théâtre de Marivaux, nous avons cru pouvoir donner ici quelques renseignements sur la vie de l'auteur.

Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux, fils d'un directeur de la Monnaie de Riom, naquit à Paris le 4 février 1688. Son père, en mourant, lui laissa une certaine fortune, qui lui permit de se livrer à sa fantaisie littéraire sans avoir à se soucier de ce que son travail pouvait lui rapporter. Mais il eut le malheur de mettre tout son avoir dans la banque de Law, et, quand eut lieu la débâcle du Système, il se trouva ruiné. Après avoir écrit en amateur, il dut donc songer à vivre de sa plume, qui malheureusement ne fut jamais pour lui d'un grand produit. Il finit même son existence, en février 1763, dans un état voisin de la misère, état aggravé encore par une excessive générosité, qui lui faisait donner aux malheureux le peu qu'il possédait. Et pourtant lui-même, depuis quelque temps, ne vivait guère que d'une pension du roi et des charités de ses amis.

Un des détails les plus piquants de la vie de Marivaux est l'inimitié qui exista entre lui et Voltaire, et dans laquelle il finit par avoir le beau rôle. En 1735, les *Lettres philosophiques* ayant été condamnées à être brûlées par arrêt du Parlement, un éditeur, connaissant cette inimitié et l'état de gêne dans lequel vivait Marivaux, espéra tirer parti de cette double situation, et lui proposa de faire un pamphlet contre Voltaire moyennant la somme de cent pistoles. Malgré le grand besoin qu'il avait de cette somme et en dépit des injures que Voltaire ne lui ménageait pas, Marivaux n'hésita pas à rejeter une semblable proposition. Nous avons cru devoir mentionner ici cet acte de désintéressement qui fait tant d'honneur à l'écrivain dont nous publions aujourd'hui le théâtre.

Marivaux débuta comme auteur dramatique le 16 octo-

bre 1720, à l'âge de trente-deux ans, en faisant représenter à la Comédie-Française une tragédie ayant pour titre *Annibal*. Cette pièce tomba complètement : on ne put la jouer que trois fois ; mais, chose singulière, on devait la reprendre plus tard, le 27 octobre 1747, avec un certain succès.

Le lendemain même de la représentation d'*Annibal*, Marivaux prenait sa revanche en faisant jouer à la Comédie-Italienne *Arlequin poli par l'Amour*, qui fut très bien accueilli. Il est à croire que Marivaux garda rancune à la Comédie-Française du malheureux début qu'il y avait fait, et que ce ressentiment, peut-être involontaire, fut une des causes qui lui firent donner la préférence aux artistes italiens pour la plupart de ses pièces. A cette raison on en peut ajouter une autre : la grande affection qu'il conçut pour une actrice de la troupe, nommée Sylvia, qui interprétait à merveille le principal personnage féminin de ses comédies.

Marivaux entra à l'Académie française, où il succédait à l'abbé Houtteville. Il y fut reçu, le 4 février 1743, par Languet de Gurgy, archevêque de Sens, qui, peu versé dans le théâtre, même imprimé, dut faire « par ouï-dire » l'éloge du récipiendaire.

Outre les œuvres de théâtre, on a de Marivaux des romans, dont un seul, *Marianne*, a subsisté, et un autre, *le Paysan parvenu*, n'est pas encore complètement oublié. Il fut aussi l'un des collaborateurs du *Mercure galant*, et fonda, à l'imitation du recueil d'Addison, un *Spectateur*, dont il dut cesser bientôt la publication. Il essaya plus tard de le recommencer sous le titre de *Cabinet du philosophe ;* mais cette reprise eut encore moins de succès que la première tentative. On connaît de lui d'autres élucubrations qui n'ont rien ajouté à sa gloire littéraire et qu'il est même sans intérêt de mentionner ici.

D. J.





PRÉFACE

Je n'ai pas l'intention de conter ici la biographie de Marivaux, ni même d'examiner ce talent sous ses diverses faces. Je n'ai à m'occuper aujourd'hui que du théâtre de Marivaux. Et encore la présente édition ne comprend-elle qu'un certain nombre des comédies échappées à la plume de cet esprit ingénieux et fertile. Ce sont les meilleures, et je ne vois guère que LA MÈRE CONFIDENTE *que l'on aurait pu y ajouter. Elle suffisent parfaitement à nous faire connaître et juger l'écrivain.*

C'est presque un lieu commun de dire que Marivaux, qui n'avait pas été estimé de son temps à sa juste valeur, n'a guère repris que du nôtre la place qu'il mérite d'occuper, et qui est une des premières au théâtre. Comment le XVIIIe siècle ne goûta-t-il qu'à demi ces délicates et brillantes merveilles? Pourquoi Voltaire croyait-il les juger d'un mot lestement trouvé : « C'est du marivaudage »? D'où vient que ses

contemporains lui appliquaient couramment ce vers célèbre, comme s'il eût été fait pour lui :

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

Que voulez-vous? en ce temps-là on n'estimait guère que la tragédie. Molière lui-même était délaissé; c'était un vieux saint que l'on respectait infiniment, mais que l'on ne chômait plus. En fait de comédies, on n'admettait comme dignes du Théâtre-Français que les comédies sérieuses, les comédies à caractères, les comédies qui relevaient de la grande comédie. Ces aimables bagatelles nées sur les planches du théâtre des Italiens, un théâtre de genre, comme nous dirions à cette heure, n'imposaient point au public. Il était trop spirituel et trop raffiné pour n'en pas sentir l'agrément; mais il les traitait de léger, pour parler la langue d'alors; il ne les prenait pas au sérieux, il les regardait comme de jolies bluettes sans conséquence. Les défauts, et elles n'en manquaient pas, le touchaient plus sensiblement que ne faisaient les grâces, qu'il trouvait maniérées et minaudières. On l'eût bien étonné si on lui eût dit que, de toutes les comédies qui passaient devant ses yeux, la postérité ne garderait qu'une douzaine de pièces tout au plus, dont quatre ou cinq appartiendraient à Marivaux. Il n'eût pas été moins surpris, j'imagine, si l'on eût ajouté que LE BARBIER DE SÉVILLE, *une farce dédaignée de La Harpe, prendrait*

rang parmi les chefs-d'œuvre. Les contemporains commettent de ces bévues. Ils sont rarement dans le secret des admirations de l'avenir.

Cette froideur des gens de goût pour l'œuvre de Marivaux persista fort longtemps. Je vois par les feuilletons que Geoffroy, le célèbre critique des Débats, *consacre aux pièces de Marivaux entre 1800 et 1810 en quel discrédit elles étaient restées. En 1801, il écrit, parlant des* JEUX DE L'AMOUR ET DU HASARD :

Cette pièce, qui court les petits théâtres, paraît bien rarement sur la scène française.

Et, après l'avoir contée comme si c'eût été une comédie inconnue, il ramasse contre elle toutes les critiques qui devaient, j'imagine, voltiger dans l'air à cette époque-là.

Chez lui l'esprit et le mauvais goût sont continuellement aux prises ; sans cesse il se tourmente pour se défigurer lui-même ; sa manie la plus bizarre est de donner à la métaphysique un jargon populaire et grossier, de travestir la galanterie et la finesse en style bas et trivial, d'affubler ses madrigaux d'expressions bourgeoises et familières ; ses pensées les plus belles sont revêtues de haillons. Il valait mieux les laisser toutes nues.

En avez-vous assez ? Il continue de pousser sa pointe, si tant est que ce style ait rien d'aiguisé.

Un autre défaut insupportable de Marivaux, c'est sa

malheureuse abondance, c'est son intarissable babil. Quand il fait parler une femme, on dirait qu'il ouvre un robinet ; c'est un flux de paroles qui ne s'arrête point. Cette vérité de mœurs est pénible et fastidieuse.

Il n'est pas tendre, comme vous voyez, le farouche critique. J'imagine qu'il disait tout haut, avec cette raideur pédantesque de style qui était le caractère de son talent, ce que beaucoup d'honnêtes gens et de lettrés pensaient vers 1800 du théâtre de Marivaux. Et cependant les jolis rôles de Sylvia et d'Araminte étaient joués par Mlle Contat, dont l'élégance et l'art de bien dire étaient célèbres. Il est vrai que Mlle Contat commençait elle-même, vers ce temps-là, à déchoir dans l'estime des contemporains. On sait qu'elle fut obligée de battre en retraite devant les attaques passionnées de Geoffroy. Elle donna sa démission. Mlle Mars était là, toute prête à recueillir l'héritage.

C'est à Mlle Mars qu'il faut attribuer l'honneur d'avoir fixé à nouveau les yeux du public sur les comédies oubliées ou démodées de Marivaux. Mais, si je m'en rapporte aux conversations que j'ai pu avoir avec les hommes de ce temps, c'était plutôt l'actrice qui était goûtée dans ses rôles que les rôles qui faisaient du plaisir par eux-mêmes. J'ai eu l'occasion de causer plus d'une fois de Mlle Mars avec quelques vieux amateurs ; il y en avait encore, habitués de l'orchestre, lorsque j'entrai dans la critique. Ils louaient Mlle Mars d'avoir été égale aux grands

rôles de Célimène et d'Elmire. Mais, lorsqu'il s'agissait de Sylvia et d'Araminte, c'était la comédienne qui accaparait tous les éloges. Il n'en restait plus pour l'écrivain, que l'on avait l'air de trouver fort heureux d'avoir rencontré une si incomparable interprète. Mlle Mars, qui était soutenue par Molière, protégeait Marivaux : on sent la nuance.

Le revirement se fit peu à peu On sait qu'il y eut dans le public un retour du goût vers les peintres du XVIIIe siècle : Watteau, Lancret et autres ; que le genre Pompadour revint à la mode ; que l'on se passionna dans l'ameublement, dans le costume, dans le bibelot, pour ces merveilles d'un art qui était plus joli que grand, mais qui était si joli ! si joli ! Marivaux bénéficia de cet engouement qui rendait la vogue à ceux que l'on appelait les petits-maîtres du XVIIIe siècle. Il n'avait certes pas l'envergure des Voltaire, des Diderot, des Rousseau, des Montesquieu ; mais il était de premier ordre dans le second ; et l'on se mit à l'admirer comme un de ces peintres élégants et coquets que l'on se reprochait d'avoir oubliés trop longtemps.

Le mouvement romantique fut également favorable à la réputation de Marivaux. Non pas que l'école à la tête de laquelle marchait Victor Hugo, et derrière lui Théophile Gautier, s'occupât particulièrement de la réhabilitation de Marivaux ; mais il y avait dans le choix des sujets de Marivaux, dans le tour d'esprit

de ses personnages, dans le maniérisme de leur langage, quelque chose qui rappelait les comédies de Shakespeare.

En écoutant cette charmante comédie du *Jeu de l'Amour et du Hasard*, écrivait Théophile Gautier, il nous semblait impossible que Marivaux n'eût pas connu Shakespeare. Marivaux, nous le savons, passe pour peindre au pastel dans un style léger et un coloris d'une fraîcheur un peu fardée des figures de convention prises à ce monde de marquis, de chevaliers, de comtesses, évanoui sans retour ; et pourtant dans *le Jeu de l'Amour et du Hasard* respire comme un frais souffle de *Comme il vous plaira*. Shakespeare est plutôt connu chez nous par son côté dramatique que par son côté spirituel. On parle plus souvent d'*Othello*, d'*Hamlet*, de *Macbeth*, que des *Deux Gentilshommes de Vérone*, de *Peines d'amour perdues* et des *Joyeuses Commères de Windsor*. Croyez pourtant que Bénédict pourrait très bien soutenir la conversation avec Sylvia ; que Mario trouverait dans Rosalinde une interlocutrice prompte à la riposte, et qu'Orlando ne le cède en rien au Chevalier pour la galanterie et la fine analyse des sentiments. Hélène et Démétrius, Hermia et Lysandre tiennent, dans la forêt magique du *Songe d'une nuit d'été*, des propos aussi alambiqués qu'aucun couple de Marivaux dans un salon à tapisseries et à trumeaux tarabiscotés, théâtre habituel de ces légères escarmouches de l'esprit et du cœur. Bourguignon dit à Lisette des choses qui ne diffèrent pas beaucoup des madrigaux de Falstaff à mistress Quilly. Cette veine romanesque de Shakespeare, si Marivaux n'y a pas puisé, il l'aura sans doute rencontrée dans la littérature italienne, comme le grand Williams. Ces concetti si brillants, ces ingéniosités si fines que le goût n'a pas le courage de les blâmer, ont une source pareille.

L'avènement d'Alfred de Musset au théâtre fit aussi beaucoup pour acclimater à la Comédie-Française les

comédies de Marivaux et pour les consacrer chefs-d'œuvre. Le public, en écoutant LE CAPRICE, LES CAPRICES DE MARIANNE, ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR, IL NE FAUT JURER DE RIEN, *prit le goût de ces analyses délicates et subtiles de passions raffinées, sur lesquelles voltigeait un goût de poésie romanesque.*

Musset était un si grand écrivain qu'il semblait que ses ouvrages eussent dû éclipser ceux de son illustre devancier et les faire rentrer dans l'ombre. Point du tout; ils en renouvelèrent l'éclat. On s'aperçut que Marivaux était, lui aussi, un maître; que, s'il n'avait pas le coup d'aile de Musset et ses envolées de fantaisie, peut-être entendait-il mieux le théâtre et pénétrait-il d'une pointe plus fine dans les plus secrets replis de la coquetterie féminine.

Voilà vingt ans passés que je suis assidûment le théâtre. Je puis dire que j'ai vu la renommée de Marivaux croître peu à peu et s'établir sur une base de plus en plus solide. Tandis que trois ou quatre de ses pièces revenaient sans cesse sur l'affiche, notamment LE LEGS, *qui était du répertoire courant, M. Thierry faisait de temps à autre des excursions dans les œuvres oubliées et en remettait quelqu'une à la scène. On l'écoutait avec recueillement et sympathie : cela n'était pas toujours amusant; mais c'était du Marivaux.*

Tout dernièrement (1880), l'Académie française a mis le dernier sceau à cette renaissance en proposant

l'éloge de Marivaux pour son concours d'éloquence. Jamais peut-être concours d'Académie ne mit tant de plumes en mouvement, ce qui prouve bien que le sujet était dans le courant des préoccupations publiques. A peine le prix fut-il décerné que ce furent dans les Revues des avalanches d'études publiées l'une après l'autre par des concurrents malheureux. Quelques-uns poussèrent jusqu'au volume. Qu'a dû penser ta grande ombre, ô Voltaire, lorsqu'un indiscret est venu dans les enfers te raconter que l'on avait trouvé moyen d'écrire tout un volume sur le père du marivaudage.

S'il nous reste quelque chose à apprendre sur Marivaux, ce ne sera pas certes la faute de ses historiens et de ses commentateurs. Et pourtant, le dirai-je ? il y a un point, — un point essentiel pour moi, — qu'ils n'ont pas mis en lumière, que Sainte-Beuve lui-même a touché à peine dans sa substantielle et curieuse notice, c'est celui qu'indiquait Théophile Gautier d'une main légère dans le passage que j'ai cité tout à l'heure.

Marivaux a, dans la plupart de ses pièces, un côté romanesque. A la façon de Shakespeare ? Cela, j'en doute. Mais je voudrais préciser ce que j'entends par ce mot : car c'est par cette qualité qu'il vivra toujours et que ses comédies pourront être revues avec plaisir, même alors que sera définitivement abolie la mémoire des mœurs qu'il a peintes.

Marivaux plaira toujours à la foule, non pas à la grosse foule, mais à la foule des gens instruits et des honnêtes femmes, par un certain art merveilleux qu'il possède de donner une forme visible, et pour ainsi dire un corps, à ces rêves impossibles et charmants qui occupent les imaginations des jeunes filles et qui font battre mystérieusement leur cœur.

Tenez! prenez LA MÈRE CONFIDENTE.

Quelle est la jeune fille qui, à l'âge de dix-huit ans, émue d'un sentiment tendre pour un cousin ou pour l'ami d'un frère, n'ait senti le délicieux secret lui peser sur le cœur et n'ait cherché des yeux autour d'elle à qui s'en ouvrir et s'en soulager? Elle a bien à ses côtés la meilleure des amies, celle à qui depuis sa première enfance elle a confié ses joies et ses chagrins : c'est sa mère. Mais une mère! comment la mettre de moitié dans ses hasardeuses confidences? Oh! si sa mère pouvait un instant renoncer à son rôle de mère et se résoudre à n'être que l'amie qu'elle a toujours été, comme elle irait se jeter dans ses bras, lui avouer son trouble, lui demander conseil!

Et la mère, elle, a bien remarqué l'inquiétude de sa fille; elle en a aisément deviné la cause, et elle tremble! Comme elle voudrait savoir les pensées qui flottent derrière ce front blanc! Comme elle voudrait pénétrer dans ce cœur qui lui est fermé pour la première fois! Quels sages avis pourrait donner la mère si l'on voulait se confier à l'amie! Comme elle dirait

volontiers à sa fille. « Allons, courage! ne me cache rien, ta mère ne le saura pas, c'est ton amie qui te presse. »

Oui, ce rêve a dû se faire cent fois! rêve délicieux comme tous les rêves, mais irréalisable : car la vie réelle ignore l'art de ces détachements subtils; une mère, si bonne mère qu'elle soit, demeure toujours la mère de sa fille, et la fille ne saurait en lui parlant oublier qu'elle est sa mère

Marivaux a mis la main sur ce songe plus flottant qu'une vapeur blanchâtre qui s'évanouit aux premiers rayons du soleil. Il l'a éclairé du feu cru de la rampe, et on l'a vu marchant et parlant sur la scène. Quelle main ingénieuse, quel art discret ne fallait-il pas pour mener à bien une si œuvre délicate! De jeter en pleine réalité de la vie domestique ces personnages éclos d'un rêve, il n'y avait pas à songer; il fallait, pour que le spectateur les admît sans peine, les montrer dans ce lointain vaporeux et rose de la fantaisie poétique. Ils devaient habiter ce monde imaginaire et féerique tout peuplé de costumes galants, de sentiments subtils, de phrases raffinées, où dansent en habit de marquises les bergères de Watteau; et cependant il ne fallait pas qu'en les voyant la pensée fût emportée trop loin du monde réel où ils étaient censés vivre et dont ils exprimaient les passions.

Elle est bien maniérée, elle est bien fausse, cette mère qui, pour devenir la confidente de sa fille, lui

dit : « Je ne serai que ton amie, et ta mère ne saura rien de ce que tu vas me confier. » Mais qu'elle est aimable, et comme on se sent prêt à l'aimer! Les deux scènes où elle presse sa fille et lui tire l'aveu de la faute que cette charmante étourdie va commettre sont les chefs-d'œuvre d'un esprit ingénieux et d'une imagination tendre.

LES FAUSSES CONFIDENCES, *qu'est-ce autre chose que le roman d'un jeune homme pauvre, ce roman qu'ont rêvé toutes les imaginations délicates entre dix-huit et vingt-cinq ans? M. Octave Feuillet l'a récrit et lui a donné je ne sais quoi de plus sombre. Son jeune homme pauvre est fier, cassant, et tombe parfois dans le mélodrame; sa jeune fille riche est agitée et nerveuse; leurs débats sont souvent violents et tristes. Le roman des* FAUSSES CONFIDENCES *se joue au conraire dans un milieu tout plein d'une lumière rose, dans le pays des songes, et Dorante et Araminte charmeront encore les générations futures quand déjà il ne sera plus parlé du Maxime Odiot de M. Feuillet et de Marguerite Laroque.*

Faut-il parler encore du JEU DE L'AMOUR ET DU HAZARD? *Tous les jeunes cœurs n'ont-ils pas fait ce rêve, être aimé pour soi-même, et, sous un déguisement, s'assurer qu'il en est bien ainsi? Où ce rêve fut-il jamais présenté sous une forme plus gracieuse et plus poétique? Non, ces marquis déguisés en valets, ces jeunes filles de grandes maisons éprises d'un do-*

mestique, ne sont pas absolument vrais de la vérité réelle et plate, ils appartiennent aux songes, et Marivaux, le plus aimable enchanteur du XVIIIe siècle, leur a laissé cette grâce capricieuse et flottante que donne la rêverie aux personnages qu'elle crée.

C'est là la meilleure et la plus séduisante part d'originalité de Marivaux, celle qu'il n'avait point cherchée, celle qu'il a rencontrée sans y prendre garde. Il a jeté ainsi dans le monde une foule de personnages qui ne sont pas, à vrai dire, marqués de traits bien précis, mais qui amusent l'imagination et semblent, comme dans le tableau de Watteau, s'embarquer pour une riante Cythère.

Pauvre Marivaux! lui qui se piquait d'être un moraliste et qui l'était à ses heures, voilà que nous le louons à cette heure pour son aimable fantaisie. Savait-il seulement le sens que nous donnerions à ce mot? Il serait injuste, cependant, de ne pas regarder en lui le peintre du cœur humain et l'analyste des passions féminines.

On a dit que Marivaux n'avait jamais écrit qu'une pièce,—toujours la même,—sous différents noms. Il y a dans ce jugement quelque exagération; mais, si l'on ne prend que ses chefs-d'œuvre, il est certain que l'on trouve en eux, malgré des diversités plus apparentes que réelles, un grand air de ressemblance. Il a dit de lui-même que son système était de faire sortir malgré eux de leurs niches *les sentiments qui cher-*

chaient à s'y dérober. Presque toutes ses pièces sont, en effet, fondées sur l'hésitation qu'un personnage sent à dire un oui qu'il brûle de prononcer et qu'il n'ose pourtant pas prononcer. Il faut tirer ce oui de sa niche. Quand une fois il en est sorti, la comédie est terminée.

On a très bien remarqué, dit Sainte-Beuve, que dans ses comédies en général il n'y a pas d'obstacles extérieurs, pas d'intrigue positive ni d'aventure qui traverse la passion des amants, ce sont des chicanes de cœur qu'ils se font, c'est une guerre d'escarmouches morales; les cœurs au fond étant à peu près d'accord dès le début et les dangers et les empêchements du dehors faisant défaut, Marivaux met la difficulté et le nœud dans le scrupule même, dans la curiosité, la timidité ou l'ignorance, et dans l'amour-propre ou le point d'honneur piqué des amants. Souvent ce n'est qu'un simple malentendu qu'il file adroitement et qu'il prolonge; ce nœud très léger qu'il agite et qu'il tourmente, il ne faudrait que s'y prendre d'une certaine manière pour le dénouer à l'instant : il n'a garde de le faire; et c'est ce manège, ce tatillonnage bien mené et semé d'accidents gracieux, qui plaît à des esprits délicats.

« Vous y viendrez!

— Je n'y viendrai pas!

— Je gage que oui!

— Je gage que non. »

C'est ce que toute l'action semble dire.

Il est impossible de démonter plus spirituellement son mécanisme. Mais il est une remarque que Sainte-Beuve aurait ajoutée, s'il avait été un homme de théâtre : c'est que ce tatillonnage, *pour me servir de son expression, ne se fait pas sur place La dis-*

tance entre le point de départ et le point d'arrivée est très faible; mais Marivaux nous y pousse par un progrès continu. Chaque scène est un pas en avant. Marivaux possède cette grande qualité sans laquelle il n'est point d'auteur dramatique : il a le mouvement; non le mouvement endiablé d'un Beaumarchais, qui a toujours l'air de courir, même alors qu'il piétine sous lui, mais un mouvement doux et lent, presque insensible, comme celui d'un bateau sur une rivière tranquille.

« *Marton, dit d'Araminte des* FAUSSES CONFIDENCES, *quel est donc ce jeune homme qui vient de nous saluer si gracieusement sur la terrasse? Il a vraiment bonne façon!* »

C'est de là que part la pièce; elle semble être bien proche du but. Et cependant Marivaux aura l'art de semer ce court espace d'une foule de petits accidents qu'il faudra qu'Araminte, en dépit qu'elle en ait, franchisse les uns après les autres. On aura la sensation qu'elle avance de scène en scène, elle l'aura elle-même :

« *Aucun de ces deux hommes n'est à sa place!* » *dit la Sylvia du* JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD, *comparant le faux Bourguignon et le faux Dorante.*

De ce premier mot à celui qui termine la pièce : Ah! je vois donc enfin clair dans mon cœur! *l'intervalle n'est pas grand : c'est un saut de puce, comme disaient nos pères; le chemin se fait à petits*

pas, mais on le voit faire; on voit le mouvement.

Sainte-Beuve, analysant la jolie pièce des Sincères, *cite la dernière phrase de la marquise : « Ah! ah! s'écrie-t-elle en riant, nous avons pris un plaisant détour pour arriver là ! » Ce mot, ajoute l'éminent critique, pourrait servir d'épigraphe à toutes les pièces de Marivaux.*

C'est faire tort à Marivaux que de parler ainsi : il va au but marqué, lentement, mais par la droite ligne. Ce but, il le montre d'avance, et il le montre presque à portée de la main. Mais il sait que le chemin de l'amour est semé d'une foule de petits obstacles, chicanes de la vanité, du préjugé, de la timidité, que sais-je? par-dessus lesquels il faut sauter, hop! hop! et la pièce reprend, jusqu'à la prochaine barrière, son allure bénigne.

L'amour, et non pas l'amour passion, mais l'amour mêlé de galanterie, avec tout ce qu'il a de plus exquis et de plus délicat, est donc le sujet ordinaire des pièces de Marivaux, ce peintre raffiné des curiosités et des coquetteries féminines. Aussi n'ai-je pas vu sans un peu d'étonnement quelques-uns des nouveaux historiens de Marivaux louer chez lui ses aspirations révolutionnaires et en faire presque au théâtre un précurseur de Beaumarchais.

Ils prennent plaisir à citer les pièces où Marivaux, comme dans l'Ile des esclaves, *suppose une révolution entre les classes, les maîtres devenus serviteurs*

et vice versâ. *Ils font remarquer qu'au XVII*[e] *siècle aucun écrivain ne se fût avisé de revêtir Dorante d'une souquenille de valet et de le faire aimer sous cet habit. Ils en concluent que Marivaux était un esprit libéral, un précurseur de 89.*

Voilà bien des affaires. Marivaux a fait comme tous les écrivains dramatiques : il a recueilli les préjugés de son temps, il les a portés au théâtre et il en a usé. Il était beaucoup question autour de lui de l'égalité des hommes ; il s'en est servi comme d'un moyen dramatique sans y entendre malice ou se poser en réformateur. C'était d'ailleurs une tradition à la scène que les valets ont toujours eu plus d'esprit que les maîtres. Les Scapin de Molière ont recueilli des Dave de l'antiquité cet héritage de prétentions et n'y ont pas failli.

Il est évident que, si Marivaux eût revêtu de la casaque du Bourguignon l'âme ardente et endolorie d'un Jean-Jacques, le jeu fût devenu terrible et cruel ; mais il n'y a point songé ; il ne s'est pas même douté des intentions qu'on lui prête.

Quand le procureur Rémy, s'emportant contre la vieille marquise dans LES FAUSSES CONFIDENCES, *lui dit brutalement qu'un homme en vaut un autre, je crains bien que ce ne soit nous qui entendions sonner dans cette boutade les revendications du tiers état contre la noblesse. Boutade ! oui, ce n'était qu'une boutade pour Marivaux, et une boutade qui n'avait*

pour les contemporains rien d'extraordinaire; mais le fond d'idées et de sentiments d'où elle était sortie traînait dans tous les écrits et dans toutes les conversations du temps. Le seul mot de révolution eût effarouché singulièrement Marivaux.

Il est à remarquer que presque tous ses personnages sont de bonnes gens. « Il faut être trop bon, dit l'un d'eux, pour l'être assez. » Qu'y a-t-il de plus aimable que le père de Sylvia! et son frère Mario, avec ses aimables taquineries, n'est-il pas charmant? Ne sent-on pas comme une impression de douceur et de gaieté à vivre dans cette famille? Et Sylvia, quel joli caractère de jeune fille, ouverte, primesautière, le cœur sur la main, un bon petit cœur de femme! Et, dans les Fausses Confidences, *il n'y aurait qu'un mot pour qualifier Araminte, s'il n'était pas trop roturier pour tant d'élégances : c'est une brave femme! elle n'a pas seulement l'esprit de fouler aux pieds les préjugés sociaux, elle est compatissante, elle est tendre :*

« Nous avons ordre, dit Lubin, son jardinier, d'être honnêtes avec tout le monde. »

Elle-même est douce avec tous ceux qui l'approchent. Et Dorante pousse l'honnêteté jusqu'à s'accuser, au moment où la stratégie de Dubois a réussi, du tort qu'il a eu d'y prêter la main; Rémy, le vieux procureur, est franc comme l'osier; il a du cœur, et ce cœur, il l'a sur la main. Je ne vois guère que la mère,

Mme Argante, dont la sévérité ait quelque chose d'âpre et de rude ; mais c'est qu'elle est entêtée de fortune et de noblesse, et Marivaux n'admet pas qu'avec ces préjugés on puisse être indulgent.

Sainte-Beuve a remarqué que les valets et les soubrettes de Marivaux ont un caractère à part entre les personnages de cette classe au théâtre. Les Scapin, les Crispin, les Mascarille de Molière et de Regnard sont ordinairement des gens de sac et de corde. Chez lui les valets sont plus décents, ils se rapprochent davantage de leurs maîtres ; ils en peuvent jouer au besoin le rôle sans trop d'invraisemblance ; ils ont des airs de petits-maîtres et des façons de porter l'habit sans que l'inconvenance saute aux yeux.

Ajoutons qu'ils sont tous dévoués, et n'ourdissent leurs ruses que pour de bons motifs. Marivaux était, dit-on, d'un commerce difficile, mais c'est que la délicatesse de ses nerfs et la vanité souffrante de l'auteur incompris l'avaient rendu très susceptible : au fond, il avait l'indulgente bonté d'un moraliste. « Sa physionomie, dit un de ses portraitistes, était fine, spirituelle, bienveillante, mais inquiète et travaillée. » Bienveillante ! le mot est juste. Cette bienveillance se répand comme une huile parfumée sur tout l'œuvre de Marivaux, et elle en est un des charmes les plus exquis.

Il y a bien à dire sur le style de Marivaux. Sans doute, remarque Sainte-Beuve, le mot de marivau-

dage s'est fixé dans la langue à titre de défaut. Qui dit marivaudage dit plus ou moins badinage à froid, espièglerie compassée et prolongée, pétillement redoublé et prétentieux; une sorte de pédantisme semillant et joli. Mais l'écrivain, considéré dans l'ensemble, vaut mieux que la définition à laquelle il a fourni occasion et sujet.

Oserai-je dire même que dans son théâtre ce défaut est moins sensible que dans ses romans? Je ne vois guère (sauf exception bien entendu) que les valets qui marivaudent, au mauvais sens du mot, et surtout les valets de la campagne. Mais peut-être y a-t-il là un trait d'observation plus exact que l'on ne croit. Ce ne sont pas les illettrés qui parlent la langue la plus simple. Au contraire, les gens les moins instruits, surtout s'ils se mettent en tête de faire de l'esprit, trouvent naturellement les tours de langage les moins naturels, les expressions les plus contournées, les plus tirées.

Partout ailleurs Marivaux a des phrases beaucoup moins précieuses qu'on ne s'est plu à le dire. Chacun, après tout, a sa façon de s'exprimer qui vient de sa façon de sentir; et c'est lui-même qui a dit quelque part : « Penser naturellement, c'est rester dans la singularité d'esprit qui nous est échue. »

Il s'exprimait donc au gré d'une âme singulière et fine, et il rencontrait plutôt qu'il ne les cherchait des expressions raffinées et piquantes, qui lui étaient

nécessaires pour rendre sensibles des nuances de passion ou des délicatesses de galanterie non encore aperçues. Il y a des gens qui sont, comme M. Jourdain, très naturellement vulgaires et plats. Il était naturellement maniéré, parce qu'il avait naturellement une manière.

Et quand même il y aurait eu de la manière dans sa manière! Je ne puis résister au plaisir de citer à ce propos le joli apologue de Jules Janin :

Un jeune homme à l'humeur douce, aux tendres manières, aimait une jeune demoiselle pour sa beauté et sa sagesse. Ce qui charmait surtout notre amoureux, c'était l'abandon et la naïveté de cette belle fille. Elle n'avait aucun souci de plaire, elle était belle sans y prendre garde. Assise ou debout, elle était charmante et semblait n'y entendre aucune finesse. Notre jeune homme s'estimait bien heureux d'être aimé d'un objet si innocent et si aimable.

Malheureusement, un jour, le galant, venant de quitter sa belle, s'aperçut qu'il avait oublié son gant, et il revint sur ses pas. O surprise! L'innocente fille était occupée à se regarder dans un miroir; elle s'y représentait elle-même à elle-même, parlant et souriant à sa personne dans les mêmes postures tendres et naïves qu'elle avait tout à l'heure avec son amant.

Dans ces airs étudiés avec tant de soin, la dame en adoptait quelques-uns, en rejetait quelques autres : c'étaient de petites façons qu'on aurait pu noter, et apprendre comme on apprend un air de musique.

Que fit notre galant?

Il s'en tira comme un sot, par la fuite.

Il ne vit dans cette perfection qu'un tour de gibecière. Il eut peur d'être une dupe.

Eh! malheureux, c'était cette aimable fille qui était une

dupe de se donner tant de peine pour te retenir dans ses bras.

Qu'importent la peine et le soin de l'artiste, si l'on ne sent plus le travail? Pourquoi lui savoir mauvais gré de s'être donné tant de mal pour nous plaire?... N'y a-t-il pas vingt sortes de naturels? Marivaux a le sien, et la preuve, c'est qu'au théâtre, s'il est le régal des plus fins connaisseurs, il plaît encore au grand public; c'est que LE JEU DE L'AMOUR ET DU HAZARD, LE LEGS *et* LES FAUSSES CONFIDENCES *se sont joués chez nous dans des théâtres de genre, aux matinées du dimanche, devant la grosse foule, avec autant de succès que le soir, à la Comédie-Française, devant l'élite des amateurs.*

FRANCISQUE SARCEY.



LA DOUBLE
INCONSTANCE

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Representée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens du Roy, le 6 avril 1723.

ACTEURS.

LE PRINCE.
UN SEIGNEUR.
FLAMINIA.
LISETTE.
SILVIA.
ARLEQUIN
TRIVELIN.
DES LAQUAIS.
DES FILLES DE CHAMBRE.

La scène est dans le palais du prince.



LA DOUBLE INCONSTANCE

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

SILVIA, TRIVELIN *et quelques femmes à la suite de Silvia.*

(Silvia paroît sortir comme fâchée.)

TRIVELIN.

Mais, Madame, écoutez-moi.

SILVIA.

Vous m'ennuyez.

TRIVELIN.

Ne faut-il pas être raisonnable?

SILVIA, *impatiente.*

Non, il ne faut pas l'être, et je ne la serai point.

TRIVELIN.

Cependant...

SILVIA, *avec colere.*

Cependant je ne veux point avoir de raison; et quand vous recommenceriez cinquante fois votre cependant, je n'en veux point avoir : que ferez-vous là?

TRIVELIN.

Vous avez soupé hier si légerement que vous serez malade si vous ne prenez rien ce matin.

SILVIA.

Et moi je hais la santé et je suis bien aise d'être malade. Ainsi, vous n'avez qu'à renvoyer tout ce qu'on m'apporte, car je ne veux aujourd'hui ni déjeûner, ni dîner, ni soûper; demain la même chose; je ne veux qu'être fâchée, vous haïr tous tant que vous êtes, jusqu'à tant que j'aye vû Arlequin, dont on m'a séparée : voilà mes petites résolutions; et, si vous voulez que je devienne folle, vous n'avez qu'à me prêcher d'être plus raisonnable. Cela sera bien-tôt fait.

TRIVELIN.

Ma foi, je ne m'y jouerai pas, je vois bien que vous me tiendriez parole. Si j'osois cependant...

SILVIA, *plus en colere*

Eh bien! ne voilà-t-il pas encore un cependant?

TRIVELIN.

En vérité, je vous demande pardon, celui-là m'est échapé; mais je n'en dirai plus, je me corrigerai, je vous prierai seulement de considérer...

SILVIA.

Oh! vous ne vous corrigez pas; voilà des considérations qui ne me conviennent point non plus.

TRIVELIN, *continuant.*

Que c'est votre souverain qui vous aime.

SILVIA.

Je ne l'empêche pas, il est le maître; mais faut-il que je l'aime, moi? Non, et il ne le faut pas, parce que je ne le puis pas : cela va tout seul, un enfant le verroit, et vous ne le voyez pas.

TRIVELIN.

Songez que c'est sur vous qu'il fait tomber le choix qu'il doit faire d'une épouse entre ses sujettes.

SILVIA.

Qui est-ce qui lui a dit de me choisir? M'a-t-il demandé mon avis? S'il m'avoit dit : « Me voulez-vous, Silvia? » je lui aurois répondu : « Non, Seigneur : il faut qu'une honnête femme aime son mari, et je ne pourrois pas vous aimer. » Voilà la pure raison, cela; mais point du tout, il m'aime, crac, il m'enleve, sans me demander si je le trouverai bon.

TRIVELIN.

Il ne vous enleve que pour vous donner la main.

SILVIA.

Eh! que veut-il que je fasse de cette main, si je n'ai pas envie d'avancer la mienne pour la prendre? Force-t-on les gens à recevoir des présens malgré eux?

TRIVELIN.

Voyez, depuis deux jours que vous êtes ici, comment il vous traite. n'êtes-vous pas déja servie comme si vous étiez sa femme? Voyez les honneurs qu'il vous fait rendre, le nombre de femmes qui sont à votre suite, les amusemens qu'on tâche de vous procurer par ses ordres. Qu'est-ce qu'Arlequin au prix d'un prince plein d'égards, qui ne veut pas même se montrer qu'on ne vous ait disposée à le voir? d'un prince jeune, aimable et rempli d'amour, car vous le trouverez tel? Eh! Madame, ouvrez les yeux, voyez votre fortune et profitez de ses faveurs.

SILVIA.

Dites-moi, vous et toutes celles qui me parlent, vous a-t-on mis avec moi, vous a-t-on payez pour m'impatienter, pour me tenir des discours qui n'ont pas le sens commun, qui me font pitié?

TRIVELIN.

Oh! parbleu, je n'en sçai pas davantage : voilà tout l'esprit que j'ai.

SILVIA.

Sur ce pied-là, vous seriez tout aussi avancé de n'en point avoir du tout.

TRIVELIN.

Mais encore, daignez, s'il vous plaît, me dire en quoi je me trompe.

SILVIA, *en se tournant vivement de son côté.*

Oui, je vais vous le dire en quoi, oui...

TRIVELIN.

Eh! doucement, Madame! Mon dessein n'est pas de vous fâcher.

SILVIA.

Vous êtes donc bien mal-adroit?

TRIVELIN.

Je suis votre serviteur.

SILVIA.

Eh bien! mon serviteur, qui me vantez tant les honneurs que j'ai ici, qu'ai-je affaire de ces quatre ou cinq fainéantes qui m'espionnent toujours? On m'ôte mon amant et on me rend des femmes à la place: ne voilà-t-il pas un beau dédommagement? Et on veut que je sois heureuse avec cela? Que m'importe toute cette musique, ces concerts et cette danse dont on croit me regaler? Arlequin chantoit mieux que tout cela, et j'aime mieux dan-

ser moi-même que de voir danser les autres, entendez-vous? Une bourgeoise contente dans un petit village vaut mieux qu'une princesse qui pleure dans un bel appartement. Si le prince est si tendre, ce n'est pas ma faute. Je n'ai pas été le chercher; pourquoi m'a-t-il vûe? S'il est jeune et aimable, tant mieux pour lui, j'en suis bien aise : qu'il garde tout cela pour ses pareils, et qu'il me laisse mon pauvre Arlequin, qui n'est pas plus gros monsieur que je suis grosse dame, pas plus riche que moi, pas plus glorieux que moi, pas mieux logé, qui m'aime sans façon, que j'aime de même, et que je mourrai de chagrin de ne pas voir. Hélas! le pauvre enfant! qu'en aura-t-on fait? qu'est-il devenu? Il se désespere quelque part, j'en suis sûre, car il a le cœur si bon! Peut-être aussi qu'on le maltraite... (*Elle se dérange de sa place.*) Je suis outrée... Tenez, voulez-vous me faire un plaisir? Otez-vous de-là, je ne puis vous souffrir; laissez-moi m'affliger en repos.

TRIVELIN.

Le compliment est court, mais il est net. Tranquillisez-vous pourtant, Madame.

SILVIA.

Sortez sans me répondre, cela vaudra mieux.

TRIVELIN.

Encore une fois, calmez-vous. Vous voulez Arle-

quin, il viendra incessamment : on est allé le chercher.

SILVIA, *avec un soupir.*

Je le verrai donc?

TRIVELIN.

Et vous lui parlerez aussi.

SILVIA, *s'en allant.*

Je vais l'attendre; mais si vous me trompez, je ne veux plus ni voir ni entendre personne.

(*Pendant qu'elle sort, le prince et Flaminia entrent d'un autre côté et la regardent sortir.*)

SCENE II.

LE PRINCE, FLAMINIA, TRIVELIN.

LE PRINCE, *à Trivelin.*

Eh bien! as-tu quelque espérance à me donner? Que dit-elle?

TRIVELIN.

Ce qu'elle dit, Seigneur, ma foi, ce n'est pas la peine de le répéter : il n'y a rien encore qui mérite votre curiosité.

LE PRINCE.

N'importe, dis toujours.

TRIVELIN.

Eh non! Seigneur, ce sont de petites bagatelles dont le récit vous ennuyeroit : tendresse pour

Arlequin, impatience de le rejoindre, nulle envie de vous connoître, désir violent de ne vous point voir, et force haine pour nous. Voilà l'abregé de ses dispositions. Vous voyez bien que cela n'est point réjoüissant, et, franchement, si j'osois dire ma pensée, le meilleur seroit de la remettre où on l'a prise.

(*Le prince rêve tristement.*)

FLAMINIA.

J'ai déja dit la même chose au prince, mais cela est inutile. Ainsi, continuons, et ne songeons qu'à détruire l'amour de Silvia pour Arlequin.

TRIVELIN.

Mon sentiment à moi est qu'il y a quelque chose d'extraordinaire dans cette fille-là : refuser ce qu'elle refuse! cela n'est point naturel; ce n'est point là une femme, voyez-vous, c'est quelque créature d'une espece à nous inconnue. Avec une femme nous irions notre train; celle-ci nous arrête, cela nous avertit d'un prodige : n'allons pas plus loin.

LE PRINCE.

Et c'est ce prodige qui augmente encore l'amour que j'ai conçu pour elle.

FLAMINIA, *en riant.*

Eh! Seigneur, ne l'écoutez pas avec son prodige, cela est bon dans un conte de fée ; je connois mon sexe : il n'a rien de prodigieux que sa coquetterie. Du côté de l'ambition, Silvia n'est point en prise;

mais elle a un cœur, et par conséquent de la vanité : avec cela je sçaurai bien la ranger à son devoir de femme. Est-on allé chercher Arlequin?

TRIVELIN.

Oüi, je l'attends.

LE PRINCE, *d'un air inquiet.*

Je vous avoue, Flaminia, que nous risquons beaucoup à lui montrer son amant : sa tendresse pour lui n'en deviendra que plus forte.

TRIVELIN.

Oüi; mais, si elle ne le voit, l'esprit lui tournera : j'en ai sa parole.

FLAMINIA.

Seigneur, je vous ai déja dit qu'Arlequin nous étoit nécessaire.

LE PRINCE.

Oüi, qu'on l'arrête autant qu'on pourra : vous pouvez lui promettre que je le comblerai de biens et de faveurs s'il veut en épouser une autre que sa maîtresse.

TRIVELIN.

Il n'y a qu'à réduire ce drôle-là, s'il ne veut pas.

LE PRINCE.

Non, la loi qui veut que j'épouse une de mes sujettes me défend d'user de violence contre qui que ce soit.

FLAMINIA.

Vous avez raison. Soyez tranquille, j'espere que

tout se fera à l'amiable : Silvia vous connoît déja sans sçavoir que vous êtes le prince, n'est-il pas vrai?

LE PRINCE.

Je vous ai dit qu'un jour, à la chasse, écarté de ma troupe, je la rencontrai près de sa maison J'avois soif, elle alla me chercher à boire. Je fus enchanté de sa beauté et de sa simplicité, et je lui en fis l'aveu. Je l'ai vue cinq ou six fois de la même maniere, comme simple officier du palais; mais, quoiqu'elle m'ait traité avec beaucoup de douceur, je n'ai jamais pû la faire renoncer à Arlequin, qui m'a surpris deux fois avec elle.

FLAMINIA.

Il faudra mettre à profit l'ignorance où elle est de votre rang. On l'a déja prévenue que vous ne la verriez pas sitôt : je me charge du reste, pourvû que vous vouliez bien agir comme je voudrai.

LE PRINCE.

J'y consens. Si vous m'acquerez le cœur de Silvia, il n'est rien que vous ne deviez attendre de ma reconnoissance.

(*Il sort.*)

FLAMINIA.

Toi, Trivelin, va-t'en dire à ma sœur qu'elle tarde trop à venir.

TRIVELIN.

Il n'est pas besoin, la voilà qui entre. Adieu, je vais au-devant d'Arlequin.

SCENE III.

LISETTE, FLAMINIA.

LISETTE.

Je viens recevoir tes ordres : que me veux-tu?

FLAMINIA.

Approche un peu, que je te regarde.

LISETTE.

Tiens, vois à ton aise.

FLAMINIA, *après l'avoir regardée.*

Oui-dà, tu es jolie aujourd'hui.

LISETTE, *en riant.*

Je le sçais bien; mais qu'est-ce que cela te fait?

FLAMINIA.

Ote cette mouche galante que tu as là.

LISETTE, *refusant.*

Je ne sçaurois, mon miroir me l'a recommandée.

FLAMINIA.

Il le faut, te dis-je.

LISETTE, *en tirant sa boëte à miroir et òtant la mouche.*

Quel meurtre ! Pourquoi persecutes-tu ma mouche ?

FLAMINIA.

J'ai mes raisons pour cela. Or çà, Lisette, tu es grande et bien faite.

LISETTE.

C'est le sentiment de bien des gens.

FLAMINIA.

Tu aimes à plaire?

LISETTE.

C'est mon foible.

FLAMINIA.

Sçaurois-tu, avec une adresse naïve et modeste, inspirer un tendre penchant à quelqu'un en lui témoignant d'en avoir pour lui, et le tout pour une bonne fin?

LISETTE.

Mais j'en reviens à ma mouche : elle me paroît nécessaire à l'expédition que tu me proposes.

FLAMINIA.

N'oublieras-tu jamais ta mouche? Non, elle n'est pas nécessaire : il s'agit ici d'un homme simple, d'un villageois sans expérience, qui s'imagine que nous autres femmes d'ici sommes obligées d'être aussi modestes que les femmes de son village. Oh! la modestie de ces femmes-là n'est pas faite comme la nôtre; nous avons des dispenses qui le scandaliseroient. Ainsi, ne regrette plus ces mouches, et mets-en la valeur dans tes manieres : c'est de ces manieres dont je te parle.

Je te demande si tu sçauras les avoir comme il faut? Voyons, que lui diras-tu?

LISETTE.

Mais je lui dirai... Que lui dirois-tu, toi?

FLAMINIA.

Écoute-moi, point d'air coquet d'abord. Par exemple, on voit dans ta petite contenance un dessein de plaire : oh! il faut en effacer cela. Tu mets je ne sçais quoi d'étourdi et de vif dans ton geste; quelquefois c'est du nonchalant, du tendre, du mignard; tes yeux veulent être fripons, veulent attendrir, veulent frapper, font mille singeries : ta tête est légère; ton menton porte au vent; tu cours après un air jeune, galant et dissipé : parles-tu aux gens, leur réponds-tu, tu prends de certains tons, tu te sers d'un certain langage, et le tout finement relevé de saillies folles. Oh! toutes ces petites impertinences-là sont très-jolies dans une fille du monde; il est décidé que ce sont des graces, le cœur des hommes s'est tourné comme cela. Voilà qui est fini; mais ici il faut, s'il te plaît, faire main-basse sur tous ces agrémens-là : le petit homme en question ne les approuveroit point; il n'a pas le goût si fort, lui. Tiens, c'est tout comme un homme qui n'auroit jamais bû que de belles eaux bien claires : le vin ou l'eau-de-vie ne lui plairoient pas.

LISETTE, *étonnée.*

Mais, à la façon dont tu arranges mes agrémens, je ne les trouve pas si jolis que tu dis.

FLAMINIA, *d'un air naïf.*

Bon! c'est que je les examine, moi : voilà pourquoi ils deviennent ridicules. Mais tu es en sûreté de la part des hommes.

LISETTE.

Que mettrai-je donc à la place de ces impertinences que j'ai?

FLAMINIA

Rien. Tu laisseras aller tes regards comme ils iroient si ta coquetterie les laissoit en repos, ta tête comme elle se tiendroit si tu ne songeois pas à lui donner des airs évaporés, et ta contenance tout comme elle est quand personne ne te regarde. Pour essayer, donne-moi quelqu'échantillon de ton sçavoir-faire, regarde-moi d'un air ingénu.

LISETTE, *se tournant.*

Tiens, ce regard-là est-il bon?

FLAMINIA.

Hum! il a encore besoin de quelque correction

LISETTE.

Oh dame! veux-tu que je te dise? Tu n'es qu'une femme : est-ce que cela anime? Laissons cela, car tu m'emporterois la fleur de mon rôle. C'est pour Arlequin, n'est-ce pas?

FLAMINIA.

Pour lui-même.

LISETTE.

Mais le pauvre garçon, si je ne l'aime pas, je le tromperai. Je suis fille d'honneur, et je m'en fais un scrupule.

FLAMINIA.

S'il vient à t'aimer, tu l'épouseras, et cela fera ta fortune. As-tu encore des scrupules? Tu n'es, non plus que moi, que la fille d'un domestique du prince, et tu deviendras grande dame.

LISETTE.

Oh ! voilà ma conscience en repos; et, en ce cas-là, si je l'épouse, il n'est pas nécessaire que je l'aime. Adieu ! tu n'as qu'à m'avertir quand il sera tems de commencer.

FLAMINIA.

Je me retire aussi, car voilà Arlequin qu'on amene.

SCENE IV.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

(*Arlequin regarde Trivelin et tout l'appartement avec étonnement.*)

TRIVELIN.

Eh bien ! seigneur Arlequin, comment vous

trouvez-vous ici? (*Arlequin ne dit mot.*) N'est-il pas vrai que voilà une belle maison?

ARLEQUIN.

Que diantre! qu'est-ce que cette maison-là et moi avons affaire ensemble? qu'est-ce que c'est que vous? que me voulez-vous? où allons-nous?

TRIVELIN.

Je suis un honnête homme, à présent votre domestique : je ne veux que vous servir, et nous n'allons pas plus loin.

ARLEQUIN.

Honnête homme ou fripon, je n'ai que faire de vous; je vous donne votre congé, et je m'en retourne.

TRIVELIN, *l'arrêtant.*

Doucement.

ARLEQUIN.

Parlez donc, hé! Vous êtes bien impertinent d'arrêter votre maître!

TRIVELIN.

C'est un plus grand maître que vous qui vous a fait le mien.

ARLEQUIN.

Qui est donc cet original-là, qui me donne des valets malgré moi?

TRIVELIN.

Quand vous le connoîtrez, vous parlerez autrement. Expliquons-nous à présent.

ARLEQUIN.

Est-ce que nous avons quelque chose à nous dire ?

TRIVELIN.

Oüi, sur Silvia.

ARLEQUIN, *charmé, et vivement.*

Ah! Silvia! Hélas! je vous demande pardon. Voyez ce que c'est, je ne sçavois pas que j'avois à vous parler.

TRIVELIN.

Vous l'avez perdue depuis deux jours?

ARLEQUIN.

Oüi : des voleurs me l'ont dérobée.

TRIVELIN.

Ce ne sont pas des voleurs.

ARLEQUIN.

Enfin, si ce ne sont pas des voleurs, ce sont toujours des fripons.

TRIVELIN.

Je sçais où elle est.

ARLEQUIN, *charmé, et le caressant.*

Vous sçavez où elle est, mon ami, mon valet, mon maître, mon tout ce qu'il vous plaira? Que je suis fâché de n'être pas riche, je vous donnerois tous mes revenus pour gages. Dites, l'honnête homme, de quel côté faut-il tourner? Est-ce à droite, à gauche, ou tout devant moi ?

TRIVELIN.

Vous la verrez ici.

ARLEQUIN, *charmé, et d'un air doux.*

Mais, quand j'y songe, il faut que vous soyez bien bon, bien obligeant, pour m'amener ici comme vous faites? O Silvia! chere enfant de mon ame, ma mie, je pleure de joye!

TRIVELIN (*à part les premiers mots*).

De la façon dont ce drôle-là prélude, il ne vous promet rien de bon. Écoutez, j'ai bien autre chose à vous dire.

ARLEQUIN, *le pressant.*

Allons d'abord voir Silvia. Prenez pitié de mon impatience.

TRIVELIN.

Je vous dis que vous la verrez; mais il faut que je vous entretienne auparavant. Vous souvenez-vous d'un certain cavalier qui a rendu cinq ou six visites à Silvia, et que vous avez vû avec elle?

ARLEQUIN, *triste.*

Oüi : il avoit la mine d'un hypocrite.

TRIVELIN.

Cet homme-là a trouvé votre maîtresse fort aimable.

ARLEQUIN.

Pardi! il n'a rien trouvé de nouveau.

TRIVELIN.

Et il en a fait au prince un récit qui l'a enchanté.

ARLEQUIN.

Le babillard !

TRIVELIN.

Le prince a voulu la voir, et a donné ordre qu'on l'amenât ici.

ARLEQUIN.

Mais il me la rendra, comme cela est juste ?

TRIVELIN.

Hum ! il y a une petite difficulté : il en est devenu amoureux et souhaiteroit d'en être aimé à son tour.

ARLEQUIN.

Son tour ne peut pas venir : c'est moi qu'elle aime.

TRIVELIN.

Vous n'allez point au fait ; écoûtez jusqu'au bout.

ARLEQUIN, *haussant le ton.*

Mais le voilà le bout : est-ce qu'on veut me chicaner mon bon droit ?

TRIVELIN.

Vous sçavez que le prince doit se choisir une femme dans ses Etats ?

ARLEQUIN, *brusquement.*

Je ne sçais point cela : cela m'est inutile.

TRIVELIN.

Je vous l'apprens.

ARLEQUIN, *brusquement.*

Je ne me soucie pas de nouvelles.

TRIVELIN.

Silvia plaît donc au prince, et il voudroit lui plaire avant que de l'épouser. L'amour qu'elle a pour vous fait obstacle à celui qu'il tâche de lui donner pour lui.

ARLEQUIN.

Qu'il fasse donc l'amour ailleurs, car il n'auroit que la femme, moi j'aurois le cœur : il nous manqueroit quelque chose à l'un et à l'autre, et nous serions tous trois mal à notre aise.

TRIVELIN.

Vous avez raison; mais ne voyez-vous pas que, si vous épousiez Silvia, le prince resteroit malheureux?

ARLEQUIN, *après avoir rêvé.*

A la vérité, il seroit d'abord un peu triste; mais il aura fait le devoir d'un brave homme, et cela console; au lieu que, s'il l'épouse, il fera pleurer ce pauvre enfant; je pleurerai aussi, moi, et il n'y aura que lui qui rira; et il n'y a pas de plaisir à rire tout seul.

TRIVELIN.

Seigneur Arlequin, croyez-moi : faites quelque chose pour votre maître. Il ne peut se résoudre à quitter Silvia. Je vous dirai même qu'on lui a prédit l'avanture qui la lui a fait connoître, et qu'elle doit

être sa femme. Il faut que cela arrive : cela est écrit là-haut.

ARLEQUIN.

Là-haut on n'écrit pas de telles impertinences. Pour marque de cela, si on avoit prédit que je dois vous assommer, vous tuer par derriere, trouveriez-vous bon que j'accomplisse la prédiction?

TRIVELIN.

Non, vraiment : il ne faut jamais faire de mal à personne.

ARLEQUIN.

Eh bien ! c'est ma mort qu'on a prédite : ainsi, c'est prédire rien qui vaille, et dans tout cela il n'y a que l'astrologue à pendre.

TRIVELIN.

Eh! morbleu! on ne prétend pas vous faire du mal Nous avons ici d'aimables filles : épousez-en une, vous y trouverez votre avantage.

ARLEQUIN.

Oüi-dà! que je me marie à une autre, afin de mettre Silvia en colere et qu'elle porte son amitié ailleurs! Oh, oh! mon mignon, combien vous a-t-on donné pour m'attraper? Allez, mon fils, vous n'êtes qu'un butord : gardez vos filles, nous ne nous accommoderons pas; vous êtes trop cher.

TRIVELIN.

Sçavez-vous bien que le mariage que je vous propose vous acquerra l'amitié du prince?

ARLEQUIN.

Bon ! mon ami ne seroit pas seulement mon camarade.

TRIVELIN.

Mais les richesses que vous promet cette amitié...

ARLEQUIN

On n'a que faire de toutes ces babioles-là quand on se porte bien, qu'on a bon appétit et de quoi vivre.

TRIVELIN.

Vous ignorez le prix de ce que vous refusez.

ARLEQUIN, *d'un air négligent.*

C'est à cause de cela que je n'y perds rien.

TRIVELIN.

Maison à la ville, maison à la campagne.

ARLEQUIN.

Ah ! que cela est beau ! Il n'y a qu'une chose qui m'embarrasse : qui est-ce qui habitera ma maison de ville quand je serai à ma maison de campagne ?

TRIVELIN.

Parbleu ! vos valets.

ARLEQUIN.

Mes valets ! Qu'ai-je besoin de faire fortune pour ces canailles-là ? Je ne pourrai donc pas les habiter toutes à la fois ?

TRIVELIN, *riant.*

Non, que je pense : vous ne serez pas en deux endroits en même tems.

ARLEQUIN.

Eh bien! innocent que vous êtes, si je n'ai pas ce secret-là, il est inutile d'avoir deux maisons.

TRIVELIN.

Quand il vous plaira, vous irez de l'une à l'autre.

ARLEQUIN.

A ce compte, je donnerai donc ma maîtresse pour avoir le plaisir de déménager souvent?

TRIVELIN.

Mais rien ne vous touche ; vous êtes bien étrange! Cependant tout le monde est charmé d'avoir de grands appartemens, nombre de domestiques...

ARLEQUIN.

Il ne me faut qu'une chambre. je n'aime point à nourrir des fainéans, et je ne trouverai point de valet plus fidele, plus affectionné à mon service, que moi.

TRIVELIN.

Je conviens que vous ne serez point en danger de mettre ce domestique-là dehors ; mais ne seriez-vous pas sensible au plaisir d'avoir un bon équipage, un bon carosse, sans parler de l'agrément d'être meublé superbement!

ARLEQUIN.

Vous êtes un grand nigaud, mon ami, de faire

entrer Silvia en comparaison avec des meubles, un carosse et des chevaux qui le traînent. Dites-moi, fait-on autre chose dans sa maison que s'asseoir, prendre ses repas, et se coucher? Eh bien! avec un bon lit, une bonne table, une douzaine de chaises de paille, ne suis-je pas bien meublé? n'ai-je pas toutes mes commodités? Oh! mais je n'ai pas de carosse! Eh bien! je ne verserai point. (*En montrant ses jambes.*) Ne voilà-t-il pas un équipage que ma mere m'a donné? N'est-ce pas de bonnes jambes? Eh morbleu! il n'y a pas de raison à vous d'avoir une autre voiture que la mienne. Alerte, alerte, paresseux; laissez vos chevaux à tant d'honnêtes laboureurs qui n'en ont point, cela nous fera du pain; vous marcherez, et vous n'aurez pas les gouttes.

TRIVELIN.

Têtubleu! vous êtes vif! Si l'on vous en croyoit, on ne pourroit fournir les hommes de souliers.

ARLEQUIN, *brusquement.*

Ils porteroient des sabots Mais je commence à m'ennuyer de tous vos contes. Vous m'avez promis de me montrer Silvia, et un honnête homme n'a que sa parole.

TRIVELIN.

Un moment : vous ne vous souciez ni d'honneurs, ni de richesses, ni de belles maisons, ni de magnificence, ni de crédit, ni d'équipages...

ARLEQUIN.

Il n'y a pas là pour un sol de bonne marchandise.

TRIVELIN.

La bonne chere vous tenteroit-elle? Une cave remplie de vins exquis vous plairoit-elle? Seriez-vous bien aise d'avoir un cuisinier qui vous apprêtât délicatement à manger et en abondance? Imaginez-vous ce qu'il y a de meilleur, de plus friand en viande et en poisson : vous l'aurez, et pour toute votre vie.

(*Arlequin est quelque tems à répondre.*)

TRIVELIN.

Vous ne répondez rien?

ARLEQUIN.

Ce que vous dites là seroit plus de mon goût que tout le reste, car je suis gourmand, je l'avoue; mais j'ai encore plus d'amour que de gourmandise.

TRIVELIN.

Allons, seigneur Arlequin, faites-vous un sort heureux; il ne s'agira seulement que de quitter une fille pour en prendre une autre.

ARLEQUIN.

Non, non : je m'en tiens au bœuf et au vin de mon cru.

TRIVELIN.

Que vous auriez bû de bon vin! que vous auriez mangé de bons morceaux!

ARLEQUIN.

J'en suis fâché, mais il n'y a rien à faire. Le cœur de Silvia est un morceau encore plus friand que tout cela. Voulez-vous me la montrer, ou ne le voulez-vous pas ?

TRIVELIN.

Vous l'entretiendrez, soyez-en sûr; mais il est encore un peu matin.

SCENE V.

LISETTE, ARLEQUIN, TRIVELIN.

LISETTE, *à Trivelin.*

Je vous cherche par-tout, Monsieur Trivelin : le prince vous demande

TRIVELIN.

Le prince me demande? j'y cours ; mais tenez donc compagnie au seigneur Arlequin pendant mon absence.

ARLEQUIN.

Oh! ce n'est pas la peine. Quand je suis seul, moi, je me fais compagnie.

TRIVELIN.

Non, non; vous pourriez vous ennuyer. Adieu : je vous répondrai bientôt.

SCENE VI.

ARLEQUIN, LISETTE.

ARLEQUIN, *se retirant au coin du théâtre.*

Je gage que voilà une éveillée qui vient pour m'affriander d'elle. Néant !

LISETTE, *doucement.*

C'est donc vous, Monsieur, qui êtes l'amant de Mademoiselle Silvia ?

ARLEQUIN, *froidement.*

Oui.

LISETTE.

C'est une très-jolie fille.

ARLEQUIN, *du même ton.*

Oui.

LISETTE.

Tout le monde l'aime.

ARLEQUIN, *brusquement.*

Tout le monde a tort.

LISETTE.

Pourquoi cela, puisqu'elle le mérite?

ARLEQUIN, *brusquement.*

C'est qu'elle n'aimera personne que moi.

LISETTE.

Je n'en doute pas, et je lui pardonne son attachement pour vous.

ARLEQUIN.

A quoi cela sert-il, ce pardon-là?

LISETTE.

Je veux dire que je ne suis plus si surprise que je l'étois de son obstination à vous aimer.

ARLEQUIN.

Et en vertu de quoi étiez-vous surprise?

LISETTE.

C'est qu'elle refuse un prince aimable.

ARLEQUIN.

Et quand il seroit aimable, cela empêche-t-il que je ne le sois aussi, moi?

LISETTE, *d'un air doux.*

Non : mais enfin, c'est un prince.

ARLEQUIN.

Qu'importe? En fait de fille, ce prince n'est pas plus avancé que moi.

LISETTE, *doucement.*

A la bonne heure. J'entens seulement qu'il a des sujets et des Etats, et que, tout aimable que vous êtes, vous n'en avez point.

ARLEQUIN.

Vous me la baillez belle avec vos sujets et vos Etats! Si je n'ai pas de sujets, je n'ai charge de personne, et si tout va bien, je m'en réjouis; si tout va mal, ce n'est pas ma faute. Pour des Etats, qu'on en ait ou qu'on n'en ait point, on n'en tient pas plus de place, et cela ne rend ni plus beau, ni

plus laid. Ainsi, de toutes façons, vous étiez surprise à propos de rien.

LISETTE, *à part.*

Voilà un vilain petit homme : je lui fais des complimens, et il me querelle.

ARLEQUIN, *comme lui demandant ce qu'elle dit.*

Hem?

LISETTE.

J'ai du malheur de ce que je vous dis, et j'avoue qu'à vous voir seulement, je me serois promis une conversation plus douce.

ARLEQUIN.

Dame! Mademoiselle, il n'y a rien de si trompeur que la mine des gens.

LISETTE.

Il est vrai que la vôtre m'a trompée; et voilà comme on a souvent tort de se prévenir en faveur de quelqu'un.

ARLEQUIN.

Oh! très-fort! Mais que voulez-vous? je n'ai pas choisi ma physionomie.

LISETTE, *en le regardant comme étonnée.*

Non, je n'en sçaurois revenir, quand je vous regarde.

ARLEQUIN.

Me voilà pourtant, et il n'y a point de remede; je serai toujours comme cela.

LISETTE, *d'un air un peu fâché.*

Oh! j'en suis persuadée.

ARLEQUIN.

Par bonheur, vous ne vous en souciez gueres?

LISETTE.

Pourquoi me demandez-vous cela?

ARLEQUIN.

Eh! pour le sçavoir.

LISETTE, *d'un air naturel.*

Je serois bien sotte de vous dire la vérité là-dessus, et une fille doit se taire.

ARLEQUIN (*à part les premiers mots*).

Comme elle y va!... Tenez, dans le fond, c'est dommage que vous soyez une si grande coquette.

LISETTE.

Moi?

ARLEQUIN.

Vous-même.

LISETTE.

Sçavez-vous bien qu'on n'a jamais dit pareille chose à une femme, et que vous m'insultez?

ARLEQUIN, *d'un air naïf.*

Point du tout. Il n'y a point du mal à voir ce que les gens nous montrent. Ce n'est point moi qui ai tort de vous trouver coquette; c'est vous qui avez tort de l'être, Mademoiselle.

LISETTE, *d'un air un peu vif.*

Mais par où voyez-vous donc que je la suis?

ARLEQUIN.

Parce qu'il y a une heure que vous me dites des douceurs, et que vous prenez le tour pour me dire que vous m'aimez. Écoutez, si vous m'aimez tout de bon, retirez-vous vîte, afin que cela s'en aille, car je suis pris, et naturellement je ne veux pas qu'une fille me fasse l'amour la premiere; c'est moi qui veux commencer à le faire à la fille : cela est bien meilleur. Et si vous ne m'aimez pas, eh! fy! Mademoiselle, fy! fy!

LISETTE.

Allez, allez, vous n'êtes qu'un visionnaire.

ARLEQUIN.

Comment est-ce que les garçons, à la Cour, peuvent souffrir ces manieres-là dans leurs maîtresses? Par la morbleu! qu'une femme est laide quand elle est coquette!

LISETTE.

Mais, mon pauvre garçon, vous extravaguez.

ARLEQUIN.

Vous parlez de Silvia : c'est cela qui est aimable! Si je vous contois notre amour, vous tomberiez dans l'admiration de sa modestie. Les premiers jours, il falloit voir comme elle se reculoit d'auprès de moi, et puis elle reculoit plus doucement, et puis, petit à petit, elle ne reculoit plus; ensuite elle me regardoit en cachette, et puis elle avoit honte quand je l'avois vû faire, et puis moi j'avois un

plaisir de roi à voir sa honte ; ensuite j'attrapois sa main, qu'elle me laissoit prendre, et puis elle étoit encore toute confuse, et puis je lui parlois ; ensuite elle ne me répondoit rien, mais n'en pensoit pas moins ; ensuite elle me donnoit des regards pour des paroles, et puis des paroles qu'elle laissoit aller sans y songer, parce que son cœur alloit plus vîte qu'elle ; enfin, c'étoit un charme : aussi j'étois comme un fou. Et voilà ce qui s'appelle une fille ! Mais vous ne ressemblez point à Silvia.

LISETTE.

En vérité, vous me divertissez, vous me faites rire.

ARLEQUIN.

Oh ! pour moi, je m'ennuye de vous faire rire à vos dépens. Adieu ! si tout le monde étoit comme moi, vous trouveriez plutôt un merle blanc qu'un amoureux.

SCENE VII.

ARLEQUIN, TRIVELIN, LISETTE.

TRIVELIN, *à Arlequin.*

Vous sortez ?

ARLEQUIN.

Oui. Cette demoiselle veut que je l'aime ; mais il n'y a pas moyen.

TRIVELIN.

Allons, allons faire un tour en attendant le dîner; cela vous désennuyera.

SCENE VIII.

LE PRINCE, FLAMINIA, LISETTE.

FLAMINIA, *à Lisette.*

Eh bien? nos affaires avancent-elles? Comment va le cœur d'Arlequin?

LISETTE, *d'un air fâché.*

Il va très-brutalement pour moi.

FLAMINIA.

Il t'a donc mal reçue?

LISETTE.

« Eh! fy! Mademoiselle, vous êtes une coquette! »... Voilà de son style.

LE PRINCE.

J'en suis fâché, Lisette; mais il ne faut pas que cela vous chagrine : vous n'en valez pas moins.

LISETTE.

Je vous avoue, Seigneur, que, si j'étois vaine, je n'aurois pas mon compte. J'ai des preuves que je puis déplaire, et nous autres femmes nous nous passons bien de ces preuves-là.

FLAMINIA.

Allons, allons, c'est maintenant à moi à tenter l'avanture.

LE PRINCE.

Puisqu'on ne peut gagner Arlequin, Silvia ne m'aimera jamais.

FLAMINIA.

Et moi je vous dis, Seigneur, que j'ai vû Arlequin, qu'il me plaît à moi, que je me suis mise dans la tête de vous rendre content, que je vous ai promis que vous le seriez, que je vous tiendrai parole, et que de tout ce que je vous dis là je n'en rabattrois pas la valeur d'un mot. Oh ! vous ne me connoissez pas. Quoi, Seigneur! Arlequin et Silvia me resisteroient? Je ne gouvernerois pas deux cœurs de cette espece-là, moi qui l'ai entrepris, moi qui suis opiniâtre, moi qui suis femme! c'est tout dire. Et moi, j'irai me cacher! mon sexe me renonceroit. Seigneur, vous pouvez en toute sûreté ordonner les apprêts de votre mariage, vous arranger pour cela; je vous garantis aimé, je vous garantis marié. Silvia va vous donner son cœur, ensuite sa main. Je l'entens d'ici vous dire : « Je vous aime ». Je vois vos nôces, elles se font. Arlequin m'épouse, vous nous honorez de vos bienfaits, et voilà qui est fini.

LISETTE, *d'un air incrédule*

Tout est fini! Rien n'est commencé.

FLAMINIA.

Tais toi, esprit court.

LE PRINCE.

Vous m'encouragez à espérer; mais je vous avoue que je ne vois d'apparence à rien.

FLAMINIA.

Je les ferai bien venir, ces apparences; j'ai de bons moyens pour cela. Je vais commencer par aller chercher Silvia · il est tems qu'elle voye Arlequin.

LISETTE.

Quand ils se seront vûs, j'ai bien peur que tes moyens n'aillent mal.

LE PRINCE.

Je pense de même.

FLAMINIA, *d'un air indifférent.*

Eh! nous ne différons que du oui et du non; ce n'est qu'une bagatelle. Pour moi, j'ai résolu qu'ils se voyent librement. Sur la liste des mauvais tours que je veux jouer à leur amour, c'est ce tour-là que j'ai mis à la tête.

LE PRINCE.

Faites donc à votre fantaisie.

FLAMINIA.

Retirons-nous, voici Arlequin qui vient.

SCENE IX

ARLEQUIN, TRIVELIN *et une suite de valets.*

ARLEQUIN.

Par paranthese, dites-moi une chose... Il y a une heure que je rêve à quoi servent ces grands drôles barriolés qui nous accompagnent par-tout. Ces gens-là sont bien curieux!

TRIVELIN.

Le prince, qui vous aime, commence par-là à vous donner des témoignages de sa bienveillance: il veut que ces gens-là vous suivent pour vous faire honneur.

ARLEQUIN.

Oh! oh! c'est donc une marque d'honneur?

TRIVELIN.

Oui, sans doute.

ARLEQUIN.

Et, dites-moi, ces gens-là qui me suivent, qui est-ce qui les suit, eux?

TRIVELIN.

Personne.

ARLEQUIN.

Et vous, n'avez-vous personne aussi?

TRIVELIN.

Non.

ARLEQUIN.

On ne vous honore donc pas, vous autres?

TRIVELIN.

Nous ne méritons pas cela.

ARLEQUIN, *en colere et prenant son bâton.*

Allons, cela étant, hors d'ici! Tournez-moi les talons avec toutes ces canailles-là!

TRIVELIN.

D'où vient donc cela?

ARLEQUIN.

Détalez! Je n'aime point les gens sans honneur et qui ne méritent pas qu'on les honore.

TRIVELIN.

Vous ne m'entendez pas.

ARLEQUIN, *en le frapant.*

Je m'en vais donc vous parler plus clairement.

TRIVELIN, *en s'enfuyant.*

Arrêtez! arrêtez! Que faites-vous?

(*Arlequin court aussi après les autres valets, qu'il chasse, et Trivelin se réfugie dans une coulisse.*)

SCENE X.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

ARLEQUIN *revient sur le théâtre.*

Ces marauts-là! j'ai eu toutes les peines du monde à les congédier. Voilà une drôle de façon

d'honorer un honnête homme que de mettre une troupe de coquins après lui ! C'est se mocquer du monde.

(*Il se retourne, et voit Trivelin qui revient.*)

ARLEQUIN.

Mon ami, est-ce que je ne me suis pas bien expliqué ?

TRIVELIN, *de loin.*

Ecoûtez, vous m'avez battu ; mais je vous le pardonne. Je vous crois un garçon raisonnable.

ARLEQUIN.

Vous le voyez bien.

TRIVELIN, *de loin.*

Quand je vous dis que nous ne méritons pas d'avoir des gens à notre suite, ce n'est pas que nous manquions d'honneur : c'est qu'il n'y a que les personnes considérables, les seigneurs, les gens riches, qu'on honore de cette maniere-là. S'il suffisoit d'être honnête homme, moi qui vous parle, j'aurois après moi une armée de valets.

ARLEQUIN, *remettant sa latte.*

Oh ! à présent je vous comprens. Que diantre ! que ne dites-vous la chose comme il faut ? Je n'aurois pas les bras démis, et vos épaules s'en porteroient mieux.

TRIVELIN.

Vous m'avez fait mal.

ARLEQUIN.

Je le crois bien : c'étoit mon intention. Par bonheur, ce n'est qu'un mal entendu, et vous devez être bien aise d'avoir reçu innocemment les coups de bâton que je vous ai donnez. Je vois bien à présent que c'est qu'on fait ici tout l'honneur aux gens considérables, riches, et à celui qui n'est qu'honnête homme, rien.

TRIVELIN.

C'est cela même.

ARLEQUIN, *d'un air dégoûté.*

Sur ce pied-là, ce n'est pas grand chose que d'être honoré, puisque cela ne signifie pas qu'on soit honorable.

TRIVELIN.

Mais on peut être honorable avec cela.

ARLEQUIN.

Ma foi! tout bien compté, vous me ferez plaisir de me laisser là sans compagnie. Ceux qui me verront tout seul me prendront tout d'un coup pour un honnête homme. J'aime autant cela que d'être pris pour un grand seigneur.

TRIVELIN.

Nous avons ordre de rester auprès de vous.

ARLEQUIN.

Menez-moi donc voir Silvia.

TRIVELIN.

Vous serez satisfait; elle va venir... Parbleu! je ne me trompe pas, car la voilà qui entre. Adieu! je me retire.

SCENE XI.

SILVIA, FLAMINIA, ARLEQUIN.

SILVIA, *en entrant, accourt avec joye.*

Ah! le voici! Eh! mon cher Arlequin, c'est donc vous! je vous revois donc! Le pauvre enfant! que je suis aise!

ARLEQUIN, *tout essoufflé de joye.*

Et moi aussi. (*Il prend respiration.*) Oh! oh! je me meurs de joye!

SILVIA.

Là, là, mon fils, doucement! Comme il m'aime! quel plaisir d'être aimé comme cela!

FLAMINIA, *en les regardant tous deux.*

Vous me ravissez tous deux, mes chers enfans, et vous êtes bien aimables de vous être si fideles. (*Et comme tout bas.*) Si quelqu'un m'entendoit dire cela, je serois perdue... mais, dans le fond du cœur, je vous estime et je vous plains.

SILVIA, *lui répondant.*

Hélas! c'est que vous êtes un bon cœur... J'ai bien soupiré, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN, *tendrement, et lui prenant la main.*

M'aimez-vous toujours?

SILVIA.

Si je vous aime! Cela se demande-t-il? Est-ce question à faire?

FLAMINIA, *d'un air naturel, à Arlequin.*

Oh! pour cela, je puis vous certifier sa tendresse. l'ai vûe au désespoir, je l'ai vûe pleurer de votre ence; elle m'a touchée moi-même. Je mourois nvie de vous voir ensemble : vous voilà. Adieu, amis; je m'en vais, car vous m'attendrissez. us me faites tristement ressouvenir d'un amant j'avois et qui est mort. Il avoit de l'air d'Arle-n, et je ne l'oublierai jamais. Adieu, Silvia; on mise auprès de vous, mais je ne vous déservirai nt. Aimez toujours Arlequin, il le mérite; et s, Arlequin, quelque chose qu'il arrive, regar--moi comme une amie, comme une personne voudroit pouvoir vous obliger : je ne négligerai pour cela.

ARLEQUIN, *doucement.*

Allez, Mademoiselle, vous êtes une fille de n. Je suis votre ami aussi, moi. Je suis fâché de nort de votre amant; c'est bien dommage que s soyez affligée, et nous aussi.

SCENE XII.

ARLEQUIN, SILVIA.

SILVIA, *d'un air plaintif.*

Eh bien! mon cher Arlequin?

ARLEQUIN.

Eh bien! mon ame?

SILVIA.

Nous sommes bien malheureux!

ARLEQUIN.

Aimons-nous toujours; cela nous aidera à prendre patience.

SILVIA.

Oui, mais notre amitié, que deviendra-t-elle? Cela m'inquiète.

ARLEQUIN.

Hélas! mamour, je vous dis de prendre patience; mais je n'ai pas plus de courage que vous. (*Il lui prend la main.*) Pauvre petit trésor; à moi, ma mie! Il y a trois jours que je n'ai vû ces beaux yeux-là; regardez-moi toujours pour me récompenser.

SILVIA, *d'un air inquiet.*

Ah! j'ai bien des choses à vous dire. J'ai peur de vous perdre; j'ai peur qu'on ne vous fasse quelque mal par méchanceté de jalousie; j'ai peur

.e vous ne soyez trop long-tems sans me voir, que vous ne vous y accoutumiez.

ARLEQUIN.

Petit cœur, est-ce que je m'accoutumerois à re malheureux?

SILVIA.

Je ne veux point que vous m'oubliiez; je ne ux point non plus que vous enduriez rien à cause moi; je ne sçai point dire ce que je veux, je us aime trop. C'est une pitié que mon embarras : ut me chagrine.

ARLEQUIN *pleure*.

Hi, hi, hi, hi.

SILVIA, *tristement*.

Oh bien ! Arlequin, je m'en vais donc pleurer ıssi, moi.

ARLEQUIN.

Comment voulez-vous que je m'empêche de eurer, puisque vous voulez être si triste? Si vous iez un peu de compassion, est-ce que vous se- ez si affligée?

SILVIA.

Demeurez-donc en repos, je ne vous dirai plus ıe je suis chagrine.

ARLEQUIN.

Oui, mais je devinerai que vous l'êtes... Il faut e promettre que vous ne le serez plus.

SILVIA.

Oui, mon fils; mais promettez-moi aussi que vous m'aimerez toujours.

ARLEQUIN, *en s'arrêtant tout court pour la regarder.*

Silvia, je suis votre amant, vous êtes ma maîtresse; retenez-le bien, car cela est vrai, et tant que je serai en vie cela ira toujours le même train, cela ne branlera pas : je mourrai de compagnie avec cela. Ah çà! dites-moi le serment que vous voulez que je vous fasse?

SILVIA.

Voilà qui va bien : je ne sçai point de sermens; vous êtes un garçon d'honneur, j'ai votre amitié, vous avez la mienne, je ne la reprendrai pas. A qui est-ce que je la porterois? N'êtes-vous pas le plus joli garçon qu'il y ait? Y a-t-il quelque fille qui puisse vous aimer autant que moi? Eh bien! n'est-ce pas assez? nous en faut-il davantage? Il n'y a qu'à rester comme nous sommes; il n'y aura pas besoin de sermens.

ARLEQUIN.

Dans cent ans d'ici nous serons tout de même.

SILVIA.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Il n'y a donc rien à craindre, ma mie. Tenons-nous donc joyeux.

SILVIA.

Nous souffrirons peut-être un peu, voilà tout.

ARLEQUIN.

C'est une bagatelle. Quand on a un peu pâti, le plaisir en semble meilleur.

SILVIA.

Oh ! pourtant je n'aurois que faire de pâtir pour être bien aise, moi.

ARLEQUIN.

Il n'y aura qu'à ne pas songer que nous pâtissons.

SILVIA, *en le regardant tendrement.*

Ce cher petit homme, comme il m'encourage !

ARLEQUIN, *tendrement.*

Je ne m'embarrasse que de vous.

SILVIA, *en le regardant.*

Où est-ce qu'il prend tout ce qu'il me dit? Il n'y a que lui au monde comme cela ; mais aussi il n'y a que moi pour vous aimer, Arlequin.

ARLEQUIN *saute d'aise.*

C'est comme du miel, ces paroles-là.

SCENE XIII.

ARLEQUIN, TRIVELIN, SILVIA, FLAMINIA.

TRIVELIN, *à Silvia.*

Je suis au désespoir de vous interrompre; mais votre mere vient d'arriver, Mademoiselle Silvia, et elle demande instamment à vous parler.

SILVIA, *regardant Arlequin.*

Arlequin, ne me quittez pas; je n'ai rien de secret pour vous.

ARLEQUIN, *la prenant sous le bras.*

Marchons, ma petite.

FLAMINIA, *d'un air de confiance, et s'approchant d'eux.*

Ne craignez rien, mes enfans... Allez toute seule trouver votre mere, ma chere Silvia, cela sera plus séant. Vous êtes libres de vous voir autant qu'il vous plaira; c'est moi qui vous en assure. Vous sçavez bien que je ne voudrois pas vous tromper.

ARLEQUIN.

Oh! non; vous êtes de notre parti, vous.

SILVIA.

Adieu donc, mon fils; je vous rejoindrai bientôt.

ARLEQUIN, *à Flaminia, qui veut s'en aller, et qu'il arrête.*

Notre amie, pendant qu'elle sera là, restez avec

moi pour empêcher que je ne m'ennuye. Il n'y a ici que votre compagnie que je puisse endurer.

FLAMINIA, *comme en secret.*

Mon cher Arlequin, la vôtre me fait bien du plaisir aussi; mais j'ai peur qu'on ne s'apperçoive de l'amitié que j'ai pour vous.

TRIVELIN.

Seigneur Arlequin, le dîné est prêt.

ARLEQUIN, *tristement.*

Je n'ai point de faim.

FLAMINIA, *d'un air d'amitié.*

Je veux que vous mangiez ; vous en avez besoin.

ARLEQUIN, *doucement.*

Croyez-vous?

FLAMINIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Je ne sçaurois. (*A Trivelin.*) La soupe est-elle bonne?

TRIVELIN.

Exquise.

ARLEQUIN.

Hum! il faut attendre Silvia; elle aime le potage.

FLAMINIA.

Je crois qu'elle dînera avec sa mere. Vous êtes le maître pourtant, mais je vous conseille de les laisser ensemble; n'est-il pas vrai? Après dîné, vous la verrez.

ARLEQUIN.

Je veux bien; mais mon appétit n'est pas encore ouvert.

TRIVELIN.

Le vin est au frais, et le rôt tout prêt.

ARLEQUIN.

Je suis si triste!... Ce rôt est donc friand?

TRIVELIN.

C'est du gibier qui a une mine!...

ARLEQUIN.

Que de chagrins! Allons donc; quand la viande est froide, elle ne vaut rien.

FLAMINIA.

N'oubliez pas de boire à ma santé.

ARLEQUIN.

Venez boire à la mienne, à cause de la connoissance.

FLAMINIA.

Oui-dà, de tout mon cœur; j'ai une demi-heure à vous donner.

ARLEQUIN.

Bon, je suis content de vous.





ACTE II

SCENE PREMIERE.

FLAMINIA, SILVIA.

SILVIA.

OUI, je vous crois. Vous paroissez me vouloir du bien. Aussi vous voyez que je ne souffre que vous; je regarde tous les autres comme mes ennemis. Mais où est Arlequin?

FLAMINIA.

Il va venir, il dîne encore.

SILVIA.

C'est quelque chose d'épouvantable que ce pays-ci! Je n'ai jamais vû de femmes si civiles, des hommes si honnêtes. Ce sont des manieres si douces! tant de révérences, tant de complimens, tant de signes d'amitié! Vous diriez que ce sont les meilleures gens du monde, qu'ils sont pleins de cœur et de con-

science. Point du tout : de tous ces gens-là, il n'y en a pas un qui ne vienne me dire d'un air prudent : «Mademoiselle, croyez-moi, je vous conseille d'abandonner Arlequin et d'épouser le prince.» Mais ils me conseillent cela tout naturellement, sans avoir honte, non plus que s'ils m'exhortoient à quelque bonne action. «Mais, leur dis-je, j'ai promis à Arlequin : où est la fidélité, la probité, la bonne foi?» Ils ne m'entendent pas, ils ne sçavent ce que c'est que tout cela : c'est tout comme si je leur parlois grec ; ils me rient au nez, me disent que je fais l'enfant, qu'une grande fille doit avoir de la raison. Eh ! cela n'est-il pas joli? Ne valoir rien, tromper son prochain, lui manquer de parole, être fourbe et mensonger, voilà le devoir des grandes personnes de ce maudit endroit-ci ! Qu'est-ce que c'est que ces gens-là? d'où sortent-ils? de quelle pâte sont-ils?

FLAMINIA.

De la pâte des autres hommes, ma chere Silvia. Que cela ne vous étonne pas, ils s'imaginent que ce seroit votre bonheur que le mariage du prince.

SILVIA.

Mais ne suis-je pas obligée d'être fidèle? n'est-ce pas mon devoir d'honnête fille? Et, quand on ne fait pas son devoir, est-on heureuse ? Par-dessus le marché, cette fidélité n'est-elle pas mon charme? Et on a le courage de me dire : «Là, fais un mauvais tour, qui ne te rapportera que du mal ; perds

ton plaisir et ta bonne foi. » Et parce que je ne veux pas, moi, on me trouve dégoûtée.

FLAMINIA.

Que voulez-vous? Ces gens-là pensent à leur façon, et souhaiteroient que le prince fût content.

SILVIA.

Mais ce prince, que ne prend-il une fille qui se rende à lui de bonne volonté? Quelle fantaisie d'en vouloir une qui ne veut pas de lui? Quel goût trouve-t-il à cela? Car c'est un abus que tout ce qu'il fait : tous ces concerts, ces comédies, ces grands repas qui ressemblent à des nôces, ces bijoux qu'il m'envoye; tout cela lui coûte un argent infini : c'est un abîme, il se ruine; demandez-moi ce qu'il y gagne! Quand il me donneroit toute la boutique d'un mercier, cela ne me feroit pas tant de plaisir qu'un petit peloton qu'Arlequin m'a donné.

FLAMINIA.

Je n'en doute pas : voilà ce que c'est que l'amour. J'ai aimé de même, et je me reconnois au peloton.

SILVIA.

Tenez, si j'avois eu à changer Arlequin contre un autre, ç'auroit été contre un officier du palais qui m'a vûe cinq ou six fois, et qui est d'aussi bonne façon qu'on puisse être; il y a bien à tirer si le prince le vaut. C'est dommage que je n'ai pû l'ai-

mer dans le fond, et je le plains plus que le prince.

Flaminia, *souriant en cachette.*

Oh! Silvia, je vous assure que vous plaindrez le prince autant que lui, quand vous le connoîtrez

Silvia.

Eh bien! qu'il tâche de m'oublier, qu'il me renvoye, qu'il voye d'autres filles. Il y en a ici qui ont leur amant tout comme moi, mais cela ne les empêche pas d'aimer tout le monde; j'ai bien vû que cela ne leur coûte rien, mais pour moi cela m'est impossible.

Flaminia.

Eh! ma chere enfant, avons-nous rien ici qui vous vaille, rien qui approche de vous?

Silvia, *d'un air modeste.*

Oh! que si, il y en a de plus jolies que moi; et, quand elles seroient la moitié moins jolies, cela leur fait plus de profit qu'à moi d'être tout-à-fait belle. J'en vois ici de laides qui font si bien aller leur visage qu'on y est trompé.

Flaminia.

Oui, mais le vôtre va tout seul, et cela est charmant.

Silvia.

Bon! moi, je ne parois rien, je suis toute d'une piece auprès d'elles; je demeure-là, je ne vais ni ne viens; au lieu qu'elles, elles sont d'une humeur joyeuse, elles ont des yeux qui caressent tout le

monde; elles ont une mine hardie, une beauté libre qui ne se gêne point, qui est sans façon. Cela plaît davantage que non pas une honteuse comme moi, qui n'ose pas regarder les gens et qui est confuse qu'on la trouve belle.

FLAMINIA.

Eh! voilà justement ce qui touche le prince! voilà ce qu'il estime! C'est cette ingénuité, cette beauté simple, ce sont ces graces naturelles. Eh! croyez-moi, ne louez pas tant les femmes d'ici, car elles ne vous louent guéres.

SILVIA.

Qu'est-ce donc qu'elles disent?

FLAMINIA.

Des impertinences: elles se mocquent de vous, raillent le prince, lui demandent comment se porte sa beauté rustique. Y a-t-il de visage plus commun, disoient l'autre jour ces jalouses entr'elles, de taille plus gauche? Là-dessus l'une vous prenoit par les yeux, l'autre par la bouche; il n'y avoit pas jusqu'aux hommes qui ne vous trouvoient pas trop jolie. J'étois dans une colere!...

SILVIA, *fâchée.*

Pardi! voilà de vilains hommes, de trahir comme cela leur pensée pour plaire à ces sottes-là!

FLAMINIA.

Sans difficulté.

SILVIA.

Que je hais ces femmes-là ! Mais, puisque je suis si peu agréable à leur compte, pourquoi donc est-ce que le prince m'aime et qu'il les laisse-là?

FLAMINIA.

Oh ! elles sont persuadées qu'il ne vous aimera pas long-tems ; que c'est un caprice qui lui passera, et qu'il en rira tout le premier.

SILVIA, *piquée, et après avoir un peu regardé Flaminia.*

Hum ! elles sont bien heureuses que j'aime Arlequin ; sans cela, j'aurois grand plaisir à les faire mentir, ces babillardes-là.

FLAMINIA.

Ah ! qu'elles mériteroient bien d'être punies ! Je leur ai dit : « Vous faites ce que vous pouvez pour faire renvoyer Silvia et pour plaire au prince, et, si elle vouloit, il ne daigneroit pas vous regarder. »

SILVIA.

Pardi ! vous voyez-bien ce qui en est ; il ne tient qu'à moi de les confondre.

FLAMINIA.

Voilà de la compagnie qui nous vient.

SILVIA.

Eh ! je crois que c'est cet officier dont je vous ai parlé. C'est lui-même. Voyez la belle phisionomie d'homme !

SCENE II.

LE PRINCE, *sous le nom d'officier du palais, et* LISETTE, *sous le nom de dame de la cour, et les acteurs précédens.*

(*Le prince, en voyant Silvia, salue avec beaucoup de soumission.*)

SILVIA.

Comment! vous voilà, Monsieur? Vous sçaviez donc bien que j'étois ici?

LE PRINCE.

Oui, Mademoiselle, je le sçavois; mais vous m'aviez dit de ne plus vous voir, et je n'aurois osé paroître sans Madame, qui a souhaité que je l'accompagnasse, et qui a obtenu du prince l'honneur de vous faire la révérence.

(*La dame ne dit mot, et regarde seulement Silvia avec attention. Flaminia et elle se font des mines.*)

SILVIA, *doucement.*

Je ne suis pas fâchée de vous revoir, et vous me trouvez bien triste. A l'égard de cette dame, je la remercie de la volonté qu'elle a de me faire une révérence, je ne mérite pas cela; mais qu'elle me la fasse, puisque c'est son desir. Je lui en rendrai

une comme je pourrai; elle excusera si je la fais mal.

LISETTE.

Oui, ma mie, je vous excuserai de bon cœur; je ne vous demande pas l'impossible.

SILVIA, *répétant d'un air fâché et à part, et faisant une révérence.*

Je ne vous demande pas l'impossible... Quelle maniere de parler !

LISETTE.

Quel âge avez-vous, ma fille?

SILVIA, *piquée.*

Je l'ai oublié, ma mere.

FLAMINIA, *à Silvia.*

Bon.

(*Le prince paroît et affecte d'être surpris.*)

LISETTE.

Elle se fâche, je pense?

LE PRINCE.

Mais, Madame, que signifient ces discours-là ? Sous prétexte de venir saluer Silvia, vous lui faites une insulte !

LISETTE.

Ce n'est pas mon dessein. J'avois la curiosité de voir cette petite fille qu'on aime tant, qui fait naître une si forte passion, et je cherche ce qu'elle a de si aimable. On dit qu'elle est naïve : c'est un agrément campagnard qui doit la rendre

amusante... Priez-la de nous donner quelques traits de naïveté ; voyons son esprit.

SILVIA.

Eh non ! Madame, ce n'est pas la peine : il n'est pas si plaisant que le vôtre.

LISETTE, *en riant.*

Ah ! ah ! vous demandiez du naïf ; en voilà.

LE PRINCE.

Allez-vous-en, Madame.

SILVIA.

Cela m'impatiente, à la fin, et si elle ne s'en va je me fâcherai tout de bon.

LE PRINCE, *à Lisette.*

Vous vous repentirez de votre procédé.

LISETTE, *en se retirant, d'un air dédaigneux.*

Adieu ; un pareil objet me venge assez de celui qui en a fait choix.

SCENE III.

LE PRINCE, FLAMINIA, SILVIA.

FLAMINIA.

Voilà une créature bien effrontée !

SILVIA.

Je suis outrée ! j'ai bien affaire qu'on m'enleve pour se mocquer de moi ! Chacun a son prix. Ne

semble-t'il pas que je ne vaille pas bien ces femmes-là? Je ne voudrois pas être changée contr'elles.

FLAMINIA

Bon! ce sont des complimens que les injures de cette jalouse-là.

LE PRINCE.

Belle Silvia, cette femme-là nous a trompez le prince et moi; vous m'en voyez au désespoir, n'en doutez pas. Vous sçavez que je suis pénétré de respect pour vous; vous connoissez mon cœur. Je venois ici pour me donner la satisfaction de vous voir, pour jetter encore une fois les yeux sur une personne si chere, et reconnoître notre souveraine: mais je ne prends pas garde que je me découvre, que Flaminia m'écoute, et que je vous importune encore.

FLAMINIA, *d'un air naturel.*

Quel mal faites-vous? Ne sçai-je pas bien qu'on ne peut la voir sans l'aimer?

SILVIA.

Et moi, je voudrois qu'il ne m'aimât pas; car j'ai du chagrin de ne pouvoir lui rendre le change. Encore, si c'étoit un homme comme tant d'autres, à qui on dit ce qu'on veut; mais il est trop agréable pour qu'on le maltraite, lui. Il a toujours été comme vous le voyez.

LE PRINCE.

Ah! que vous êtes obligeante, Silvia! Que puis-

je faire pour mériter ce que vous venez de me dire, si ce n'est de vous aimer toujours?

SILVIA.

Eh bien! aimez-moi, à la bonne heure; j'y aurai du plaisir, pourvû que vous promettiez de prendre votre mal en patience, car je ne sçaurois mieux faire, en vérité. Arlequin est venu le premier, voilà tout ce qui vous nuit. Si j'avois deviné que vous viendriez après lui, en bonne foi, je vous aurois attendu; mais vous avez du malheur, et moi je ne suis pas heureuse.

LE PRINCE.

Flaminia, je vous en fais juge, pourroit-on cesser d'aimer Silvia? Connoissez-vous de cœur plus compatissant, plus généreux que le sien? Non; la tendresse d'une autre me toucheroit moins que la seule bonté qu'elle a de me plaindre.

SILVIA, *à Flaminia.*

Et moi, je vous en fais juge aussi, là, vous l'entendez; comment se comporter avec un homme qui me remercie toujours, qui prend tout ce qu'on lui dit en bien?

FLAMINIA.

Franchement, il a raison, Silvia : vous êtes charmante, et à sa place je serois tout comme il est.

SILVIA.

Ah çà! n'allez pas l'attendrir encore. Il n'a pas besoin qu'on lui dise tant que je suis jolie, il le

croit assez. (*Au prince.*) Croyez-moi, tâchez de m'aimer tranquillement, et vengez-moi de cette femme qui m'a injuriée

LE PRINCE.

Oui, ma chere Silvia, j'y cours. A mon égard, de quelque façon que vous me traitiez, mon parti est pris ; j'aurai du moins le plaisir de vous aimer toute ma vie.

SILVIA.

Oh ! je m'en doutois bien ; je vous connois.

FLAMINIA.

Allez, Monsieur ; hâtez-vous d'informer le prince du mauvais procédé de la dame en question ; il faut que tout le monde sçache ici le respect qui est dû à Silvia.

LE PRINCE.

Vous aurez bientôt de mes nouvelles.

SCENE IV.

SILVIA, FLAMINIA.

FLAMINIA.

Vous, ma chere, pendant que je vais chercher Arlequin, qu'on retient peut-être un peu trop longtems à table, allez essayer l'habit qu'on vous a fait ; il me tarde de vous le voir.

SILVIA.

Tenez, l'étoffe est belle, elle m'ira bien ; mais je ne veux point de tous ces habits-là, car le prince me veut en troc, et jamais nous ne finirons ce marché-là.

FLAMINIA.

Vous vous trompez : quand il vous quitteroit, vous emporteriez tout. Vraiment, vous ne le connoissez pas.

SILVIA.

Je m'en vais donc sur votre parole : pourvû qu'il ne me dise pas après : « Pourquoi as-tu pris mes présens? »

FLAMINIA.

Il vous dira : « Pourquoi n'en avoir pas pris davantage? »

SILVIA.

En ce cas-là, j'en prendrai tant qu'il voudra, afin qu'il n'ait rien à me dire.

FLAMINIA.

Allez, je réponds de tout.

SCENE V.

FLAMINIA, ARLEQUIN, *tout éclatant de rire.*

FLAMINIA.

Il me semble que les choses commencent à prendre forme. Voici Arlequin. En vérité je ne sçai;

mais, si ce petit homme venoit à m'aimer, j'en profiterois de bon cœur.

ARLEQUIN, *riant.*

Ah! ah! ah! Bon jour, mon amie.

FLAMINIA, *en souriant.*

Bon jour, Arlequin. Dites-moi donc de quoi vous riez, afin que j'en rie aussi?

ARLEQUIN.

C'est que mon valet Trivelin, que je ne paye point, m'a mené par toutes les chambres de la maison, où l'on trotte comme dans les rues, où l'on jase comme dans notre halle, sans que le maître de la maison s'embarrasse de tous ces visages-là, et qui viennent chez lui sans lui donner le bon jour, qui vont le voir manger sans qu'il leur dise: « Voulez-vous boire un coup? » Je me divertissois de ces originaux-là en revenant, quand j'ai vû un grand coquin qui a levé l'habit d'une dame par derriere. Moi, j'ai crû qu'il lui faisoit quelque niche, et je lui ai dit bonnement: « Arrêtez-vous, polisson! vous badinez malhonnêtement. » Elle, qui m'a entendu, s'est retournée, et m'a dit: « Ne voyez-vous pas bien qu'il me porte la queue? — Et pourquoi vous la laissez-vous porter, cette queue? » ai-je repris. Sur cela, le polisson s'est mis à rire; la dame rioit, Trivelin rioit, tout le monde rioit; par compagnie, je me suis mis à rire aussi. A cette heure, je vous demande pourquoi nous avons ri tous?

FLAMINIA.

D'une bagatelle. C'est que vous ne sçavez pas que ce que vous avez vû faire à ce laquais est un usage parmi les dames.

ARLEQUIN.

C'est donc encore un honneur?

FLAMINIA.

Oui, vraiment !

ARLEQUIN.

Pardi! j'ai donc bien fait d'en rire, car cet horneur-là est bouffon et à bon marché.

FLAMINIA.

Vous êtes gai; j'aime à vous voir comme cela. Avez-vous bien mangé depuis que je vous ai quitté ?

ARLEQUIN.

Ah morbleu! qu'on a apporté de friandes drogues! que le cuisinier d'ici fait de bonnes fricassées! Il n'y a pas moyen de tenir contre sa cuisine. J'ai tant bû à la santé de Silvia et de vous que, si vous êtes malade, ce ne sera pas ma faute.

FLAMINIA.

Quoi! vous vous êtes encore ressouvenu de moi?

ARLEQUIN.

Quand j'ai donné mon amitié à quelqu'un, jamais je ne l'oublie, sur-tout à table. Mais, à propos de Silvia, est-elle encore avec sa mere?

TRIVELIN.

Mais, seigneur Arlequin, songerez-vous toujours à Silvia?

ARLEQUIN.

Taisez-vous quand je parle.

FLAMINIA.

Vous avez tort, Trivelin.

TRIVELIN.

Comment! j'ai tort?

FLAMINIA.

Oui : pourquoi l'empêchez-vous de parler de ce qu'il aime?

TRIVELIN.

A ce que je vois, Flaminia, vous vous souciez beaucoup des intérêts du prince!

FLAMINIA, *comme épouvantée.*

Arlequin, cet homme-là me fera des affaires à cause de vous.

ARLEQUIN, *en colere.*

Non, ma bonne. (*A Trivelin.*) Ecoute : je suis ton maître, car tu me l'as dit; je n'en sçavois rien. Fainéant que tu es! s'il t'arrive de faire le rapporteur, et qu'à cause de toi on fasse seulement la moue à cette honnête fille-là, c'est deux oreilles que tu auras de moins; je te les garantis dans ma poche.

TRIVELIN.

Je ne suis pas à cela près, et je veux faire mon devoir.

ARLEQUIN.

Deux oreilles; entens-tu bien à présent? Va-t'en.

TRIVELIN.

Je vous pardonne tout à vous, car enfin il le faut; mais vous me le payerez, Flaminia.

(*Arlequin veut retourner sur lui, et Flaminia l'arrête. Quand il est revenu, il dit*).

SCENE VI.

ARLEQUIN, FLAMINIA.

ARLEQUIN.

Cela est terrible! je n'ai trouvé ici qu'une personne qui entende la raison, et l'on vient chicaner ma conversation avec elle. Ma chere Flaminia, à présent parlons de Silvia à notre aise; quand je ne la vois point, il n'y a qu'avec vous que je m'en passe.

FLAMINIA, *d'un air simple.*

Je ne suis point ingratte; il n'y a rien que je ne fisse pour vous rendre contens tous deux; et d'ailleurs vous êtes si estimable, Arlequin, que quand je vois qu'on vous chagrine, je souffre autant que vous.

ARLEQUIN.

La bonne sorte de fille! toutes les fois que vous me plaignez, cela m'appaise ; je suis la moitié moins fâché d'être triste.

FLAMINIA.

Pardi! qui est-ce qui ne vous plaindroit pas? Qui est-ce qui ne s'interesseroit pas à vous? vous ne connoissez pas ce que vous valez, Arlequin.

ARLEQUIN.

Cela se peut bien; je n'y ai jamais regardé de si près.

FLAMINIA.

Si vous sçaviez combien il m'est cruel de n'avoir point de pouvoir; si vous lisiez dans mon cœur.

ARLEQUIN.

Hé! je ne sçai point lire, mais vous me l'expliquerez. Par la mardi! je voudrois n'être plus affligé, quand ce ne seroit que pour l'amour du souci que cela vous donne ; mais cela viendra.

FLAMINIA, *d'un ton triste.*

Non; je ne serai jamais témoin de votre contentement, voilà qui est fini : Trivelin causera, l'on me séparera d'avec vous, et que sçais-je moi où l'on m'enmenera? Arlequin, je vous parle peut-être pour la derniere fois, et il n'y a plus de plaisir pour moi dans le monde.

ARLEQUIN, *triste.*

Pour la derniere fois! j'ai donc bien du gui-

gnon? Je n'ai qu'une pauvre maîtresse, ils me l'ont emportée; vous emporteroient-ils encore? et où est-ce que je prendrai du courage pour endurer tout cela? Ces gens-là croyent-ils que j'ai un cœur de fer? ont-ils entrepris mon trépas? seront-ils si barbares?

FLAMINIA.

En tout cas, j'espere que vous n'oublierez jamais Flaminia, qui n'a rien tant souhaité que votre bonheur.

ARLEQUIN.

Ma mie, vous me gagnez le cœur. Conseillez-moi dans ma peine, avisons-nous : quelle est votre pensée? Car je n'ai point d'esprit, moi, quand je suis fâché. Il faut que j'aime Silvia, il faut que je vous garde, il ne faut pas que mon amour pâtisse de notre amitié, ni notre amitié de mon amour ; et me voilà bien embarrassé !

FLAMINIA.

Et moi bien malheureuse! Depuis que j'ai perdu mon amant, je n'ai eu de repos qu'en votre compagnie, je respire avec vous; vous lui ressemblez tant que je crois quelquefois lui parler; je n'ai vû dans le monde que vous et lui de si aimables.

ARLEQUIN.

Pauvre fille ! il est fâcheux que j'aime Silvia, sans cela je vous donnerois de bon cœur la ressemblance de votre amant. C'étoit donc un joli garçon?

FLAMINIA.

Ne vous ai-je pas dit qu'il étoit fait comme vous, que vous êtes son portrait?

ARLEQUIN.

Et vous l'aimiez donc beaucoup?

FLAMINIA.

Regardez-vous, Arlequin; voyez combien vous méritez d'être aimé, et vous verrez combien je l'aimois.

ARLEQUIN.

Je n'ai vû personne répondre si doucement que vous. Votre amitié se met partout. Je n'aurois jamais crû être si joli que vous le dites; mais puisque vous aimiez tant ma copie, il faut bien croire que l'original mérite quelque chose.

FLAMINIA.

Je crois que vous m'auriez encore plû davantage; mais je n'aurois pas été assez belle pour vous.

ARLEQUIN, *avec feu.*

Par la sambille! je vous trouve charmante avec cette pensée-là.

FLAMINIA.

Vous me troublez, il faut que je vous quitte; je n'ai que trop de peine à m'arracher d'auprès de vous: mais où cela nous conduiroit-il? Adieu, Arlequin; je vous verrai toujours si on me le permet. Je ne sçai où je suis.

ARLEQUIN.

Je suis tout de même.

FLAMINIA.

J'ai trop de plaisir à vous voir.

ARLEQUIN.

Je ne vous refuse pas ce plaisir-là, moi; regardez-moi à votre aise, je vous rendrai la pareille.

FLAMINIA, *s'en allant.*

Je n'oserois; adieu.

ARLEQUIN, *regardant sortir Flaminia.*

Ce pays-ci n'est pas digne d'avoir cette fille-là. Si par quelque malheur Silvia venoit à manquer, dans mon désespoir je crois que je me retirerois avec elle.

SCENE VII.

TRIVELIN *arrive avec un* SEIGNEUR *qui vient derrière lui*, ARLEQUIN.

TRIVELIN.

Seigneur Arlequin, n'y a-t-il point de risque à reparoître ? N'est-ce point compromettre mes épaules ? car vous jouez merveilleusement de votre épée de bois.

ARLEQUIN.

Je serai bon quand vous serez sage.

TRIVELIN.

Voilà un seigneur qui demande à vous parler.

(*Le seigneur approche et fait des révérences qu'Arlequin lui rend*).

ARLEQUIN, *à part.*

J'ai vû cet homme-là quelque part.

LE SEIGNEUR.

Je viens vous demander une grace; mais ne vous incommoderai-je point, monsieur Arlequin?

ARLEQUIN.

Non, Monsieur; vous ne me faites ni bien ni mal, en vérité. (*Et voyant le seigneur qui se couvre.*) Vous n'avez seulement qu'à me dire si je dois aussi mettre mon chapeau.

LE SEIGNEUR.

De quelque façon que vous soyez, vous me ferez honneur.

ARLEQUIN, *se couvrant.*

Je vous crois, puisque vous le dites. Que souhaite de moi votre Seigneurie? mais ne me faites point de complimens, ce seroit autant de perdu, car je n'en sçai point rendre.

LE SEIGNEUR.

Ce ne sont point des complimens, mais des témoignages d'estime.

ARLEQUIN.

Galbanum que tout cela! Votre visage ne m'est point nouveau, Monsieur; je vous ai vû quelque

part à la chasse, où vous jouiez de la trompette; je vous ai ôté mon chapeau en passant, et vous me devez ce coup de chapeau-là.

LE SEIGNEUR.

Quoi! Je ne vous saluai point?

ARLEQUIN.

Pas un brin.

LE SEIGNEUR.

Je ne m'apperçus donc pas de votre honnêteté?

ARLEQUIN.

Oh que si! Mais vous n'aviez pas de grace à me demander; voilà pourquoi je perdis mon étalage.

LE SEIGNEUR.

Je ne me reconnois point à cela.

ARLEQUIN.

Ma foi! vous n'y perdez rien. Mais que vous plaît-il?

LE SEIGNEUR.

Je compte sur votre bon cœur; voici ce que c'est : j'ai eu le malheur de parler cavaliérement de vous devant le prince....

ARLEQUIN.

Vous n'avez encore qu'à ne vous pas reconnoître à cela!

LE SEIGNEUR.

Oui, mais le prince s'est fâché contre moi.

ARLEQUIN.

Il n'aime donc pas les médisans?

LE SEIGNEUR.

Vous le voyez bien.

ARLEQUIN.

Oh! oh! voilà qui me plaît; c'est un honnête homme : s'il ne me retenoit pas ma maîtresse, je serois fort content de lui. Et que vous a-t'il dit? que vous étiez un mal-apris?

LE SEIGNEUR.

Oui.

ARLEQUIN.

Cela est très-raisonnable. De quoi vous plaignez-vous?

LE SEIGNEUR.

Ce n'est pas-là tout : Arlequin, m'a-t'il répondu, est un garçon d'honneur. Je veux qu'on l'honore, puisque je l'estime; la franchise et la simplicité de son caractere sont des qualités que je voudrois que vous eussiez tous. Je nuis à son amour, et je suis au désespoir que le mien m'y force.

ARLEQUIN, *attendri.*

Par la morbleu! je suis son serviteur; franchement, je fais cas de lui, et je croyois être plus en colere contre lui que je ne le suis.

LE SEIGNEUR.

Ensuite il m'a dit de me retirer, mes amis là-dessus ont tâché de le fléchir pour moi.

ARLEQUIN.

Quand ces amis-là s'en iroient aussi avec vous,

il n'y auroit pas grand mal; car, dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es.

LE SEIGNEUR.

Il s'est aussi fâché contr'eux.

ARLEQUIN.

Que le Ciel bénisse cet homme de bien! Il a vuidé là sa maison d'une mauvaise graine de gens.

LE SEIGNEUR.

Et nous ne pouvons reparoître tous qu'à condition que vous demandiez notre grace.

ARLEQUIN.

Par ma foi! Messieurs, allez où il vous plaira; je vous souhaite un bon voyage.

LE SEIGNEUR.

Quoi! vous refuserez de prier pour moi? Si vous n'y consentiez pas, ma fortune seroit ruinée; à présent qu'il ne m'est plus permis de voir le prince, que ferois-je à la cour? Il faudra que je m'en aille dans mes terres, car je suis comme exilé.

ARLEQUIN.

Comment! être exilé, ce n'est donc point vous faire d'autre mal que de vous envoyer manger votre bien chez vous?

LE SEIGNEUR.

Vraiment non; voilà ce que c'est.

ARLEQUIN.

Et vous vivrez là paix et aise : vous ferez vos quatre repas comme à l'ordinaire ?

LE SEIGNEUR.

Sans doute; qu'y a-t'il d'étrange à cela?

ARLEQUIN.

Ne me trompez-vous pas? Est-il sûr qu'on est exilé quand on médit?

LE SEIGNEUR.

Cela arrive assez souvent.

ARLEQUIN *saute d'aise.*

Allons, voilà qui est fait, je m'en vais médire du premier venu, et j'avertirai Silvia et Flaminia d'en faire autant.

LE SEIGNEUR.

Et la raison de cela?

ARLEQUIN.

Parce que je veux aller en exil, moi. De la maniere dont on punit les gens ici, je vais gager qu'il y a plus de gain à être puni que récompensé.

LE SEIGNEUR.

Quoi qu'il en soit, épargnez-moi cette punition-là, je vous prie. D'ailleurs ce que j'ai dit de vous n'est pas grand'chose.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est?

LE SEIGNEUR.

Une bagatelle, vous dis-je.

ARLEQUIN.

Mais voyons.

LE SEIGNEUR.

J'ai dit que vous aviez l'air d'un homme ingenu, sans malice; là, d'un garçon de bonne foi.

ARLEQUIN *rit de tout son cœur.*

L'air d'un innocent, pour parler à la franquette ; mais qu'est-ce que cela fait? Moi, j'ai l'air d'un innocent; vous, vous avez l'air d'un homme d'esprit; hé bien! à cause de cela faut-il s'en fier à notre air? N'avez-vous rien dit que cela?

LE SEIGNEUR.

Non; j'ai ajouté seulement que vous donniez la comédie à ceux qui vous parloient.

ARLEQUIN.

Pardi! il faut bien vous donner votre revanche à vous autres Voilà donc tout?

LE SEIGNEUR.

Oui.

ARLEQUIN.

C'est se mocquer; vous ne méritez pas d'être exilé, vous avez cette bonne fortune-là pour rien.

LE SEIGNEUR.

N'importe; empêchez que je ne le sois. Un homme comme moi ne peut demeurer qu'à la cour; il n'est en considération, il n'est en état de pouvoir se vanger de ses envieux, qu'autant qu'il se rend agréable

au prince, et qu'il cultive l'amitié de ceux qui gouvernent les affaires.

ARLEQUIN.

J'aimerois mieux cultiver un bon champ, cela rapporte toujours un peu ou prou, et je me doute que l'amitié de ces gens-là n'est pas aisée à avoir ni à garder.

LE SEIGNEUR.

Vous avez raison dans le fond : ils ont quelquefois des caprices fâcheux ; mais on n'oseroit s'en ressentir, on les menage, on est souple avec eux, parce que c'est par leur moy.n que vous vous vangez des autres.

ARLEQUIN.

Quel trafic ! c'est justement recevoir des coups de bâton d'un côté pour avoir le privilege d'en donner d'un autre ; voilà une drôle de vanité ! A vous voir si humbles, vous autres, on ne croiroit jamais que vous êtes si glorieux.

LE SEIGNEUR.

Nous sommes élevés là-dedans. Mais écoutez, vous n'aurez point de peine à me remettre en faveur, car vous connoissez bien Flaminia ?

ARLEQUIN.

Oui, c'est mon intime.

LE SEIGNEUR.

Le prince a beaucoup de bienveillance pour

elle, elle est la fille d'un de ses officiers, et je me suis imaginé de lui faire sa fortune en la mariant à un petit cousin que j'ai à la campagne, que je gouverne et qui est riche. Dites-le au prince, mon dessein me conciliera ses bonnes graces.

ARLEQUIN.

Oui, mais ce n'est pas-là le chemin des miennes; car je n'aime point qu'on épouse mes amies, moi, et vous n'imaginez rien qui vaille avec votre petit cousin.

LE SEIGNEUR.

Je croyois....

ARLEQUIN.

Ne croyez plus.

LE SEIGNEUR.

Je renonce à mon projet.

ARLEQUIN.

N'y manquez pas; je vous promets mon intercession, sans que le petit cousin s'en mêle.

LE SEIGNEUR.

Je vous aurai beaucoup d'obligation; j'attens l'effet de vos promesses. Adieu, monsieur Arlequin.

ARLEQUIN.

Je suis votre serviteur. Diantre! je suis en crédit, car on fait ce que je veux. Il ne faut rien dire à Flaminia du cousin.

SCENE VIII.

ARLEQUIN, FLAMINIA.

FLAMINIA *arrive.*

Mon cher, je vous amene Silvia; elle me suit.

ARLEQUIN.

Mon amie, vous deviez bien venir m'avertir plutôt; nous l'aurions attendue en causant ensemble.

SCENE IX

SILVIA, ARLEQUIN, FLAMINIA.

SILVIA.

Bon jour, Arlequin. Ah! que je viens d'essayer un bel habit! Si vous me voyiez, en vérité, vous me trouveriez jolie : demandez à Flaminia. Ah! ah! si je portois ces habits-là, les femmes d'ici seroient bien attrapées; elles ne diroient pas que j'ai l'air gauche. Oh! que les ouvrieres d'ici sont habiles!

ARLEQUIN.

Ah! mamour! elles ne sont pas si habiles que vous êtes bien-faite.

SILVIA.

Si je suis bien faite, Arlequin, vous n'êtes pas moins honnête.

FLAMINIA.

Du moins ai-je le plaisir de vous voir un peu plus contens à présent.

SILVIA.

Eh dame! puisqu'on ne nous gêne plus, j'aime autant être ici qu'ailleurs Qu'est-ce que cela fait d'être là ou là? On s'aime par-tout.

ARLEQUIN.

Comment! nous gêner! on envoye les gens me demander pardon pour la moindre impertinence qu'ils disent de moi.

SILVIA, *d'un air content.*

J'attens une dame aussi, moi, qui viendra devant moi se repentir de ne m'avoir pas trouvée belle.

FLAMINIA.

Si quelqu'un vous fâche dorénavant, vous n'avez qu'à m'en avertir.

ARLEQUIN.

Pour cela, Flaminia nous aime comme si nous étions frere et sœurs. (*Il dit cela à Flaminia.*) Aussi, de notre part, c'est qu'euci, qu'eumi.

SILVIA.

Devinez, Arlequin, qui j'ai encore rencontré ici? Mon amoureux qui venoit me voir chez nous, ce grand monsieur si bien tourne. Je veux que

vous soyez amis ensemble, car il a bon cœur aussi.

ARLEQUIN, *d'un air négligent.*

A la bonne heure; je suis de tous bons accords.

SILVIA.

Après tout, quel mal y a-t'il qu'il me trouve à son gré? Prix pour prix, les gens qui nous aiment sont de meilleure compagnie que ceux qui ne se soucient pas de nous, n'est-il pas vrai?

FLAMINIA.

Sans doute.

ARLEQUIN, *gayement.*

Mettons encore Flaminia; elle se soucie de nous, et nous ferons partie quarrée.

FLAMINIA.

Arlequin, vous me donnez-là une marque d'amitié que je n'oublierai point.

ARLEQUIN.

Ah ça! puisque nous voilà ensemble, allons faire collation. Cela amuse.

SILVIA.

Allez, allez, Arlequin. A cette heure que nous nous voyons quand nous voulons, ce n'est pas la peine de nous ôter notre liberté à nous-mêmes; ne vous gênez point.

(*Arlequin fait signe à Flaminia de venir.*)

FLAMINIA, *sur son geste, dit :*

Je m'en vais avec vous; aussi-bien voilà quelqu'un qui entre et qui tiendra compagnie à Silvia.

SCENE X.

LISETTE *entre avec quelques femmes pour témoins de ce qu'elle va faire, et qui restent derriere*; SILVIA.

(*Lisette fait de grandes révérences.*)

SILVIA, *d'un air un peu piqué.*

Ne faites point tant de révérences, Madame; cela m'exemptera de vous en faire : je m'y prends de si mauvaise grace, à votre fantaisie.

LISETTE, *d'un ton triste.*

On ne vous trouve que trop de mérite!

SILVIA.

Cela se passera. Ce n'est pas moi qui ai envie de plaire; telle que vous me voyez, il me fâche assez d'être si jolie, et que vous ne soyez pas assez belle.

LISETTE.

Ah! quelle situation!

SILVIA.

Vous soupirez à cause d'une petite villageoise, vous êtes bien de loisir; et où avez-vous mis votre langue de tantôt, Madame? Est-ce que vous n'avez plus de caquet quand il faut bien dire?

LISETTE.

Je ne puis me resoudre à parler.

SILVIA.

Gardez donc le silence, car, quand vous vous lamenteriez jusqu'à demain, mon visage n'empirera pas; beau ou laid, il restera comme il est. Qu'est-ce que vous me voulez? est-ce que vous ne m'avez pas assez querellée? Eh bien! achevez, prenez-en votre suffisance.

LISETTE.

Épargnez-moi, Mademoiselle; l'emportement que j'ai eu contre vous a mis toute ma famille dans l'embarras; le prince m'oblige à venir vous aire une réparation, et je vous prie de la recevoir sans me railler.

SILVIA.

Voilà qui est fini, je ne me mocquerai plus de vous; je sçai bien que l'humilité n'accommode pas les glorieux, mais la rancune donne de la malice. Cependant je plains votre peine, et je vous pardonne : de quoi aussi vous avisiez-vous de me mépriser?

LISETTE.

J'avois cru m'appercevoir que le prince avoit quelqu'inclination pour moi, et je ne croyois pas en être indigne ; mais je vois bien que ce n'est pas toujours aux agrémens qu'on se rend.

SILVIA, *d'un ton vif.*

Vous verrez que c'est à la laideur et à la mauvaise

façon, à cause qu'on se rend à moi. Comme ces jalouses ont l'esprit tourné !

LISETTE.

Eh bien! oui, je suis jalouse, il est vrai; mais puisque vous n'aimez pas le prince, aidez-moi à le remettre dans les dispositions où j'ai cru qu'il étoit pour moi : il est sûr que je ne lui déplaisois pas, et je le guérirai de l'inclination qu'il a pour vous, si vous me laissez faire.

SILVIA, *d'un air piqué.*

Croyez-moi, vous ne le guérirez de rien; mon avis est que cela vous passe.

LISETTE.

Cependant cela me paroît possible, car enfin je ne suis ni si mal adroite ni si désagréable.

SILVIA.

Tenez, tenez, parlons d'autre chose : vos bonnes qualités m'ennuyent.

LISETTE.

Vous me répondez d'une étrange maniere. Quoi qu'il en soit, avant qu'il soit quelques jours, nous verrons si j'ai si peu de pouvoir.

SILVIA, *vivement.*

Oui, nous verrons des balivernes. Pardi! je parlerai au prince; il n'a pas encore osé me parler, lui, à cause que je suis trop fâchée; mais je lui ferai dire qu'il s'enhardisse, seulement pour voir.

LISETTE.

Adieu, Mademoiselle; chacune de nous fera ce qu'elle pourra. J'ai satisfait à ce qu'on exigeoit de moi à votre égard, et je vous prie d'oublier tout ce qui s'est passé entre nous.

SILVIA, *brusquement.*

Marchez, marchez; je ne sçai pas seulement si vous êtes au monde.

SCENE XI.

SILVIA, FLAMINIA.

FLAMINIA.

Qu'avez-vous, Silvia? Vous êtes bien émue!

SILVIA.

J'ai que je suis en colere. Cette impertinente femme de tantôt est venue pour me demander pardon, et, sans faire semblant de rien, voyez la méchanceté! elle m'a encore fâchée, m'a dit que c'étoit à ma laideur qu'on se rendoit; qu'elle étoit plus agréable, plus adroite que moi; qu'elle feroit bien passer l'amour du prince, qu'elle alloit travailler pour cela; que je verrai pati, pata; que sçai-je, moi, tout ce qu'elle a mis en avant contre mon visage? Est-ce que je n'ai pas raison d'être piquée?

FLAMINIA, *d'un air vif et d'intérêt.*

Ecoutez, si vous ne faites taire tous ces gens-là, il faut vous cacher pour toute votre vie.

SILVIA.

Je ne manque pas de bonne volonté ; mais c'est Arlequin qui m'embarrasse.

FLAMINIA.

Eh ! je vous entens; voilà un amour aussi mal placé, qui se rencontre là aussi mal à propos qu'on le puisse.

SILVIA.

Oh ! j'ai toujours eu du guignon dans les rencontres.

FLAMINIA.

Mais, si Arlequin vous voit sortir de la cour et méprisée, pensez-vous que cela le réjouisse ?

SILVIA.

Il ne m'aimera pas tant, voulez-vous dire ?

FLAMINIA.

Il y a tout à craindre.

SILVIA.

Vous me faites rêver à une chose. Ne trouvez-vous pas qu'il est un peu négligent depuis que nous sommes ici ? Il m'a quittée tantôt pour aller goûter; voilà une belle excuse !

FLAMINIA.

Je l'ai remarqué comme vous, mais ne me trahissez pas au moins; nous nous parlons de fille

à fille. Dites-moi, après tout, l'aimez-vous tant, ce garçon ?

SILVIA, *d'un air indifférent.*

Mais vraiment, oui, je l'aime ; il le faut bien.

FLAMINIA.

Voulez-vous que je vous dise ? Vous me paroissez mal assortis ensemble. Vous avez du goût, de l'esprit, l'air fin et distingué ; il a l'air pesant, les manieres grossieres, cela ne quadre point, et je ne comprens pas comment vous l'avez aimé ; je vous dirai même que cela vous fait tort.

SILVIA.

Mettez-vous à ma place. C'étoit le garçon le plus passable de nos cantons ; il demeuroit dans mon village, il étoit mon voisin, il est assez facétieux, je suis de bonne humeur, il me faisoit quelquefois rire ; il me suivoit partout, il m'aimoit, j'avois coutume de le voir, et de coutume en coutume je l'ai aimé aussi faute de mieux ; mais j'ai toujours bien vû qu'il étoit enclin au vin et à la gourmandise.

FLAMINIA.

Voilà de jolies vertus, surtout dans l'amant de l'aimable et tendre Silvia ! Mais à quoi vous déterminez-vous donc ?

SILVIA.

Je ne puis que dire ; il me passe tant de oui et de non par la tête, que je ne sçai auquel entendre.

D'un côté, Arlequin est un petit négligent qui ne songe ici qu'à manger; d'un autre côté, si on me renvoye, ces glorieuses de femmes feront accroire partout qu'on m'aura dit : « Va-t'en, tu n'es pas assez jolie. » D'un autre côté, ce monsieur que j'ai retrouvé ici...

FLAMINIA.

Quoi?

SILVIA.

Je vous le dis en secret; je ne sçai ce qu'il m'a fait depuis que je l'ai revû, mais il m'a toujours paru si doux, il m'a dit des choses si tendres, il m'a conté son amour d'un air si poli, si humble, que j'en ai une véritable pitié, et cette pitié-là m'empêche encore d'être la maîtresse de moi.

FLAMINIA.

L'aimez-vous?

SILVIA.

Je ne crois pas, car je dois aimer Arlequin.

FLAMINIA.

C'est un homme aimable.

SILVIA.

Je le sens bien.

FLAMINIA.

Si vous négligiez de vous venger pour l'épouser, je vous le pardonnerois : voilà la vérité.

SILVIA.

Si Arlequin se marioit à une autre fille que moi,

à la bonne heure. Je serois en droit de lui dire : « Tu m'as quittée, je te quitte, je prens ma revanche. » Mais il n'y a rien à faire. Qui est-ce qui voudroit d'Arlequin ici, rude et bourru comme il est ?

FLAMINIA.

Il n'y a pas presse, entre nous. Pour moi, j'ai toujours eu dessein de passer ma vie aux champs. Arlequin est grossier, je ne l'aime point, mais je ne le hais pas ; et dans les sentimens où je suis, s'il vouloit, je vous en débarrasserois volontiers pour vous faire plaisir.

SILVIA.

Mais mon plaisir, où est-il ? Il n'est ni là, ni là ; je le cherche.

FLAMINIA.

Vous verrez le prince aujourd'hui. Voici ce cavalier qui vous plaît ; tâchez de prendre votre parti. Adieu, nous nous retrouverons tantôt.

SCENE XII.

SILVIA, LE PRINCE.

SILVIA.

Vous venez : vous allez encore me dire que vous m'aimez, pour me mettre davantage en peine.

LE PRINCE.

Je venois voir si la dame qui vous a fait insulte

s'étoit bien acquittée de son devoir. Quant à moi, belle Silvia, quand mon amour vous fatiguera, quand je vous déplairai moi-même, vous n'avez qu'à m'ordonner de me taire et de me retirer; je me tairai, j'irai où vous voudrez, et je souffrirai sans me plaindre, résolu de vous obéir en tout.

SILVIA.

Ne voilà-t'il pas? ne l'ai-je pas bien dit? Comment voulez-vous que je vous renvoye? Vous vous tairez, s'il me plaît; vous vous en irez, s'il me plaît; vous n'oserez pas vous plaindre; vous m'obéirez en tout. C'est bien là le moyen de faire que je vous commande quelque chose.

LE PRINCE.

Mais que puis-je mieux que de vous rendre maîtresse de mon sort?

SILVIA.

Qu'est-ce que cela avance? vous rendrai-je malheureux? en aurai-je le courage? Si je vous dis: « Allez-vous-en, » vous croirez que je vous hais; si je vous dis de vous taire, vous croirez que je ne me soucie pas de vous; et toutes ces croyances-là ne seront pas vraies, elles vous affligeront; en serai-je plus à mon aise après?

LE PRINCE.

Que voulez-vous donc que je devienne, belle Silvia?

SILVIA.

Oh! ce que je veux! j'attens qu'on me le dise; j'en suis encore plus ignorante que vous. Voilà Arlequin qui m'aime, voilà le prince qui demande mon cœur, voilà vous qui mériteriez de l'avoir, voilà ces femmes qui m'injurient et que je voudrois punir, voilà que j'aurai un affront si je n'épouse pas le prince. Arlequin m'inquiéte, vous me donnez du souci, vous m'aimez trop; je voudrois ne vous avoir jamais connu, et je suis bien malheureuse d'avoir tout ce tracas-là dans la tête.

LE PRINCE.

Vos discours me pénétrent, Silvia. Vous êtes trop touchée de ma douleur; ma tendresse, toute grande qu'elle est, ne vaut pas le chagrin que vous avez de ne pouvoir m'aimer.

SILVIA.

Je pourrois bien vous aimer : cela ne seroit pas difficile, si je voulois.

LE PRINCE.

Souffrez donc que je m'afflige, et ne m'empêchez pas de vous regretter toujours.

SILVIA, *comme impatiente.*

Je vous en avertis, je ne sçaurois supporter de vous voir si tendre; il semble que vous le fassiez exprès. Y a-t'il de la raison à cela? Pardi, j'aurai moins de mal à vous aimer tout-à-fait qu'à être

comme je suis. Pour moi, je laisserai tout là, voilà ce que vous gagnerez.

LE PRINCE.

Je ne veux donc plus vous être à charge : vous souhaitez que je vous quitte, et je ne dois pas résister aux volontés d'une personne si chere. Adieu, Silvia.

SILVIA, *vivement.*

Adieu, Silvia ! je vous querellerois volontiers; où allez-vous ? restez-là, c'est ma volonté; je la sçai mieux que vous, peut-être.

LE PRINCE.

J'ai cru vous obliger.

SILVIA.

Quel train que tout cela ! Que faire d'Arlequin ? Encore si c'étoit vous qui fussiez le prince !

LE PRINCE, *d'un air émû.*

Eh ! quand je le serois ?

SILVIA.

Celà seroit différent, parce que je dirois à Arlequin que vous prétendriez être le maître : ce seroit mon excuse ; mais il n'y a que pour vous que je voudrois prendre cette excuse-là.

LE PRINCE, *à part.*

Qu'elle est aimable ! il est tems de dire qui je suis.

SILVIA.

Qu'avez-vous ? est-ce que je vous fâche ? Ce

n'est pas à cause de la principauté que je voudrois que vous fussiez prince, c'est seulement à cause de vous tout seul; et, si vous l'étiez, Arlequin ne sçauroit pas que je vous prendrois par amour : voilà ma raison. Mais non, après tout, il vaut mieux que vous ne soyez pas le maître; cela me tenteroit trop. Et, quand vous le seriez, tenez, je ne pourrois me résoudre à être une infidelle : voilà qui est fini.

LE PRINCE, *à part les premiers mots.*

Différons encore de l'instruire. Silvia, conservez-moi seulement les bontés que vous avez pour moi. Le prince vous a fait préparer un spectacle, permettez que je vous y accompagne, et que je profite de toutes les occasions d'être avec vous. Après la fête, vous verrez le prince, et je suis chargé de vous dire que vous serez libre de vous retirer si votre cœur ne vous dit rien pour lui.

SILVIA.

Oh! il ne me dira pas un mot; c'est tout comme si j'étois partie : mais quand je serai chez nous, vous y viendrez; eh! que sçait-on ce qui peut arriver? Peut-être que vous m'aurez. Allons-nous-en toujours, de peur qu'Arlequin ne vienne.





ACTE III

SCENE PREMIERE.

LE PRINCE, FLAMINIA.

FLAMINIA.

OUI, seigneur, vous avez fort bien fait de ne pas vous découvrir tantôt, malgré tout ce que Silvia vous a dit de tendre. Ce retardement ne gâte rien, et lui laisse le tems de se confirmer dans le penchant qu'elle a pour vous. Graces au ciel, vous voilà presque arrivé où vous souhaitiez.

LE PRINCE.

Ah, Flaminia ! qu'elle est aimable !

FLAMINIA.

Elle l'est infiniment.

LE PRINCE.

Je ne connois rien comme elle parmi les gens du monde. Quand une maîtresse, à force d'amour,

nous dit clairement : « Je vous aime, » cela fait assurément un grand plaisir. Eh bien, Flaminia, ce plaisir-là, imaginez-vous qu'il n'est que fadeur, qu'il n'est qu'ennui, en comparaison du plaisir que m'ont donné les discours de Silvia, qui ne m'a pourtant point dit : « Je vous aime. »

FLAMINIA.

Mais, seigneur, oserois-je vous prier de m'en répéter quelque chose?

LE PRINCE.

Cela est impossible : je suis ravi, je suis enchanté, je ne peux pas vous répéter cela autrement.

FLAMINIA.

Je présume beaucoup du rapport singulier que vous m'en faites.

LE PRINCE.

Si vous sçaviez combien, dit-elle, elle est affligée de ne pouvoir m'aimer, parce que cela me rend malheureux et qu'elle doit être fidelle à Arlequin... J'ai vû le moment où elle alloit me dire : « Ne m'aimez plus, je vous prie, parce que vous seriez cause que je vous aimerois aussi. »

FLAMINIA.

Bon ! cela vaut mieux qu'un aveu.

LE PRINCE.

Non, je le dis encore, il n'y a que l'amour de Silvia qui soit véritablement de l'amour. Les autres femmes qui aiment ont l'esprit cultivé, elles ont

une certaine éducation, un certain usage, et tout cela chez elles falsifie la nature; ici c'est le cœur tout pur qui me parle : comme ses sentimens viennent, il me les montre, sa naïveté en fait tout l'art, et sa pudeur toute la décence. Vous m'avouerez que cela est charmant : tout ce qui la retient à présent, c'est qu'elle se fait un scrupule de m'aimer sans l'aveu d'Arlequin. Ainsi, Flaminia, hâtez-vous. Sera-t'il bientôt gagné, Arlequin ? Vous sçavez que je ne dois ni ne veux le traiter avec violence. Que dit-il ?

FLAMINIA

A vous dire le vrai, seigneur, je le crois tout-à-fait amoureux de moi, mais il n'en sçait rien. Comme il ne m'appelle encore que sa chere amie, il vit sur la bonne foi de ce nom qu'il me donne, et prend toujours de l'amour à bon compte

LE PRINCE.

Fort bien

FLAMINIA.

Oh ! dans la premiere conversation, je l'instruirai de l'état de ses petites affaires avec moi, et ce penchant qui est *incognito* chez lui, et que je lui ferai sentir par un autre stratagême, la douceur avec laquelle vous lui parlerez, comme nous en sommes convenus, tout cela, je pense, va vous tirer d'inquiétude, et terminer mes travaux, dont je sortirai, seigneur, victorieuse et vaincue.

LE PRINCE.

Comment donc ?

FLAMINIA.

C'est une petite bagatelle qui ne mérite pas de vous être dite : c'est que j'ai pris du goût pour Arlequin, seulement pour me désennuyer dans le cours de notre intrigue. Mais retirons-nous, et rejoignez Silvia : il ne faut pas qu'Arlequin vous voye encore, et je le vois qui vient.

(*Ils se retirent tous deux.*)

SCENE II.

TRIVELIN, ARLEQUIN, *d'un air un peu sombre.*

TRIVELIN, *après quelque tems.*

Eh bien ! que voulez-vous que je fasse de l'écritoire et du papier que vous m'avez fait prendre ?

ARLEQUIN.

Donnez-vous patience, mon domestique.

TRIVELIN.

Tant qu'il vous plaira.

ARLEQUIN.

Dites-moi : qui est-ce qui me nourrit ici ?

TRIVELIN.

C'est le prince.

ARLEQUIN.

Par la sambille! la bonne chere que je fais me donne des scrupules.

TRIVELIN.

D'où vient donc?

ARLEQUIN.

Mardi! j'ai peur d'être en pension sans le sçavoir.

TRIVELIN, *riant*.

Ha, ha, ha, ha!

ARLEQUIN.

De quoi riez-vous, grand benêt?

TRIVELIN.

Je ris de votre idée, qui est plaisante. Allez, allez, seigneur Arlequin, mangez en toute sûreté de conscience, et bûvez de même.

ARLEQUIN.

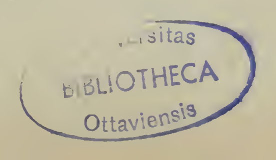
Dame! je prends mes repas dans la bonne foi; il me seroit bien rude de me voir un jour apporter le mémoire de ma dépense : mais je vous crois. Dites-moi à présent comment s'appelle celui qui rend compte au prince de ses affaires?

TRIVELIN.

Son secretaire d'État, voulez-vous dire?

ARLEQUIN.

Oui : j'ai dessein de lui faire un écrit pour le prier d'avertir le prince que je m'ennuye, et lui demander quand il veut finir avec nous; car mon pere est tout seul.



TRIVELIN.

Eh bien !

ARLEQUIN.

Si on veut me garder, il faut lui envoyer une carriole afin qu'il vienne.

TRIVELIN.

Vous n'avez qu'à parler, la carriole partira sur le champ.

ARLEQUIN.

Il faut, après cela, qu'on nous marie Silvia et moi, et qu'on m'ouvre la porte de la maison : car j'ai accoutumé de trotter partout et d'avoir la clef des champs, moi. Ensuite nous tiendrons ici ménage avec l'amie Flaminia, qui ne veut pas nous quitter à cause de son affection pour nous ; et, si le prince a toujours bonne envie de nous régaler, ce que je mangerai me profitera davantage.

TRIVELIN.

Mais, seigneur Arlequin, il n'est pas besoin de mêler Flaminia là-dedans.

ARLEQUIN.

Cela me plaît à moi.

TRIVELIN, *d'un air mécontent.*

Hum !

ARLEQUIN, *le contrefaisant.*

Hum ! le mauvais valet ! Allons vîte, tirez votre plume, et grifonez-moi mon écriture.

TRIVELIN, *se mettant en état.*

Dictez.

ARLEQUIN.

« Monsieur... »

TRIVELIN.

Alte-là ! dites : « Monseigneur. »

ARLEQUIN.

Mettez les deux, afin qu'il choisisse.

TRIVELIN.

Fort bien.

ARLEQUIN.

« Vous sçaurez que je m'appelle Arlequin... »

TRIVELIN.

Doucement. Vous devez dire : « Votre Grandeur sçaura. »

ARLEQUIN.

« Votre Grandeur sçaura ! » C'est donc un geant, ce secretaire d'État ?

TRIVELIN.

Non, mais n'importe.

ARLEQUIN.

Quel diantre de galimatias ! Qui a jamais entendu dire qu'on s'adresse à la taille d'un homme quand on a affaire à lui ?

TRIVELIN, *écrivant.*

Je mettrai comme il vous plaira. « Vous sçaurez que je m'appelle Arlequin... » Après ?

ARLEQUIN.

« Que j'ai une maîtresse qui s'appelle Silvia, bourgeoise de mon village, et fille d'honneur... »

TRIVELIN, *écrivant.*

Courage !

ARLEQUIN.

« Avec une bonne amie que j'ai faite depuis peu, qui ne sçauroit se passer de nous, ni nous d'elle. Ainsi, aussi-tôt la présente reçue... »

TRIVELIN, *s'arrêtant comme affligé.*

Flaminia ne sçauroit se passer de vous? Ahi! la plume me tombe des mains.

ARLEQUIN.

Oh! oh! que signifie donc cette impertinente pâmoison-là?

TRIVELIN.

Il y a deux ans, seigneur Arlequin, il y a deux ans que je soupire en secret pour elle.

ARLEQUIN, *tirant sa late.*

Cela est fâcheux, mon mignon; mais, en attendant qu'elle en soit informée, je vais toujours vous en faire quelques remerciemens pour elle.

TRIVELIN.

Des remerciemens à coups de bâton! Je ne suis pas friand de ces complimens-là. Eh! que vous importe que je l'aime? Vous n'avez que de l'amitié pour elle, et l'amitié ne rend point jaloux.

ARLEQUIN.

Vous vous trompez, mon amitié fait tout comme l'amour; en voilà des preuves.

(*Il le bat.*)

TRIVELIN *s'enfuit en disant:*

Oh! diable soit de l'amitié!

SCENE III.

FLAMINIA, ARLEQUIN.

FLAMINIA, *à Arlequin.*

Qu'est-ce que c'est? qu'avez-vous, Arlequin?

ARLEQUIN.

Bon jour, ma mie : c'est ce faquin qui dit qu'il vous aime depuis deux ans.

FLAMINIA.

Cela se peut bien.

ARLEQUIN.

Et vous, ma mie, que dites-vous de cela?

FLAMINIA.

Que c'est tant-pis pour lui.

ARLEQUIN.

Tout de bon?

FLAMINIA.

Sans doute : mais est-ce que vous seriez fâché que l'on m'aimât?

ARLEQUIN.

Hélas ! vous êtes votre maîtresse ; mais, si vous aviez un amant, vous l'aimeriez peut-être : cela gâteroit la bonne amitié que vous me portez, et vous m'en feriez ma part plus petite. Oh ! de cette part-là je n'en voudrois rien perdre.

FLAMINIA, *d'un air doux.*

Arlequin, sçavez-vous bien que vous ne ménagez pas mon cœur ?

ARLEQUIN.

Moi ! eh ! quel mal lui fais-je donc ?

FLAMINIA.

Si vous continuez de me parler toujours de même, je ne sçaurai plus bien-tôt de quelle espece seront mes sentimens pour vous. En vérité, je n'ose m'examiner là-dessus, j'ai peur de trouver plus que je ne veux.

ARLEQUIN.

C'est bien fait ; n'examinez jamais, Flaminia : cela sera ce que cela pourra. Au reste, croyez-moi, ne prenez point d'amant : j'ai une maîtresse, je la garde ; si je n'en avois point, je n'en chercherois pas : qu'en ferois-je avec vous ? Elle m'ennuyeroit.

FLAMINIA.

Elle vous ennuyeroit ! Le moyen, après tout ce que vous dites, de rester votre amie ?

ARLEQUIN.

Eh ! que serez-vous donc ?

FLAMINIA.

Ne me le demandez pas, je n'en veux rien sçavoir; ce qui est de sûr, c'est que dans le monde je n'aime plus que vous. Vous n'en pouvez pas dire autant : Silvia va devant moi, comme de raison.

ARLEQUIN.

Chut ! vous allez de compagnie ensemble.

FLAMINIA.

Je vais vous l'envoyer. Si je la trouve, Silvia, en serez-vous bien aise ?

ARLEQUIN.

Comme vous voudrez; mais il ne faut pas l'envoyer, il faut venir toutes deux.

FLAMINIA.

Je ne pourrai pas, car le prince m'a mandée, et je vais voir ce qu'il me veut. Adieu, Arlequin; je serai bientôt de retour.

(*En sortant, elle sourit à celui qui entre.*)

SCENE IV.

LE SEIGNEUR *du second acte apporte à Arlequin des lettres de noblesse.*

ARLEQUIN, *le voyant.*

Voilà mon homme de tantôt. Ma foi! monsieur le médisant, car je ne sçai point votre autre nom,

je n'ai rien dit de vous au prince, par la raison que je ne l'ai point vû.

LE SEIGNEUR.

Je vous suis obligé de votre bonne volonté, seigneur Arlequin ; mais je suis sorti d'embarras, et rentré dans les bonnes graces du prince, sur l'assurance que je lui ai donnée que vous lui parleriez pour moi. J'espere qu'à votre tour vous me tiendrez parole.

ARLEQUIN.

Oh! quoi que je paroisse un innocent, je suis homme d'honneur.

LE SEIGNEUR.

De grace, ne vous ressouvenez plus de rien, et reconciliez-vous avec moi en faveur du présent que je vous apporte de la part du prince : c'est de tous les présens le plus grand qu'on puisse vous faire.

ARLEQUIN.

Est-ce Silvia que vous m'apportez?

LE SEIGNEUR.

Non. Le présent dont il s'agit est dans ma poche : ce sont des lettres de noblesse dont le prince vous gratifie comme parent de Silvia, car on dit que vous l'êtes un peu.

ARLEQUIN.

Pas un brin, remportez cela : car, si je le prenois, ce seroit friponner la gratification.

LE SEIGNEUR.

Acceptez toujours : qu'importe? Vous ferez plaisir au prince. Refuseriez-vous ce qui fait l'ambition de tous les gens de cœur?

ARLEQUIN.

J'ai pourtant bon cœur aussi. Pour de l'ambition, j'en ai bien entendu parler, mais je ne l'aï jamais vûe, et j'en ai peut-être sans le sçavoir.

LE SEIGNEUR.

Si vous n'en avez pas, cela vous en donnera.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est donc?

LE SEIGNEUR, *à part les premiers mots.*

En voilà bien d'un autre! L'ambition, c'est un noble orgueil de s'élever.

ARLEQUIN.

Un orgueil qui est noble! Donnez-vous comme cela de jolis noms à toutes les sotises, vous autres?

LE SEIGNEUR.

Vous ne me comprenez pas : cet orgueil ne signifie-là qu'un desir de gloire.

ARLEQUIN.

Par ma foi! sa signification ne vaut pas mieux que lui : c'est bonnet blanc et blanc bonnet.

LE SEIGNEUR.

Prenez, vous dis-je : ne serez-vous pas bien-aise d'être gentilhomme?

ARLEQUIN.

Eh! je n'en serois ni bien aise ni fâché; c'est suivant la fantaisie qu'on a.

LE SEIGNEUR.

Vous y trouverez de l'avantage, vous en serez plus respecté et plus craint de vos voisins.

ARLEQUIN.

J'ai opinion que cela les empêcheroit de m'aimer de bon cœur, car, quand je respecte les gens, moi, et que je les crains, je ne les aime pas de si bon courage : je ne sçaurois faire tant de choses à la fois !

LE SEIGNEUR.

Vous m'étonnez !

ARLEQUIN.

Voilà comme je suis bâti. D'ailleurs, voyez-vous, je suis le meilleur enfant du monde; je ne fais de mal à personne, mais, quand je voudrois nuire, je n'en ai pas le pouvoir. Eh bien! si j'avois ce pouvoir, si j'étois noble, diable emporte si je voudrois gager d'être toujours brave homme : je ferois par fois comme le gentilhomme de chez nous, qui n'épargne pas les coups de bâton, à cause qu'on n'oseroit les lui rendre.

LE SEIGNEUR.

Et si on vous donnoit ces coups de bâton, ne souhaiteriez-vous pas être en état de les rendre ?

ARLEQUIN.

Pour cela, je voudrois payer cette dette-là sur le champ.

LE SEIGNEUR.

Oh! comme les hommes sont quelquefois méchans, mettez-vous en état de faire du mal, seulement afin qu'on n'ose pas vous en faire, et pour cet effet prenez vos lettres de noblesse.

ARLEQUIN *prend les lettres.*

Têtubleu! vous avez raison, je ne suis qu'une bête. Allons, me voilà noble, je garde le parchemin, je ne crains plus que les rats qui pourroient bien gruger ma noblesse; mais j'y mettrai bon ordre. Je vous remercie, et le prince aussi, car il est bien obligeant dans le fond.

LE SEIGNEUR.

Je suis charmé de vous voir content. Adieu.

ARLEQUIN.

Je suis votre serviteur.

(*Quand le seigneur a fait dix ou douze pas, Arlequin le rappelle.*)

Monsieur, Monsieur!

LE SEIGNEUR.

Que me voulez-vous?

ARLEQUIN.

Ma noblesse m'oblige-t'elle à rien? car il faut faire son devoir dans une charge.

LE SEIGNEUR.

Elle oblige à être honnête homme.

ARLEQUIN, *trés-sérieusement.*

Vous aviez donc des exemptions, vous, quand vous avez dit du mal de moi?

LE SEIGNEUR.

N'y songez plus : un gentilhomme doit être généreux.

ARLEQUIN.

Généreux et honnête homme! Vertu-chou! ces devoirs-là sont bons! Je les trouve encore plus nobles que mes lettres de noblesse. Et quand on ne s'en acquitte pas, est-on encore gentilhomme?

LE SEIGNEUR.

Nullement.

ARLEQUIN.

Diantre! il y a donc bien des nobles qui payent la taille?

LE SEIGNEUR.

Je n'en sçai point le nombre.

ARLEQUIN.

Est-ce là tout? n'y a-t'il plus d'autres devoirs?

LE SEIGNEUR.

Non. Cependant vous, qui, suivant toute apparence, serez favori du prince, vous aurez un devoir de plus : ce sera de mériter cette faveur par toute la soumission, tout le respect et toute la complaisance possible. A l'égard du reste, comme je vous ai dit,

avez de la vertu, aimez l'honneur plus que la vie, et vous serez dans l'ordre.

ARLEQUIN.

Tout doucement : ces dernieres obligations-là ne me plaisent pas tant que les autres. Premiérement, il est bon d'expliquer ce que c'est que cet honneur qu'on doit aimer plus que la vie. Malapeste ! quel honneur ?

LE SEIGNEUR.

Vous approuverez ce que cela veut dire : c'est qu'il faut se vanger d'une injure, ou périr plutôt que de la souffrir.

ARLEQUIN.

Tout ce que vous m'avez dit n'est donc qu'un coq-à-l'âne : car, si je suis obligé d'être généreux, il faut que je pardonne aux gens ; si je suis obligé d'être méchant, il faut que je les assomme. Comment donc faire pour tuer le monde et les laisser vivre ?

LE SEIGNEUR.

Vous serez généreux et bon quand on ne vous insultera pas.

ARLEQUIN.

Je vous entens : il m'est défendu d'être meilleur que les autres, et, si je rends le bien pour le mal, je serai donc un homme sans honneur ? Par la mardi ! la méchanceté n'est pas rare, ce n'étoit pas la peine de la recommander tant. Voilà une vilaine invention ! Tenez, accommodons-nous plutôt : quand on

me dira une grosse injure, j'en répondrai une autre si je suis le plus fort. Voulez-vous me laisser votre marchandise à ce prix-là ? Dites-moi votre dernier mot.

LE SEIGNEUR.

. Une injure répondue à une injure ne suffit point. Cela ne peut se laver, s'effacer que par le sang de votre ennemi ou le vôtre.

ARLEQUIN.

Que la tache y reste ; vous parlez du sang comme si c'étoit de l'eau de la riviere. Je vous rends votre paquet de noblesse : mon honneur n'est pas fait pour être noble ; il est trop raisonnable pour cela. Bon jour.

LE SEIGNEUR.

Vous n'y songez pas.

ARLEQUIN.

Sans compliment, reprenez votre affaire.

LE SEIGNEUR.

Gardez-le toujours, vous vous ajusterez avec le prince : on n'y regardera pas de si près avec vous.

ARLEQUIN, *les reprenant.*

Il faudra donc qu'il me signe un contrat comme quoi je serai exemt de me faire tuer par mon prochain pour le faire repentir de son impertinence avec moi.

LE SEIGNEUR.

A la bonne heure, vous ferez vos conventions. Adieu, je suis votre serviteur.

ARLEQUIN.

Et moi le vôtre.

SCENE V.

LE PRINCE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *le voyant*.

Qui diantre vient encore me rendre visite? Ah! c'est celui-là qui est cause qu'on m'a pris Silvia. Vous voilà donc, monsieur le babillard, qui allez dire partout que la maîtresse des gens est belle, ce qui fait qu'on m'a escamoté la mienne?

LE PRINCE.

Point d'injure, Arlequin!

ARLEQUIN.

Êtes-vous gentilhomme, vous?

LE PRINCE.

Assurément.

ARLEQUIN.

Mardi! vous êtes bien heureux! Sans cela, je vous dirois de bon cœur ce que vous méritez; mais votre honneur voudroit peut-être faire son devoir, et après cela il faudroit vous tuer pour vous venger de moi.

LE PRINCE.

Calmez-vous, je vous prie, Arlequin. Le prince m'a donné ordre de vous entretenir.

ARLEQUIN.

Parlez, il vous est libre; mais je n'ai pas ordre de vous écouter, moi.

LE PRINCE.

Eh bien! prens un esprit plus doux, connois-moi, puisqu'il le faut : c'est ton prince lui-même qui te parle, et non pas un officier du palais, comme tu l'as cru jusqu'ici, aussi-bien que Silvia.

ARLEQUIN.

Votre foi?

LE PRINCE.

Tu dois m'en croire.

ARLEQUIN.

Excusez, Monseigneur; c'est donc moi qui suis un sot d'avoir été un impertinent avec vous?

LE PRINCE.

Je te pardonne volontiers.

ARLEQUIN, *tristement.*

Puisque vous n'avez pas de rancune contre moi, ne permettez pas que j'en aye contre vous. Je ne suis pas digne d'être fâché contre un prince, je suis trop petit pour cela : si vous m'affligez, je pleurerai de toute ma force, et puis c'est tout. Cela doit faire compassion à votre puissance; vous

ne voudriez pas avoir une principauté pour le contentement de vous tout seul.

LE PRINCE.

Tu te plains donc bien de moi, Arlequin?

ARLEQUIN.

Que voulez-vous, Monseigneur? j'ai une fille qui m'aime; vous, vous en avez plein votre maison, et nonobstant vous m'ôtez la mienne. Prenez que je suis pauvre, et que tout mon bien est un liard : vous qui êtes riche de plus de mille écus, vous vous jettez sur ma pauvreté, et vous m'arrachez mon liard. Cela n'est-il pas bien triste?

LE PRINCE, *à part.*

Il a raison, et ses plaintes me touchent.

ARLEQUIN.

Je sçai bien que vous êtes un bon prince, tout le monde le dit dans le pays; il n'y aura que moi qui n'aurai pas le plaisir de le dire comme les autres.

LE PRINCE.

Je te prive de Silvia, il est vrai; mais demande-moi ce que tu voudras, je t'offre tous les biens que tu pourras souhaiter, et laisse-moi cette seule personne que j'aime.

ARLEQUIN.

Ne parlons point de ce marché-là, vous gagneriez trop sur moi; disons en conscience : si un autre que vous me l'avoit prise, est-ce que vous ne me la feriez pas remettre? Eh bien! personne ne me l'a prise

que vous : voyez la belle occasion de montrer que la justice est pour tout le monde.

LE PRINCE, *à part.*

Que lui répondre?

ARLEQUIN.

Allons, Monseigneur, dites-vous comme cela : « Faut-il que je retienne le bonheur de ce petit homme, parce que j'ai le pouvoir de le garder? N'est-ce pas à moi à être son protecteur, puisque je suis son maître? S'en ira-t'il sans avoir justice? N'en aurai-je pas du regret? Qui est-ce qui fera mon office de prince si je ne le fais pas? J'ordonne donc que je lui rendrai Silvia. »

LE PRINCE.

Ne changeras-tu jamais de langage? Regarde comme j'en agis avec toi. Je pourrois te renvoyer et garder Silvia sans t'écouter; cependant, malgré l'inclination que j'ai pour elle, malgré ton obstination et le peu de respect que tu me montres, je m'interesse à ta douleur, je cherche à la calmer par mes faveurs, je descens jusqu'à te prier de me céder Silvia de bonne volonté; tout le monde t'y exhorte, tout le monde te blâme et te donne un exemple de l'ardeur qu'on a de me plaire; tu es le seul qui résiste. Tu dis que je suis ton prince : marque-le-moi donc par un peu de docilité.

ARLEQUIN, *toujours triste.*

Eh! Monseigneur, ne vous fiez pas à ces gens

qui vous disent que vous avez raison avec moi, car ils vous trompent. Vous prenez cela pour argent comptant, et puis vous avez beau être bon, vous avez beau être brave homme, c'est autant de perdu, cela ne vous fait point de profit Sans ces gens-là, vous ne me chercheriez point chicane, vous ne diriez pas que je vous manque de respect, parce que je représente mon bon droit. Allez, vous êtes mon prince, et je vous aime bien; mais je suis votre sujet, et cela mérite quelque chose.

LE PRINCE

Va, tu me desesperes.

ARLEQUIN.

Que je suis à plaindre!

LE PRINCE.

Faudra-t'il donc que je renonce à Silvia? Le moyen d'en être jamais aimé, si tu ne veux pas m'aider! Arlequin, je t'ai causé du chagrin, mais celui que tu me laisses est plus cruel que le tien.

ARLEQUIN.

Prenez quelque consolation, Monseigneur; promenez-vous, voyagez quelque part : votre douleur se passera dans les chemins.

LE PRINCE.

Non, mon enfant; j'esperois quelque chose de ton cœur pour moi, je t'aurois eu plus d'obligation que je n'en aurai jamais à personne; mais tu me fais tout le mal qu'on peut me faire. Va, n'importe,

mes bienfaits t'étoient réservés, et ta dureté n'empêche pas que tu n'en jouisses.

ARLEQUIN.

Ahi ! qu'on a du mal dans la vie !

LE PRINCE.

Il est vrai que j'ai tort à ton égard ; je me reproche l'action que j'ai faite, c'est une injustice ; mais tu n'en es que trop vangé.

ARLEQUIN.

Il faut que je m'en aille ; vous êtes trop fâché d'avoir tort, j'aurois peur de vous donner raison.

LE PRINCE.

Non, il est juste que tu sois content : tu souhaites que je te rende justice, sois heureux aux dépens de tout mon repos.

ARLEQUIN.

Vous avez tant de charité pour moi ! n'en aurois-je donc pas pour vous ?

LE PRINCE, *triste.*

Ne t'embarrasse pas de moi.

ARLEQUIN.

Que j'ai de souci ! le voilà désolé.

LE PRINCE, *en caressant Arlequin.*

Je te sçai bon gré de la sensibilité où je te vois. Adieu, Arlequin, je t'estime malgré tes refus.

ARLEQUIN *laisse faire un ou deux pas au prince.*

Monseigneur ?...

LE PRINCE.

Que me veux-tu? Me demandes-tu quelque grace?

ARLEQUIN.

Non, je ne suis qu'en peine de sçavoir si je vous accorderai celle que vous voulez.

LE PRINCE.

Il faut avouer que tu as le cœur excellent!

ARLEQUIN.

Et vous aussi : voilà ce qui m'ôte le courage. Hélas! que les bonnes gens sont foibles!

LE PRINCE.

J'admire tes sentimens.

ARLEQUIN.

Je le crois bien : je ne vous promets pourtant rien, il y a trop d'embarras dans ma volonté; mais, à tout hazard, si je vous donnois Silvia, avez-vous dessein que je sois votre favori?

LE PRINCE.

Eh! qui le seroit donc?

ARLEQUIN.

C'est qu'on m'a dit que vous aviez coutume d'être flatté; moi, j'ai coutume de dire vrai, et une bonne coutume comme celle-là ne s'accorde pas avec une mauvaise; jamais votre amitié ne sera assez forte pour endurer la mienne.

LE PRINCE.

Nous nous brouillerons ensemble si tu ne me

répons toujours ce que tu penses. Il ne me reste qu'une chose à te dire, Arlequin : souviens-toi que je t'aime, c'est tout ce que je te recommande.

Arlequin.

Flaminia sera-t'elle sa maîtresse?

Le Prince.

Ah ! ne me parle point de Flaminia ; tu n'étois pas capable de me donner tant de chagrins sans elle.

Arlequin, *au prince, qui sort.*

Point du tout : c'est la meilleure fille du monde, vous ne devez point lui vouloir du mal.

SCENE VI.

ARLEQUIN.

Apparemment que mon coquin de valet aura médit de ma bonne amie. Par la mardi ! il faut que j'aille voir où elle est. Mais moi, que ferai-je à cette heure ? Est-ce que je quitterai Silvia là ? Cela se pourra-t'il ? Y aura-t'il moyen ? Ma foi non, non, assurément. J'ai un peu fait le nigaud avec le prince, parce que je suis tendre à la peine d'autrui ; mais le prince est tendre aussi, et il ne dira mot.

SCENE VII.

FLAMINIA, *d'un air triste*, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Bon jour, Flaminia! J'allois vous chercher.

FLAMINIA, *en soupirant.*

Adieu, Arlequin!

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cela veut dire, adieu?

FLAMINIA.

Trivelin nous a trahis; le prince a sçu l'intelligence qui est entre nous, il vient de m'ordonner de sortir d'ici, et m'a défendu de vous voir jamais : malgré cela, je n'ai pû m'empêcher de venir vous parler encore une fois; ensuite j'irai où je pourrai pour éviter sa colere.

ARLEQUIN, *étonné et déconcerté.*

Ah! me voilà un joli garçon à présent!

FLAMINIA.

Je suis au désespoir, moi! Me voir séparée pour jamais d'avec vous, de tout ce que j'avois de plus cher au monde! Le tems me presse, je suis forcée de vous quitter; mais, avant que de partir, il faut que je vous ouvre mon cœur.

ARLEQUIN, *en reprenant son haleine.*

Ahi! Qu'est-ce, ma mie? qu'a-t'il, ce cher cœur?

FLAMINIA.

Ce n'est point de l'amitié que j'avois pour vous, Arlequin ; je m'étois trompée.

ARLEQUIN, *d'un ton essoufflé*

C'est donc de l'amour ?

FLAMINIA.

Et du plus tendre. Adieu.

ARLEQUIN, *la retenant.*

Attendez... je me suis peut-être trompé, moi aussi, sur mon compte.

FLAMINIA.

Comment ! vous vous seriez mépris ? Vous m'aimeriez, et nous ne nous verrons plus ? Arlequin, ne m'en dites pas davantage ; je m'enfuis.

(*Elle fait un ou deux pas.*)

ARLEQUIN.

Restez.

FLAMINIA.

Laissez-moi aller : que ferons-nous ?

ARLEQUIN.

Parlons raison.

FLAMINIA.

Que vous dirai-je ?

ARLEQUIN.

C'est que mon amitié est aussi loin que la vôtre ; elle est partie : voilà que je vous aime, cela est décidé, et je n'y comprens rien. Ouf !

FLAMINIA.

Quelle avanture !

ARLEQUIN.

Je ne suis point marié, par bonheur.

FLAMINIA.

Il est vrai.

ARLEQUIN.

Silvia se mariera avec le prince, et il sera content.

FLAMINIA.

Je n'en doute point.

ARLEQUIN.

Ensuite, puisque notre cœur s'est mécompté et que nous nous aimons par mégarde, nous prendrons patience, et nous nous accommoderons à l'avenant.

FLAMINIA, *d'un ton doux.*

J'entens bien : vous voulez dire que nous nous marierons ensemble.

ARLEQUIN.

Vraiment oui ; est-ce ma faute, à moi ? Pourquoi ne m'avertissez-vous pas que vous m'attraperiez et que vous seriez ma maîtresse ?

FLAMINIA.

M'avez-vous avertie que vous deviendriez mon amant ?

ARLEQUIN.

Morbleu ! le devinois-je ?

FLAMINIA.

Vous étiez assez aimable pour le deviner.

ARLEQUIN.

Ne nous reprochons rien : s'il ne tient qu'à être aimable, vous avez plus de tort que moi.

FLAMINIA.

Épousez-moi, j'y consens ; mais il n'y a point de tems à perdre, et je crains qu'on ne vienne m'ordonner de sortir.

ARLEQUIN, *en soupirant.*

Ah ! je pars pour parler au prince. Ne dites pas à Silvia que je vous aime ; elle croiroit que je suis dans mon tort, et vous sçavez que je suis innocent. Je ne ferai semblant de rien avec elle, je lui dirai que c'est pour sa fortune que je la laisse là.

FLAMINIA.

Fort bien, j'allois vous le conseiller.

ARLEQUIN.

Attendez, et donnez-moi votre main, que je la baise... (*Après avoir baisé sa main.*) Qui est-ce qui auroit cru que j'y prendrois tant de plaisir ? Cela me confond.

SCENE VIII.

FLAMINIA, SILVIA.

FLAMINIA, *à part.*

En vérité, le prince a raison, ces petites personnes-là font l'amour d'une maniere à ne pouvoir résister. Voici l'autre. (*A Silvia, qui entre.*) A quoi rêvez-vous, belle Silvia?

SILVIA.

Je rêve à moi, et je n'y entens rien.

FLAMINIA.

Que trouvez-vous donc en vous de si incompréhensible?

SILVIA.

Je voulois me vanger de ces femmes; vous sçavez bien? Cela s'est passé.

FLAMINIA.

Vous n'ètes guéres vindicative.

SILVIA.

J'aimois Arlequin, n'est-ce pas?

FLAMINIA.

Il me le sembloit.

SILVIA.

Eh bien! je crois que je ne l'aime plus.

FLAMINIA.

Ce n'est pas un si grand malheur.

SILVIA.

Quand ce seroit un malheur, qu'y ferois-je? Lorsque je l'ai aimé, c'étoit un amour qui m'étoit venu; à cette heure que je ne l'aime plus, c'est un amour qui s'en est allé. Il est venu sans mon avis, il s'en retourne de même : je ne crois pas être blâmable.

FLAMINIA, *les premiers mots à part.*

Rions un moment. Je le pense à peu près de même.

SILVIA, *vivement.*

Qu'appellez-vous à peu près? Il faut le penser tout-à-fait comme moi, parce que cela est. Voilà de mes gens qui disent tantôt oui, tantôt non!

FLAMINIA.

Sur quoi vous emportez-vous donc?

SILVIA.

Je m'emporte à propos; je vous consulte bonnement, et vous allez me répondre des *à peu près* qui me chicanent.

FLAMINIA.

Ne voyez-vous pas bien que je badine et que vous n'êtes que louable. Mais n'est-ce pas cet officier que vous aimez?

SILVIA.

Eh! qui donc? Pourtant je n'y consens pas encore,

à l'aimer; mais à la fin il faudra bien y venir : car dire toujours non à un homme qui demande toujours oui; le voir triste, toujours se lamentant; toujours le consoler de la peine qu'on lui fait, dame! cela lasse : il vaut mieux ne lui en plus faire.

FLAMINIA.

Oh! vous allez le charmer, il mourra de joye.

SILVIA.

Il mourroit de tristesse, et c'est encore pis.

FLAMINIA.

Il n'y a pas de comparaison.

SILVIA.

Je l'attens; nous avons été plus de deux heures ensemble, et il va revenir pour être avec moi quand le prince me parlera. Cependant quelquefois j'ai peur qu'Arlequin ne s'afflige trop : qu'en dites-vous? Mais ne me rendez pas scrupuleuse.

FLAMINIA.

Ne vous inquiétez pas; on trouvera aisément moyen de l'appaiser.

SILVIA, *avec un petit air d'inquiétude.*

De l'appaiser! Diantre! il est donc bien facile de m'oublier à ce compte? Est-ce qu'il a fait quelque maîtresse ici?

FLAMINIA.

Lui, vous oublier! j'aurois donc perdu l'esprit si je vous le disois. Vous serez trop heureuse s'il ne se desespere pas.

SILVIA.

Vous avez bien affaire de me dire cela ! vous êtes cause que je redeviens incertaine avec votre désespoir.

FLAMINIA.

Et s'il ne vous aime plus, que diriez-vous ?

SILVIA.

S'il ne m'aime plus?... Vous n'avez qu'à garder votre nouvelle.

FLAMINIA.

Eh bien ! il vous aime encore, et vous en êtes fâchée : que vous faut-il donc ?

SILVIA.

Hom ! vous qui riez, je vous voudrois bien voir à ma place.

FLAMINIA.

Votre amant vous cherche ; croyez-moi, finissez avec lui, sans vous inquiéter du reste.

SCENE IX.

SILVIA, LE PRINCE.

LE PRINCE.

Eh quoi ! Silvia, vous ne me regardez pas ? vous devenez triste toutes les fois que je vous aborde ; j'ai toujours le chagrin de penser que je vous suis importun.

SILVIA.

Bon, importun ! Je parlois de lui tout-à-l'heure.

LE PRINCE.

Vous parliez de moi ? et qu'en disiez-vous, belle Silvia ?

SILVIA.

Oh ! je disois bien des choses : je disois que vous ne sçaviez pas encore ce que je pensois.

LE PRINCE.

Je sçai que vous êtes résolue à me refuser votre cœur, et c'est là sçavoir ce que vous pensez.

SILVIA.

Hom ! vous n'êtes pas si sçavant que vous le croyez, ne vous vantez pas tant. Mais, dites-moi, vous êtes un honnête homme, et je suis sûre que vous me direz la vérité : vous sçavez comme je suis avec Arlequin. A présent prenez que j'aye envie de vous aimer : si je contentois mon envie, ferois-je bien, ferois-je mal ? là, conseillez-moi dans la bonne foi.

LE PRINCE.

Comme on n'est pas le maître de son cœur, si vous aviez envie de m'aimer, vous seriez en droit de vous satisfaire : voilà mon sentiment.

SILVIA.

Me parlez-vous en ami ?

LE PRINCE.

Oui, Silvia, en homme sincere.

SILVIA.

C'est mon avis aussi; j'ai décidé de même, et je crois que nous avons raison tous deux : ainsi je vous aimerai s'il me plaît sans qu'il ait le petit mot à dire.

LE PRINCE.

Je n'y gagne rien, car il ne vous plaît point.

SILVIA.

Ne vous mêlez point de deviner, car je n'ai point de foi à vous. Mais enfin ce prince, puisqu'il faut que je le voye, quand viendra-t'il? S'il veut, je l'en quitte.

LE PRINCE.

Il ne viendra que trop tôt pour moi; lorsque vous le connoîtrez, vous ne voudrez peut-être plus de moi.

SILVIA.

Courage! vous voilà dans la crainte à cette heure; je crois qu'il a juré de n'avoir jamais un moment de bon tems.

LE PRINCE.

Je vous avoue que j'ai peur.

SILVIA.

Quel homme! il faut bien que je lui remette l'esprit. Ne tremblez plus; je n'aimerai jamais le prince; je vous en fais un serment par...

LE PRINCE.

Arrêtez, Silvia, n'achevez pas votre serment, je vous en conjure.

SILVIA.

Vous m'empêcherez de jurer? cela est joli ! j'en suis bien aise.

LE PRINCE.

Voulez-vous que je vous laisse jurer contre moi ?

SILVIA.

Contre vous ! est-ce que vous êtes le prince?

LE PRINCE.

Oui, Silvia ; je vous ai jusqu'ici caché mon rang pour essayer de ne devoir votre tendresse qu'à la mienne ; je ne voulois rien perdre du plaisir qu'elle pouvoit me faire. A présent que vous me connoissez, vous êtes libre d'accepter ma main et mon cœur, ou de refuser l'un et l'autre. Parlez, Silvia.

SILVIA.

Ah ! mon cher prince, j'allois faire un beau serment ! Si vous avez cherché le plaisir d'être aimé de moi, vous avez bien trouvé ce que vous cherchiez; vous sçavez que je dis la vérité, voilà ce qui m'en plaît.

LE PRINCE.

Notre union est donc assurée.

SCENE X ET DERNIERE

ARLEQUIN, FLAMINIA, SILVIA, LE PRINCE.

ARLEQUIN.

J'ai tout entendu, Silvia.

SILVIA.

Eh bien! Arlequin, je n'aurai donc pas la peine de vous le dire; consolez-vous comme vous pourrez de vous-même. Le prince vous parlera, j'ai le cœur tout entrepris : voyez, accommodez-vous, il n'y a plus de raison à moi, c'est la vérité. Qu'est-ce que vous me diriez? que je vous quitte. Qu'est-ce que je vous répondrois? que je le sçai bien. Prenez que vous l'avez dit, prenez que j'ai répondu, laissez-moi après, et voilà qui sera fini.

LE PRINCE.

Flaminia, c'est à vous que je remets Arlequin; je l'estime et je vais le combler de biens. Toi, Arlequin, accepte de ma main Flaminia pour épouse, et sois pour jamais assuré de la bienveillance de ton prince. Belle Silvia, souffrez que des

fêtes, qui vous sont préparées, annoncent ma joye à des sujets dont vous allez être la souveraine.

ARLEQUIN.

A présent je me mocque du tour que notre amitié nous a joué. Patience, tantôt nous lui en jouerons d'un autre.



LE JEU DE L'AMOUR ET DU HAZARD

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 23 janvier 1730.

ACTEURS.

M. ORGON.
MARIO.
SILVIA.
DORANTE.
LISETTE, femme-de-chambre de Silvia.
ARLEQUIN, valet de Dorante.
UN LAQUAIS.

La scéne est à Paris.



LE

JEU DE L'AMOUR

ET DU HAZARD

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

MAIS, encore une fois, de quoi vous mêlez-vous? Pourquoi répondre de mes sentimens?

LISETTE.

C'est que j'ai cru que, dans cette occasion-ci, vos sentimens ressembleroient à ceux de tout le monde. Monsieur votre pere me demande si vous

êtes bien-aise qu'il vous marie, si vous en avez quelque joie. Moi, je lui réponds qu'oui ; cela va tout de suite ; et il n'y a peut-être que vous de fille au monde pour qui ce *oui*-là ne soit pas vrai. Le *non* n'est pas naturel.

SILVIA.

Le *non* n'est pas naturel? Quelle sotte naïveté ! Le mariage auroit donc de grands charmes pour vous ?

LISETTE.

Eh bien! c'est encore *oui*, par exemple.

SILVIA.

Taisez-vous ; allez répondre vos impertinences ailleurs, et sçachez que ce n'est pas à vous à juger de mon cœur par le vôtre.

LISETTE.

Mon cœur est fait comme celui de tout le monde. De quoi le vôtre s'avise-t'il de n'être fait comme celui de personne?

SILVIA.

Je vous dis que, si elle osoit, elle m'appelleroit une originale.

LISETTE.

Si j'étois votre égale, nous verrions.

SILVIA.

Vous travaillez à me fâcher, Lisette.

LISETTE.

Ce n'est pas mon dessein. Mais, dans le fond,

voyons, quel mal ai-je fait de dire à monsieur Orgon que vous étiez bien aise d'être mariée ?

SILVIA.

Premièrement, c'est que tu n'as pas dit vrai : je ne m'ennuie pas d'être fille.

LISETTE.

Cela est encore tout neuf.

SILVIA.

C'est qu'il n'est pas nécessaire que mon pere croye me faire tant de plaisir en me mariant, parce que cela le fait agir avec une confiance qui ne servira peut-être de rien.

LISETTE.

Quoi ! vous n'épouserez pas celui qu'il vous destine ?

SILVIA.

Que sçai-je ? peut-être ne me conviendra-t'il point, et cela m'inquiéte.

LISETTE.

On dit que votre futur est un des plus honnêtes hommes du monde ; qu'il est bien fait, aimable, de bonne mine ; qu'on ne peut pas avoir plus d'esprit ; qu'on ne sçauroit être d'un meilleur caractere. Que voulez-vous de plus ? Peut-on se figurer de mariage plus doux, d'union plus délicieuse ?

SILVIA.

Délicieuse ? Que tu es folle, avec tes expressions !

LISETTE.

Ma foi! Madame, c'est qu'il est heureux qu'un amant de cette espéce-là veuille se marier dans les formes; il n'y a presque point de fille, s'il lui faisoit la cour, qui ne fût en danger de l'épouser sans cérémonie. Aimable, bien fait, voilà de quoi vivre pour l'amour; sociable et spirituel, voilà pour l'entretien de la société. Pardi! tout en sera bon dans cet homme-là; l'utile et l'agréable, tout s'y trouve.

SILVIA.

Oui, dans le portrait que tu en fais, et on dit qu'il y ressemble; mais c'est un on dit, et je pourrois bien n'être pas de ce sentiment-là, moi. Il est bel homme, dit-on, et c'est presque tant-pis.

LISETTE.

Tant-pis! tant-pis! mais voilà une pensée bien hétéroclite!

SILVIA.

C'est une pensée de très-bon sens. Volontiers un bel homme est fat; je l'ai remarqué.

LISETTE.

Oh! il a tort d'être fat, mais il a raison d'être beau.

SILVIA.

On ajoute qu'il est bien fait; passe.

LISETTE.

Oui-dà, cela est pardonnable.

SILVIA.

De beauté et de bonne mine, je l'en dispense; ce sont là des agrémens superflus.

LISETTE.

Vertuchoux! si je me marie jamais, ce superflu-là sera mon nécessaire.

SILVIA.

Tu ne sçais ce que tu dis. Dans le mariage, on a plus souvent affaire à l'homme raisonnable qu'à l'aimable homme : en un mot, je ne lui demande qu'un bon caractere, et cela est plus difficile à trouver qu'on ne pense. On louë beaucoup le sien; mais qui est-ce qui a vécu avec lui? Les hommes ne se contrefont-ils pas, sur-tout quand ils ont de l'esprit? N'en ai-je pas vu, moi, qui paroissoient, avec leurs amis, les meilleures gens du monde? C'est la douceur, la raison, l'enjouëment même; il n'y a pas jusqu'à leur phisionomie qui ne soit garante de toutes les bonnes qualités qu'on leur trouve. Monsieur un tel a l'air d'un galant homme, d'un homme bien raisonnable, disoit-on tous les jours d'Ergaste. Aussi l'est-il, répondoit-on; je l'ai répondu moi-même. Sa phisionomie ne vous ment pas d'un mot. Oui, fiez-vous-y à cette phisionomie si douce, si prévenante, qui disparoît un quart d'heure après, pour faire place à un visage sombre, brutal, farouche, qui devient l'effroi de toute une maison. Ergaste s'est marié; sa femme,

ses enfans, son domestique, ne lui connoissent encore que ce visage-là, pendant qu'il promene par-tout ailleurs cette phisionomie si aimable que nous lui voyons, et qui n'est qu'un masque qu'il prend au sortir de chez lui.

LISETTE.

Quel fantasque avec ses deux visages!

SILVIA.

N'est-on pas content de Leandre, quand on le voit? Eh bien! chez lui, c'est un homme qui ne dit mot, qui ne rit ni qui ne gronde : c'est une ame glacée, solitaire, inaccessible. Sa femme ne la connoît point, n'a point de commerce avec elle; elle n'est mariée qu'avec une figure qui sort d'un cabinet, qui vient à table, et qui fait expirer de langueur, de froid et d'ennui tout ce qui l'environne. N'est ce pas là un mari bien amusant?

LISETTE.

Je gêle au récit que vous m'en faites. Mais Tersandre, par exemple?

SILVIA.

Oui, Tersandre! il venoit l'autre jour de s'emporter contre sa femme. J'arrive, on m'annonce : je vois un homme qui vient à moi les bras ouverts, d'un air serein, dégagé; vous auriez dit qu'il sortoit de la conversation la plus badine; sa bouche et ses yeux rioient encore. Le fourbe! Voilà ce que c'est que les hommes. Qui est ce qui croit que

sa femme est à plaindre avec lui ? Je la trouvai toute abatuë, le teint plombé, avec des yeux qui venoient de pleurer ; je la trouvai comme je serai peut-être : voilà mon portrait à venir ; je vais du moins risquer d'en être une copie. Elle me fit pitié, Lisette ; si j'allois te faire pitié aussi ? Cela est terrible ! qu'en dis tu ? Songe à ce que c'est qu'un mari.

LISETTE.

Un mari ? c'est un mari. Vous ne deviez pas finir par ce mot-là ; il me raccommode avec tout le reste.

SCENE II.

M. ORGON, SILVIA, LISETTE.

M. ORGON.

Eh ! bon jour, ma fille. La nouvelle que je viens t'annoncer te fera-t-elle plaisir ? Ton prétendu arrive aujourd'hui ; son pere me l'apprend par cette lettre-ci. Tu ne me réponds rien ; tu me parois triste. Lisette de son côté baisse les yeux. Qu'est-ce que cela signifie ? Parle donc, toi ; de quoi s'agit-il ?

LISETTE.

Monsieur, un visage qui fait trembler, un autre qui fait mourir de froid, une ame gelée qui se tient

à l'écart; et puis le portrait d'une femme qui a le visage abattu, un teint plombé, des yeux bouffis et qui viennent de pleurer; voilà, Monsieur, tout ce que nous considérons avec tant de recueillement.

M. ORGON.

Que veut dire ce galimatias? Une ame, un portrait! Explique-toi donc : je n'y entends rien.

SILVIA.

C'est que j'entretenois Lisette du malheur d'une femme maltraitée par son mari; je lui citois celle de Tersandre, que je trouvai l'autre jour fort abattuë, parce que son mari venoit de la quereller; et je faisois là-dessus mes réflexions.

LISETTE.

Oui, nous parlions d'une phisionomie qui va et qui vient; nous disions qu'un mari porte un masque avec le monde, et une grimace avec sa femme.

M. ORGON.

De tout cela, ma fille, je comprends que le mariage t'alarme, d'autant plus que tu ne connois point Dorante.

LISETTE.

Premiérement, il est beau; et c'est presque tant-pis.

M. ORGON.

Tant-pis! Rêves-tu, avec ton tant-pis?

LISETTE.

Moi, je dis ce qu'on m'apprend : c'est la doctrine de Madame; j'étudie sous elle.

M. ORGON.

Allons, allons, il n'est pas question de tout cela. Tiens, ma chere enfant, tu sçais combien je t'aime. Dorante vient pour t'épouser. Dans le dernier voyage que je fis en province, j'arrêtai ce mariage-là avec son pere, qui est mon intime et mon ancien ami; mais ce fut à condition que vous vous plairiez à tous deux et que vous auriez entiere liberté de vous expliquer là-dessus. Je te défens toute complaisance à mon égard. Si Dorante ne te convient point, tu n'as qu'à le dire, et il repart; si tu ne lui convenois pas, il repart de même.

LISETTE.

Un *duo* de tendresse en décidera, comme à l'Opéra : « Vous me voulez, je vous veux; vîte un notaire! » ou bien : « M'aimez-vous? non; ni moi non plus, vîte à cheval! »

M. ORGON.

Pour moi, je n'ai jamais vû Dorante : il étoit absent quand j'étois chez son pere; mais, sur tout le bien qu'on m'en a dit, je ne sçaurois craindre que vous vous remerciïez ni l'un ni l'autre.

SILVIA.

Je suis pénétrée de vos bontés, mon pere. Vous

me défendez toute complaisance, et je vous obéirai.

M. ORGON.

Je te l'ordonne.

SILVIA.

Mais, si j'osois, je vous proposerois, sur une idée qui me vient, de m'accorder une grace qui me tranquilliseroit tout-à-fait.

M. ORGON.

Parle... Si la chose est faisable, je te l'accorde.

SILVIA.

Elle est très faisable; mais je crains que ce ne soit abuser de vos bontés.

M. ORGON.

Eh bien! abuse. Va, dans ce monde, il faut être un peu trop bon pour l'être assez.

LISETTE.

Il n'y a que le meilleur de tous les hommes qui puisse dire cela.

M. ORGON.

Explique-toi, ma fille.

SILVIA.

Dorante arrive ici aujourd'hui... Si je pouvois le voir, l'examiner un peu sans qu'il me connût! Lisette a de l'esprit, Monsieur; elle pourroit prendre ma place pour un peu de tems, et je prendrois la sienne.

M. Orgon, *à part.*

Son idée est plaisante. (*Haut.*) Laisse-moi rêver un peu à ce que tu me dis là. (*A part.*) Si je la laisse faire, il doit arriver quelque chose de bien singulier. Elle ne s'y attend pas elle-même... (*Haut.*) Soit, ma fille, je te permets le déguisement. Es-tu bien sûre de soutenir le tien, Lisette?

Lisette.

Moi, Monsieur? Vous sçavez qui je suis; essayez de m'en conter, et manquez de respect, si vous l'osez, à cette contenance-ci. Voilà un échantillon des bons airs avec lesquels je vous attends. Qu'en dites-vous? Hem? retrouvez-vous Lisette?

M. Orgon.

Comment donc! je m'y trompe actuellement moi-même. Mais il n'y a point de tems à perdre : va t'ajuster suivant ton rolle. Dorante peut nous surprendre. Hâtez-vous, et qu'on donne le mot à toute la maison.

Silvia.

Il ne me faut presque qu'un tablier.

Lisette.

Et moi, je vais à ma toillette. Venez m'y coëffer, Lisette, pour vous accoutumer à vos fonctions... Uu peu d'attention à votre service, s'il vous plaît.

Silvia.

Vous serez contente, marquise. Marchons!

SCENE III.

MARIO, M. ORGON, SILVIA.

MARIO.

Ma sœur, je te félicite de la nouvelle que j'apprens... Nous allons voir ton amant, dit-on.

SILVIA.

Oui, mon frere; mais je n'ai pas le tems de m'arrêter : j'ai des affaires sérieuses, et mon pere vous les dira. Je vous quitte.

SCENE IV.

M. ORGON, MARIO.

M. ORGON.

Ne l'amusez pas, Mario; venez, vous sçaurez de quoi il s'agit.

MARIO.

Qu'y a-t-il de nouveau, Monsieur?

M. ORGON.

Je commence par vous recommander d'être discret sur ce que je vais vous dire, au moins.

MARIO.

Je suivrai vos ordres.

M. ORGON.

Nous verrons Dorante aujourd'hui ; mais nous ne le verrons que déguisé.

MARIO.

Déguisé ! Viendra-t-il en partie de masque ? lui donnerez-vous le bal ?

M. ORGON.

Écoutez l'article de la lettre du pere. Hum !... *Je ne sçais, au reste, ce que vous penserez d'une imagination qui est venuë à mon fils : elle est bizarre, il en convient lui-même, mais le motif est pardonnable et même délicat : c'est qu'il m'a prié de lui permettre de n'arriver d'abord chez vous que sous la figure de son valet, qui, de son côté, fera le personnage de son Maître.*

MARIO.

Ah ! ah ! cela sera plaisant.

M. ORGON

Écoutez le reste : *Mon fils sçait combien l'engagement qu'il va prendre est sérieux, et il espere, dit-il, sous ce déguisement de peu de durée, saisir quelques traits du caractere de notre future et la mieux connoître, pour se régler ensuite sur ce qu'il doit faire, suivant la liberté que nous sommes convenus de leur laisser. Pour moi, qui m'en fie bien à ce que vous m'avez dit de votre aimable fille, j'ai consenti à tout, en prenant la précaution de vous avertir, quoiqu'il m'ait demandé le secret de votre côté. Vous en userez*

là-dessus avec la future comme vous le jugerez à propos... Voilà ce que le pere m'écrit. Ce n'est pas le tout; voici ce qui arrive : c'est que votre sœur, inquiéte de son côté sur le chapitre de Dorante, dont elle ignore le secret, m'a demandé de jouer ici la même comédie, et cela précisément pour observer Dorante, comme Dorante veut l'observer. Qu'en dites-vous? Sçavez-vous rien de plus particulier que cela? Actuellement la maîtresse et la suivante se travestissent Que me conseillez-vous, Mario? Avertirai-je votre sœur, ou non?

MARIO.

Ma foi, Monsieur, puisque les choses prennent ce train-là, je ne voudrois pas les déranger, et je respecterois l'idée qui leur est inspirée à l'un et à l'autre. Il faudra bien qu'ils se parlent souvent tous deux sous ce déguisement. Voyons si leur cœur ne les avertiroit pas de ce qu'ils valent. Peut-être que Dorante prendra du goût pour ma sœur, toute soubrette qu'elle sera, et cela seroit charmant pour elle.

M. ORGON.

Nous verrons un peu comment elle se tirera d'intrigue.

MARIO.

C'est une avanture qui ne scauroit manquer de nous divertir. Je veux me trouver au début et les agacer tous deux.

SCENE V.

SILVIA, M. ORGON, MARIO.

SILVIA.

Me voilà, Monsieur ; ai-je mauvaise grace en femme-de-chambre ? Et vous, mon frere, vous sçavez de quoi il s'agit, apparemment... Comment me trouvez-vous ?

MARIO.

Ma foi, ma sœur, c'est autant de pris que le le valet ; mais tu pourrois bien aussi escamoter Dorante à ta maîtresse.

SILVIA.

Franchement, je ne haïrois pas de lui plaire sous le personnage que je jouë ; je ne serois pas fâchée de subjuguer sa raison, de l'étourdir un peu sur la distance qu'il y aura de lui à moi. Si mes charmes font ce coup-là, ils me feront plaisir ; je les estimerai. D'ailleurs, cela m'aideroit à démêler Dorante. A l'égard de son valet, je ne crains pas ses soupirs. ils n'oseront m'aborder ; il y aura quelque chose dans ma phisionomie qui inspirera plus de respect que d'amour à ce faquin-là.

MARIO.

Allons, doucement, ma sœur : ce faquin-là sera votre égal...

M. Orgon.

Et ne manquera pas de t'aimer.

Silvia.

Eh bien! l'honneur de lui plaire ne me sera pas inutile. Les valets sont naturellement indiscrets; l'amour est babillard, et j'en ferai l'historien de son maître.

Un Valet.

Monsieur, il vient d'arriver un domestique qui demande à vous parler; il est suivi d'un crocheteur qui porte une valise.

M. Orgon.

Qu'il entre : c'est sans doute le valet de Dorante. Son maître peut être resté au bureau pour affaires. Où est Lisette?

Silvia.

Lisette s'habille, et dans son miroir nous trouve très-imprudens de lui livrer Dorante; elle aura bien-tôt fait.

M. Orgon.

Doucement! on vient.

SCENE VI.

DORANTE *en valet,* M. ORGON, SILVIA, MARIO.

DORANTE.

Je cherche M. Orgon : n'est-ce pas à lui que j'ai l'honneur de faire la révérence?

M. ORGON.

Oui, mon ami, c'est à lui-même.

DORANTE.

Monsieur, vous avez sans doute reçu de nos nouvelles ; j'appartiens à monsieur Dorante, qui me suit, et qui m'envoye toujours devant vous assurer de ses respects, en attendant qu'il vous en assure lui-même.

M. ORGON.

Tu fais ta commission de fort bonne grace. Lisette, que dis-tu de ce garçon-là?

SILVIA.

Moi, Monsieur, je dis qu'il est bien venu, et qu'il promet.

DORANTE.

Vous avez bien de la bonté; je fais du mieux qu'il m'est possible.

MARIO.

Il n'est pas mal tourné, au moins : ton cœur n'a qu'à se bien tenir, Lisette.

SILVIA.

Mon cœur ! c'est bien des affaires.

DORANTE.

Ne vous fâchez pas, Mademoiselle ; ce que dit Monsieur ne m'en fait point accroire.

SILVIA.

Cette modestie-là me plaît ; continuez de même.

MARIO.

Fort bien ! Mais il me semble que ce nom de Mademoiselle qu'il te donne est bien sérieux. Entre gens comme vous, le style des complimens ne doit pas être si grave ; vous seriez toujours sur le qui-vive : allons, traitez-vous plus commodément. Tu as nom Lisette ; et toi, mon garçon, comment t'appelles tu ?

DORANTE.

Bourguignon, Monsieur, pour vous servir.

SILVIA.

Eh bien ! Bourguignon, soit.

DORANTE.

Va donc pour Lisette ; je n'en serai pas moins votre serviteur.

MARIO.

Votre serviteur ! Ce n'est point encore là votre jargon : c'est « ton serviteur » qu'il faut dire.

M. ORGON.

Ah ! ah ! ah ! ah !

SILVIA, *bas à Mario.*

Vous me jouez, mon frere.

DORANTE.

A l'égard du tutoyement, j'attends les ordres de Lisette.

SILVIA.

Fais comme tu voudras, Bourguignon; voilà la glace rompue, puisque cela divertit ces messieurs.

DORANTE.

Je t'en remercie, Lisette ; et je réponds sur le champ à l'honneur que tu me fais.

M. ORGON.

Courage, mes enfans! Si vous commencez à vous aimer, vous voilà débarrassés des cérémonies.

MARIO.

Oh! doucement! S'aimer, c'est une autre affaire: vous ne sçavez peut-être pas que j'en veux au cœur de Lisette, moi qui vous parle. Il est vrai qu'il m'est cruel; mais je ne veux pas que Bourguignon aille sur mes brisées.

SILVIA.

Oui! le prenez-vous sur ce ton-là? Et moi, je veux que Bourguignon m'aime.

DORANTE.

Tu te fais tort de dire « je veux », belle Lisette; tu n'as pas besoin d'ordonner pour être servie.

MARIO.

Monsieur Bourguignon, vous avez pillé cette galanterie-là quelque part.

DORANTE.

Vous avez raison, Monsieur, c'est dans ses yeux que je l'ai prise.

MARIO.

Tais toi, c'est encore pis ; je te défends d'avoir tant d'esprit.

SILVIA.

Il ne l'a pas à vos dépens, et, s'il en trouve dans mes yeux, il n'a qu'à prendre.

M. ORGON.

Mon fils, vous perdrez votre procès; retirons-nous. Dorante va venir, allons le dire à ma fille ; et vous, Lisette, montrez à ce garçon l'appartement de son maître. Adieu, Bourguignon.

DORANTE.

Monsieur, vous me faites trop d'honneur.

SCENE VII.

SILVIA, DORANTE

SILVIA, *à part.*

Ils se donnent la comédie ; n'importe, mettons tout à profit. Ce garçon-ci n'est pas sot, et je

ne plains pas la soubrette qui l'aura. Il va m'en conter : laissons-le dire, pourvû qu'il m'instruise.

DORANTE, *à part.*

Cette fille-ci m'étonne! Il n'y a point de femme au monde à qui sa phisionomie ne fît honneur : lions connoissance avec elle... (*Haut.*) Puisque nous sommes dans le stile amical, et que nous avons abjuré les façons, dis-moi, Lisette, ta maîtresse te vaut-elle ? Elle est bien hardie d'oser avoir une femme-de-chambre comme toi !

SILVIA.

Bourguignon, cette question-là m'annonce que, suivant la coutume, tu arrives avec l'intention de me dire des douceurs : n'est-il pas vrai?

DORANTE.

Ma foi, je n'étois pas venu dans ce dessein-là, je te l'avoue; tout valet que je suis, je n'ai jamais eu de grande liaison avec les soubrettes : je n'aime pas l'esprit domestique ; mais, à ton égard, c'est une autre affaire. Comment donc ! tu me soumets; je suis presque timide; ma familiarité n'oseroit s'apprivoiser avec toi ; j'ai toujours envie d'ôter mon chapeau de dessus ma tête, et, quand je te tutoye, il me semble que je joue : enfin j'ai un penchant à te traiter avec des respects qui te feroient rire. Quelle espéce de suivante es-tu donc, avec ton air de princesse?

SILVIA.

Tiens, tout ce que tu dis avoir senti en me voyant est précisément l'histoire de tous les valets qui m'ont vue.

DORANTE.

Ma foi, je ne serois pas surpris quand ce seroit aussi l'histoire de tous les maîtres.

SILVIA.

Le trait est joli, assurément; mais, je te le repete encore, je ne suis pas faite aux cajoleries de ceux dont la garde-robe ressemble à la tienne.

DORANTE.

C'est-à-dire que ma parure ne te plaît pas?

SILVIA.

Non, Bourguignon; laissons-là l'amour, et soyons bons amis.

DORANTE.

Rien que cela? Ton petit traité n'est composé que de deux clauses impossibles.

SILVIA, *à part.*

Quel homme pour un valet! (*Haut.*) Il faut pourtant qu'il s'exécute; on m'a prédit que je n'épouserai jamais qu'un homme de condition, et j'ai juré depuis de n'en écouter jamais d'autres.

DORANTE.

Parbleu! cela est plaisant. Ce que tu as juré pour homme, je l'ai juré pour femme, moi : j'ai

fait serment de n'aimer sérieusement qu'une fille de condition.

SILVIA.

Ne t'écarte donc pas de ton projet.

DORANTE.

Je ne m'en écarte peut-être pas tant que nous le croyons : tu as l'air bien distingué, et l'on est quelquefois fille de condition sans le sçavoir.

SILVIA.

Ah ! ha ! ha ! Je te remercierois de ton éloge si ma mere n'en faisoit pas les frais.

DORANTE.

Eh bien! venge-t-en sur la mienne, si tu me trouves assez bonne mine pour cela.

SILVIA, *à part.*

Il le mériteroit. (*Haut.*) Mais ce n'est pas là de quoi il est question; tréve de badinage. C'est un homme de condition qui m'est prédit pour époux, et je n'en rabattrai rien.

DORANTE.

Parbleu ! si j'étois tel, la prédiction me menaceroit; j'aurois peur de la vérifier. Je n'ai pas de foi à l'astrologie, mais j'en ai beaucoup à ton visage.

SILVIA, *à part.*

Il ne tarit point.. (*Haut.*) Finiras-tu? Que t'importe la prédiction, puisqu'elle t'exclut?

DORANTE.

Elle n'a pas prédit que je ne t'aimerois point.

SILVIA.

Non, mais elle a dit que tu n'y gagnerois rien; et moi, je te le confirme.

DORANTE.

Tu fais fort bien, Lisette : cette fierté-là te va à merveille, et, quoiqu'elle me fasse mon procès, je suis pourtant bien aise de te la voir; je te l'ai souhaitée d'abord que je t'ai vue : il te falloit encore cette grace-là, et je me console d'y perdre, parce que tu y gagnes.

SILVIA, *à part.*

Mais, en vérité, voilà un garçon qui me surprend, malgré que j'en aie... (*Haut.*) Dis-moi, qui es-tu, toi qui me parles ainsi?

DORANTE.

Le fils d'honnêtes gens qui n'étoient pas riches.

SILVIA.

Va, je te souhaite de bon cœur une meilleure situation que la tienne, et je voudrois pouvoir y contribuer : la fortune a tort avec toi.

DORANTE.

Ma foi! l'amour a plus de tort qu'elle : j'aimerois mieux qu'il me fût permis de te demander ton cœur que d'avoir tous les biens du monde.

SILVIA, *à part.*

Nous voilà, grace au Ciel, en conversation réglée. (*Haut.*) Bourguignon, je ne sçaurois me fâcher des discours que tu me tiens; mais, je t'en

prie, changeons d'entretien. Venons à ton maître. Tu peux te passer de me parler d'amour, je pense ?

DORANTE.

Tu pourrois bien te passer de m'en faire sentir, toi.

SILVIA.

Ahi! je me fâcherai; tu m'impatientes. Encore une fois, laisse là ton amour.

DORANTE.

Quitte donc ta figure.

SILVIA, *à part.*

A la fin, je crois qu'il m'amuse... (*Haut.*) Eh bien! Bourguignon, tu ne veux donc pas finir? Faudra-t-il que je te quitte ? (*A part.*) Je devrois déjà l'avoir fait.

DORANTE.

Attens, Lisette, je voulois moi-même te parler d'autre chose ; mais je ne sçais plus ce que c'est.

SILVIA.

J'avois de mon côté quelque chose à te dire, mais tu m'as fait perdre mes idées aussi, à moi.

DORANTE.

Je me rappelle de t'avoir demandé si ta maîtresse te valoit.

SILVIA.

Tu reviens à ton chemin par un détour : adieu.

DORANTE.

Et non, te dis-je, Lisette; il ne s'agit ici que de mon maître.

SILVIA.

Eh bien! soit : je voulois te parler de lui aussi, et j'espere que tu voudras bien me dire confidemment ce qu'il est. Ton attachement pour lui m'en donne bonne opinion : il faut qu'il ait du mérite, puisque tu le sers.

DORANTE.

Tu me permettras peut-être bien de te remercier de ce que tu me dis là, par exemple?

SILVIA.

Veux-tu bien ne prendre pas garde à l'imprudence que j'ai eûe de le dire?

DORANTE.

Voilà encore de ces réponses qui m'emportent! Fais comme tu voudras, je n'y résiste point, et je suis bien malheureux de me trouver arrêté par tout ce qu'il y a de plus aimable au monde.

SILVIA.

Et moi je voudrois bien sçavoir comment il se fait que j'ai la bonté de t'écouter, car, assurément, cela est singulier!

DORANTE.

Tu as raison, notre aventure est unique.

SILVIA, *à part*.

Malgre tout ce qu'il m'a dit, je ne suis point

partie, je ne pars point, me voilà encore, et je réponds! En vérité, cela passe la raillerie. (*Haut.*) Adieu.

DORANTE.

Achevons donc ce que nous voulions dire.

SILVIA.

Adieu, te dis-je ; plus de quartier. Quand ton maître sera venu, je tâcherai, en faveur de ma maîtresse, de le connoître par moi-même, s'il en vaut la peine. En attendant, tu vois cet appartement : c'est le vôtre.

DORANTE.

Tiens ! voici mon maître.

SCENE VIII.

DORANTE, SILVIA, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Ah ! te voilà, Bourguignon ? Mon porte-manteau et toi, avez-vous été bien reçus ici ?

DORANTE.

Il n'étoit pas possible qu'on nous reçût mal, Monsieur.

ARLEQUIN.

Un domestique là-bas m'a dit d'entrer ici, et qu'on alloit avertir mon beau-pere, qui étoit avec ma femme.

SILVIA.

Vous voulez dire monsieur Orgon et sa fille, sans doute, Monsieur ?

ARLEQUIN.

Et oui, mon beau-pere et ma femme, autant vaut. Je viens pour épouser, et ils m'attendent pour être mariés : cela est convenu ; il ne manque plus que la cérémonie, qui est une bagatelle.

SILVIA.

C'est une bagatelle qui vaut bien la peine qu'on y pense.

ARLEQUIN.

Oui ; mais, quand on y a pensé, on n'y pense plus.

SILVIA, *bas à Dorante.*

Bourguignon, on est homme de mérite à bon marché chez vous, ce me semble.

ARLEQUIN.

Que dites-vous là à mon valet, la belle ?

SILVIA.

Rien : je lui dis seulement que je vais faire descendre monsieur Orgon.

ARLEQUIN.

Et pourquoi ne pas dire mon beau-pere, comme moi ?

SILVIA.

C'est qu'il ne l'est pas encore.

DORANTE.

Elle a raison, Monsieur : le mariage n'est pas fait.

ARLEQUIN.

Eh bien ! me voilà pour le faire.

DORANTE.

Attendez donc qu'il soit fait.

ARLEQUIN.

Pardi ! voilà bien des façons pour un beau-pere de la veille ou du lendemain !

SILVIA.

En effet, quelle si grande différence y a-t-il entre être mariée ou ne l'être pas ? Oui, Monsieur, nous avons tort, et je cours informer votre beau-pere de votre arrivée.

ARLEQUIN.

Et ma femme aussi, je vous prie. Mais, avant que de partir, dites-moi une chose : vous qui êtes si jolie, n'êtes-vous pas la soubrette de l'hôtel ?

SILVIA.

Vous l'avez dit.

ARLEQUIN.

C'est fort bien fait ; je m'en réjouis. Croyez-vous que je plaise ici ? Comment me trouvez-vous ?

SILVIA.

Je vous trouve... plaisant.

ARLEQUIN.

Bon, tant mieux ; entretenez-vous dans ce sentiment-là, il pourra trouver sa place.

SILVIA.

Vous êtes bien modeste de vous en contenter. Mais je vous quitte : il faut qu'on ait oublié d'avertir votre beau-pere, car assurément il seroit venu ; et j'y vais.

ARLEQUIN.

Dites-lui que je l'attends avec affection.

SILVIA, *à part.*

Que le sort est bizarre ! Aucun de ces deux hommes n'est à sa place.

SCENE IX.

DORANTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Eh bien ! Monsieur, mon commencement va bien : je plais déja à la soubrette.

DORANTE.

Butord que tu es !

ARLEQUIN.

Pourquoi donc ? Mon entrée est si gentille !

DORANTE.

Tu m'avois tant promis de laisser là tes façons

de parler sottes et triviales ! Je t'avois donné de si bonnes instructions ! Je ne t'avois recommandé que d'être sérieux. Va, je vois bien que je suis un étourdi de m'en être fié à toi.

ARLEQUIN.

Je ferai encore mieux dans les suites, et, puisque le sérieux n'est pas suffisant, je donnerai du mélancolique ; je pleurerai, s'il le faut.

DORANTE.

Je ne sçais plus où j'en suis ; cette aventure-ci m'étourdit. Que faut-il que je fasse ?

ARLEQUIN.

Est-ce que la fille n'est pas plaisante ?

DORANTE.

Tais-toi : voici monsieur Orgon qui vient.

SCENE X.

M. ORGON, DORANTE, ARLEQUIN.

M. ORGON.

Mon cher Monsieur, je vous demande mille pardons de vous avoir fait attendre ; mais ce n'est que de cet instant que j'apprends que vous êtes ici.

ARLEQUIN.

Monsieur, mille pardons, c'est beaucoup trop, et il n'en faut qu'un quand on n'a fait qu'une faute : au surplus, tous mes pardons sont à votre service.

M. ORGON.

Je tâcherai de n'en avoir pas besoin.

ARLEQUIN.

Vous êtes le maître, et moi votre serviteur.

M. ORGON.

Je suis, je vous assure, charmé de vous voir, et je vous attendois avec impatience.

ARLEQUIN.

Je serois d'abord venu ici avec Bourguignon; mais, quand on arrive de voyage, vous sçavez qu'on est si mal bâti ! et j'étois bien aise de me présenter dans un état plus ragoûtant.

M. ORGON.

Vous y avez fort bien réussi. Ma fille s'habille; elle a été un peu indisposée. En attendant qu'elle descende, voulez-vous vous rafraîchir ?

ARLEQUIN.

Oh ! je n'ai jamais refusé de trinquer avec personne.

M. ORGON.

Bourguignon, ayez soin de vous, mon garçon.

ARLEQUIN.

Le gaillard est gourmet : il boira du meilleur.

M. ORGON.

Qu'il ne l'épargne pas.





ACTE II

SCENE PREMIERE.

LISETTE, M. ORGON.

M. ORGON.

Eh bien! que me veux-tu, Lisette?

LISETTE.

J'ai à vous entretenir un moment.

M. ORGON.

De quoi s'agit-il?

LISETTE.

De vous dire l'état où sont les choses, parce qu'il est important que vous en soyez éclairci, afin que vous n'ayez point à vous plaindre de moi.

M. ORGON.

Ceci est donc bien sérieux?

LISETTE.

Oui, très-sérieux. Vous avez consenti au déguisement de mademoiselle Silvia; moi-même je l'ai trouvé d'abord sans conséquence, mais je me suis trompée.

M. ORGON.

Et de quelle conséquence est-il donc ?

LISETTE.

Monsieur, on a de la peine à se louer soi-même ; mais, malgré toutes les régles de la modestie, il faut pourtant que je vous dise que, si vous ne mettez ordre à ce qui arrive, votre prétendu gendre n'aura plus de cœur à donner à mademoiselle votre fille. Il est temps qu'elle se déclare, cela presse : car, un jour plus tard, je n'en réponds plus.

M. ORGON.

Eh ! d'où vient qu'il ne voudra plus de ma fille ? Quand il la connoîtra, te défies-tu de ses charmes ?

LISETTE.

Non ; mais vous ne vous méfiez pas assez des miens. Je vous avertis qu'ils vont leur train, et que je ne vous conseille pas de les laisser faire.

M. ORGON.

Je vous en fais mes complimens, Lisette. (*Il rit.*) Ah ! ah ! ah !

LISETTE.

Nous y voilà : vous plaisantez, Monsieur, vous vous moquez de moi. J'en suis fâchée, car vous y serez pris.

M. ORGON.

Ne t'en embarrasse pas, Lisette ; va ton chemin.

LISETTE.

Je vous le répete encore, le cœur de Dorante va bien vîte. Tenez, actuellement je lui plais beaucoup, ce soir il m'aimera, il m'adorera demain. Je ne le mérite pas, il est de mauvais goût, vous en direz ce qu'il vous plaira ; mais cela ne laissera pas que d'être. Voyez-vous, demain je me garantis adorée.

M. ORGON.

Eh bien! que vous importe? S'il vous aime tant, qu'il vous épouse.

LISETTE.

Quoi! vous ne l'en empêcheriez pas?

M ORGON.

Non, d'homme d'honneur, si tu le menes jusques-là

LISETTE.

Monsieur, prenez-y garde. Jusqu'ici je n'ai pas aidé à mes appas, je les ai laissé faire tout seuls, j'ai ménagé sa tête : si je m'en mêle, je la renverse, il n'y aura plus de reméde.

M ORGON.

Renverse, ravage, brûle, enfin épouse, je te le permets, si tu le peux.

LISETTE.

Sur ce pied-là, je compte ma fortune faite.

M. ORGON.

Mais, dis-moi, ma fille t'a-t-elle parlé ? Que pense-t-elle de son prétendu ?

LISETTE.

Nous n'avons encore gueres trouvé le moment de nous parler, car ce prétendu m'obsede ; mais, à vue de pays, je ne la crois pas contente ; je la trouve triste, réveuse, et je m'attens bien qu'elle me priera de le rebuter.

M. ORGON.

Et moi, je te le défends. J'évite de m'expliquer avec elle ; j'ai mes raisons pour faire durer ce déguisement : je veux qu'elle examine son futur plus à loisir. Mais le valet, comment se gouverne-t-il ? ne se mêle-t-il pas d'aimer ma fille ?

LISETTE.

C'est un original : j'ai remarqué qu'il fait l'homme de conséquence avec elle, parce qu'il est bien fait ; il la regarde, et soupire.

M. ORGON.

Et cela la fâche.

LISETTE.

Mais... elle rougit.

M. ORGON.

Bon, tu te trompes : les regards d'un valet ne l'embarrassent pas jusques-là.

LISETTE.

Monsieur, elle rougit.

M. ORGON.

C'est donc d'indignation.

LISETTE.

A la bonne heure.

M. ORGON.

Eh bien! quand tu lui parleras, dis-lui que tu soupçonnes ce valet de la prévenir contre son maître; et, si elle se fâche, ne t'en inquiette point : ce sont mes affaires. Mais voici Dorante, qui te cherche apparemment.

SCENE II.

LISETTE, ARLEQUIN, M. ORGON.

ARLEQUIN.

Ah! je vous trouve, merveilleuse dame! Je vous demandois à tout le monde. Serviteur, cher beau-pere, ou peu s'en faut.

M. ORGON.

Serviteur. Adieu, mes enfans : je vous laisse ensemble; il est bon que vous vous aimiez un peu avant que de vous marier.

ARLEQUIN.

Je ferois bien ces deux besognes-là à la fois, moi.

M. ORGON.

Point d'impatience. Adieu.

SCENE III.

LISETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Madame, il dit que je ne m'impatiente pas; il en parle bien à son aise, le bonhomme!

LISETTE.

J'ai de la peine à croire qu'il vous en coûte tant d'attendre, Monsieur; c'est par galanterie que vous faites l'impatient : à peine êtes-vous arrivé. Votre amour ne sçauroit être bien fort : ce n'est tout au plus qu'un amour naissant.

ARLEQUIN.

Vous vous trompez, prodige de nos jours : un amour de votre façon ne reste pas long-tems au berceau ; votre premier coup d'œil a fait naître le mien, le second lui a donné des forces, et le troisiéme l'a rendu grand garçon. Tâchons de l'établir au plus vîte; ayez soin de lui, puisque vous êtes sa mere.

LISETTE.

Trouvez-vous qu'on le maltraite? est-il si abandonné?

ARLEQUIN.

En attendant qu'il soit pourvû, donnez-lui seu-

lement votre belle main blanche pour l'amuser un peu.

LISETTE.

Tenez donc, petit importun, puisqu'on ne sçauroit avoir la paix qu'en vous amusant.

ARLEQUIN, *lui baisant la main.*

Cher jou-jou de mon ame! cela me réjoüit comme du vin délicieux. Quel dommage de n'en avoir que roquille!

LISETTE.

Allons, arrêtez-vous; vous êtes trop avide.

ARLEQUIN.

Je ne demande qu'à me soutenir, en attendant que je vive.

LISETTE.

Ne faut-il pas avoir de la raison?

ARLEQUIN.

De la raison! Hélas! je l'ai perdue : vos beaux yeux sont les filoux qui me l'ont volée.

LISETTE.

Mais est-il possible que vous m'aimiez tant? Je ne sçaurois me le persuader.

ARLEQUIN.

Je ne me soucie pas de ce qui est possible, moi; mais je vous aime comme un perdu, et vous verrez bien dans votre miroir que cela est juste.

LISETTE.

Mon miroir ne serviroit qu'à me rendre plus incrédule.

ARLEQUIN.

Ah ! mignone, adorable ! votre humilité ne seroit donc qu'une hypocrite !

LISETTE.

Quelqu'un vient à nous : c'est votre valet.

SCENE IV.

DORANTE, ARLEQUIN, LISETTE.

DORANTE.

Monsieur, pourrois-je vous entretenir un moment ?

ARLEQUIN.

Non : maudite soit la valetaille qui ne sçauroit nous laisser en repos !

LISETTE.

Voyez ce qu'il vous veut, Monsieur.

DORANTE.

Je n'ai qu'un mot à vous dire.

ARLEQUIN.

Madame, s'il en dit deux, son congé sera le troisiéme. Voyons !

DORANTE, *bas à Arlequin.*

Viens donc, impertinent !

ARLEQUIN, *bas à Dorante.*

Ce sont des injures, et non pas des mots, cela... (*A Lisette.*) Ma reine, excusez.

LISETTE.

Faites, faites

DORANTE.

Débarrasse-moi de tout ceci. Ne te livre point ; parois sérieux et réveur, et même mécontent : entens-tu ?

ARLEQUIN.

Oui, mon ami ; ne vous inquiétez pas, et retirez-vous.

SCENE V.

ARLEQUIN, LISETTE.

ARLEQUIN.

Ah ! Madame ! sans lui j'allois vous dire de belles choses, et je n'en trouverai plus que de communes à cette heure, hormis mon amour, qui est extraordinaire. Mais, à propos de mon amour, quand est-ce que le vôtre lui tiendra compagnie ?

LISETTE.

Il faut espérer que cela viendra.

ARLEQUIN.

Et croyez-vous que cela vienne ?

LISETTE.

La question est vive : sçavez-vous bien que vous m'embarrassez ?

ARLEQUIN.

Que voulez-vous ? je brûle, et je crie au feu.

LISETTE.

S'il m'étoit permis de m'expliquer si vîte...

ARLEQUIN.

Je suis du sentiment que vous le pouvez en conscience.

LISETTE.

La retenue de mon sexe ne le veut pas.

ARLEQUIN.

Ce n'est donc pas la retenue d'à présent, qui donne bien d'autres permissions.

LISETTE.

Mais que me demandez-vous ?

ARLEQUIN.

Dites-moi un petit brin que vous m'aimez. Tenez, je vous aime, moi. Faites l'écho : répétez, Princesse.

LISETTE.

Quel insatiable ! Eh bien ! Monsieur, je vous aime.

ARLEQUIN.

Eh bien ! Madame, je me meurs, mon bonheur me confond, j'ai peur d'en courir les champs. Vous m'aimez ! cela est admirable !

LISETTE.

J'aurois lieu, à mon tour, d'être étonnée de la promptitude de votre hommage. Peut-être m'aimerez-vous moins quand nous nous connoîtrons mieux.

ARLEQUIN.

Ah! Madame, quand nous en serons là, j'y perdrai beaucoup, il y aura bien à décompter.

LISETTE.

Vous me croyez plus de qualités que je n'en ai.

ARLEQUIN.

Et vous, Madame, vous ne sçavez pas les miennes, et je ne devrois vous parler qu'à genoux.

LISETTE.

Souvenez-vous qu'on n'est pas les maîtres de son sort.

ARLEQUIN.

Les peres et meres font tout à leur tête.

LISETTE.

Pour moi, mon cœur vous auroit choisi, dans quelque état que vous eussiez été.

ARLEQUIN.

Il a beau jeu pour me choisir encore.

LISETTE.

Puis-je me flatter que vous êtes de même à mon égard?

ARLEQUIN.

Hélas! quand vous ne seriez que Perrette ou Margot, quand je vous aurois vûe, le martinet à la main, descendre à la cave, vous auriez toujours été ma princesse.

LISETTE.

Puissent de si beaux sentimens être durables !

ARLEQUIN.

Pour les fortifier de part et d'autre, jurons-nous de nous aimer toujours, en dépit de toutes les fautes d'ortographe que vous aurez faites sur mon compte.

LISETTE.

J'ai plus d'intérêt à ce serment-là que vous, et je le fais de tout mon cœur.

ARLEQUIN *se met à genoux.*

Votre bonté m'éblouit, et je me prosterne devant elle.

LISETTE.

Arrêtez-vous! Je ne sçaurois vous souffrir dans cette posture-là; je serois ridicule de vous y laisser : levez-vous. Voilà encore quelqu'un.

SCENE VI.

LISETTE, ARLEQUIN, SILVIA.

LISETTE.

Que voulez-vous, Lisette ?

SILVIA.

J'aurois à vous parler, Madame.

ARLEQUIN.

Ne voilà-t-il pas! Hé! ma mie, revenez dans un quart-d'heure, allez : les femmes-de-chambre de mon pays n'entrent point qu'on ne les appelle.

SILVIA.

Monsieur, il faut que je parle à Madame.

ARLEQUIN.

Mais voyez l'opiniâtre soubrette! Reine de ma vie, renvoyez-la. Retournez-vous-en, ma fille : nous avons ordre de nous aimer avant qu'on nous marie; n'interrompez point nos fonctions.

LISETTE.

Ne pouvez-vous pas revenir dans un moment, Lisette?

SILVIA.

Mais, Madame...

ARLEQUIN.

Mais, ce mais-là n'est bon qu'à me donner la fiévre.

SILVIA, *à part.*

Ah! le vilain homme! (*Haut.*) Madame, je vous assure que cela est pressé.

LISETTE.

Permettez donc que je m'en défasse, Monsieur.

ARLEQUIN.

Puisque le diable le veut, et elle aussi... Pa-

tience... je me promenerai en attendant qu'elle ait fait. Ah! les sottes gens que nos gens!

SCENE VII.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

Je vous trouve admirable de ne pas le renvoyer tout d'un coup et de me faire essuyer les brutalités de cet animal-là!

LISETTE.

Pardi! Madame, je ne puis pas jouer deux roles à la fois : il faut que je paroisse ou la maîtresse ou la suivante, que j'obéisse ou que j'ordonne.

SILVIA.

Fort bien; mais, puisqu'il n'y est plus, écoutez-moi comme votre maîtresse. Vous voyez bien que cet homme-là ne me convient point.

LISETTE.

Vous n'avez pas eu le tems de l'examiner beaucoup.

SILVIA.

Êtes-vous folle, avec votre examen? Est-il nécessaire de le voir deux fois pour juger du peu de convenance? En un mot, je n'en veux point. Apparemment que mon pere n'approuve pas la

répugnance qu'il me voit, car il me fuit et ne me dit mot. Dans cette conjoncture, c'est à vous à me tirer tout doucement d'affaire en témoignant adroitement à ce jeune homme que vous n'êtes pas dans le goût de l'épouser.

LISETTE.

Je ne sçaurois, Madame.

SILVIA.

Vous ne sçauriez? Et qu'est-ce qui vous en empêche?

LISETTE.

Monsieur Orgon me l'a défendu.

SILVIA.

Il vous l'a défendu! Mais je ne reconnois point mon pere à ce procédé-là!

LISETTE.

Positivement défendu.

SILVIA.

Eh bien! je vous charge de lui dire mes dégoûts et de l'assurer qu'ils sont invincibles. Je ne sçaurois me persuader qu'après cela il veuille pousser les choses plus loin.

LISETTE.

Mais, Madame, le futur, qu'a-t-il donc de si désagréable, de si rebutant?

SILVIA.

Il me déplaît, vous dis-je, et votre peu de zéle aussi.

LISETTE.

Donnez-vous le tems de voir ce qu'il est : voilà tout ce qu'on vous demande.

SILVIA.

Je le hais assez sans prendre du tems pour le haïr davantage.

LISETTE.

Son valet, qui fait l'important, ne vous auroit-il point gâté l'esprit sur son compte?

SILVIA.

Hum! la sotte! son valet a bien affaire ici!

LISETTE.

C'est que je me méfie de lui, car il est raisonneur.

SILVIA.

Finissez vos portraits, on n'en a que faire. J'ai soin que ce valet me parle peu, et, dans le peu qu'il m'a dit, il ne m'a jamais rien dit que de très-sage.

LISETTE.

Je crois qu'il est homme à vous avoir conté des histoires mal-adroites pour faire briller son bel esprit.

SILVIA.

Mon déguisement ne m'expose-t-il pas à m'entendre dire de jolies choses! A qui en avez-vous? D'où vous vient la manie d'imputer à ce garçon une répugnance à laquelle il n'a point de part?

Car enfin vous m'obligez à le justifier : il n'est pas question de le brouiller avec son maître, ni d'en faire un fourbe pour me faire une imbécille, moi qui écoute ses histoires.

LISETTE

Oh ! Madame, dès que vous le défendez sur ce ton-là, et que cela va jusqu'à vous fâcher, je n'ai plus rien à dire.

SILVIA.

Dès que je le défends sur ce ton-là ! Qu'est-ce que c'est que le ton dont vous dites cela vous-même ? Qu'entendez-vous par ce discours ? Que se passe-t-il dans votre esprit ?

LISETTE.

Je dis, Madame, que je ne vous ai jamais vue comme vous êtes, et que je ne conçois rien à votre aigreur. Eh bien ! si cevalet n'a rien dit, à la bonne heure ; il ne faut pas vous emporter pour le justifier ; je vous crois, voilà qui est fini ; je ne m'oppose pas à la bonne opinion que vous en avez, moi.

SILVIA.

Voyez-vous le mauvais esprit ! comme elle tourne les choses ! Je me sens dans une indignation... qui... va jusqu'aux larmes.

LISETTE.

En quoi donc, Madame ? Quelle finesse entendez-vous à ce que je dis ?

SILVIA.

Moi, j'y entends finesse ! moi, je vous querelle pour lui ! j'ai bonne opinion de lui ! Vous me manquez de respect jusques-là ! Bonne opinion, uste Ciel ! bonne opinion ! Que faut-il que je réponde à cela ? Qu'est-ce que cela veut dire ? A qui parlez-vous ? Qui est-ce qui est à l'abri de ce qui m'arrive ? Où en sommes-nous ?

LISETTE.

Je n'en sçais rien ; mais je ne reviendrai de long-tems de la surprise où vous me jettez.

SILVIA.

Elle a des façons de parler qui me mettent hors de moi. Retirez-vous, vous m'êtes insupportable ; laissez-moi, je prendrai d'autres mesures.

SCENE VIII.

SILVIA.

Je frissonne encore de ce que je lui ai entendu dire. Avec quelle impudence les domestiques ne nous traitent-ils pas dans leur esprit ! Comme ces gens-là vous dégradent ! Je ne sçaurois m'en remettre ; je n'oserois songer aux termes dont elle s'est servie : ils me font toujours peur. Il s'agit d'un valet ! Ah ! l'étrange chose ! Écartons l'idée dont cette insolente est venue me noircir l'imagination.

Voici Bourguignon, voilà cet objet en question pour lequel je m'emporte; mais ce n'est pas sa faute, le pauvre garçon! et je ne dois pas m'en prendre à lui.

SCENE IX.

DORANTE, SILVIA.

DORANTE.

Lisette, quelque éloignement que tu ayes pour moi, je suis forcé de te parler; je crois que j'ai à me plaindre de toi.

SILVIA.

Bourguignon, ne nous tutoyons plus, je t'en prie.

DORANTE.

Comme tu voudras.

SILVIA.

Tu n'en fais pourtant rien.

DORANTE.

Ni toi non plus; tu me dis : « Je t'en prie. »

SILVIA.

C'est que cela m'est échappé.

DORANTE.

Eh bien! crois-moi, parlons comme nous pourrons : ce n'est pas la peine de nous gêner pour le peu de tems que nous avons à nous voir.

SILVIA.

Est-ce que ton maître s'en va? Il n'y auroit pas grande perte.

DORANTE.

Ni à moi non plus n'est-il pas vrai? J'achève ta pensée.

SILVIA.

Je l'acheverois bien moi-même, si j'en avois envie; mais je ne songe pas à toi.

DORANTE.

Et moi, je ne te perds point de vue.

SILVIA.

Tiens, Bourguignon, une bonne fois pour toutes, demeure, va-t-en, reviens, tout cela doit m'être indifférent, et me l'est en effet : je ne te veux ni bien ni mal; je ne te hais, ni ne t'aime, ni ne t'aimerai, à moins que l'esprit ne me tourne. Voilà mes dispositions; ma raison ne m'en permet point d'autres, et je devrois me dispenser de te le dire.

DORANTE.

Mon malheur est inconcevable : tu m'ôtes peut-être tout le repos de ma vie.

SILVIA.

Quelle fantaisie il s'est allé mettre dans l'esprit! Il me fait de la peine. Reviens à toi. Tu me parles, je te réponds : c'est beaucoup, c'est trop même, tu peux m'en croire, et, si tu étois instruit,

en vérité, tu serois content de moi; tu me trouverois d'une bonté sans exemple, d'une bonté que je blâmerois dans une autre. Je ne me la reproche pourtant pas; le fond de mon cœur me rassure : ce que je fais est louable, c'est par générosité que je te parle; mais il ne faut pas que cela dure : ces générosités-là ne sont bonnes qu'en passant, et je ne suis pas faite pour me rassurer toujours sur l'innocence de mes intentions. A la fin, cela ne ressembleroit plus à rien. Ainsi, finissons, Bourguignon; finissons, je t'en prie. Qu'est-ce que cela signifie? C'est se moquer. Allons, qu'il n'en soit plus parlé.

DORANTE.

Ah! ma chere Lisette, que je souffre!

SILVIA.

Venons à ce que tu voulois me dire. Tu te plaignois de moi quand tu es entré : de quoi étoit-il question?

DORANTE.

De rien, d'une bagatelle; j'avois envie de te voir, et je crois que je n'ai pris qu'un prétexte.

SILVIA, *à part.*

Que dire à cela? Quand je m'en fâcherois, il n'en seroit ni plus ni moins.

DORANTE.

Ta maîtresse, en partant, a paru m'accuser de t'avoir parlé au désavantage de mon maître.

SILVIA.

Elle se l'imagine, et, si elle t'en parle encore, tu peux le nier hardiment ; je me charge du reste.

DORANTE.

Eh ! ce n'est pas cela qui m'occupe.

SILVIA.

Si tu n'as que cela à me dire, nous n'avons plus que faire ensemble.

DORANTE.

Laisse-moi du moins le plaisir de te voir.

SILVIA.

Le beau motif qu'il me fournit là ! J'amuserai la passion de Bourguignon ! Le souvenir de tout ceci me fera bien rire un jour.

DORANTE.

Tu me railles, tu as raison : je ne sçai ce que je dis ni ce que je te demande. Adieu.

SILVIA.

Adieu ; tu prends le bon parti... Mais, à propos de tes adieux, il me reste encore une chose à sçavoir. Vous partez, m'as-tu dit... Cela est-il sérieux ?

DORANTE.

Pour moi, il faut que je parte, ou que la tête me tourne.

SILVIA.

Je ne t'arrêtois pas pour cette réponse-là, par exemple.

DORANTE.

Et je n'ai fait qu'une faute : c'est de n'être pas parti dès que je t'ai vûe.

SILVIA, *à part.*

J'ai besoin à tout moment d'oublier que je l'écoute.

DORANTE.

Si tu sçavois, Lisette, l'état où je me trouve...

SILVIA.

Oh! il n'est pas si curieux à sçavoir que le mien, je t'en assure.

DORANTE.

Que peux-tu me reprocher? Je ne me propose pas de te rendre sensible.

SILVIA, *à part.*

Il ne faudroit pas s'y fier.

DORANTE.

Et que pourrois-je espérer en tâchant de me faire aimer? Hélas! quand même j'aurois ton cœur...

SILVIA.

Que le Ciel m'en préserve! Quand tu l'aurois, tu ne le sçaurois pas, et je ferois si bien que je ne le sçaurois pas moi-même. Tenez, quelle idée il lui vient là!

DORANTE.

Il est donc bien vrai que tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras?

SILVIA.

Sans difficulté.

DORANTE.

Sans difficulté ! Qu'ai-je donc de si affreux ?

SILVIA

Rien : ce n'est pas là ce qui te nuit.

DORANTE.

Eh bien ! chere Lisette, dis-le-moi cent fois, que tu ne m'aimeras point.

SILVIA.

Oh ! je te l'ai assez dit ! Tâche de me croire.

DORANTE.

Il faut que je le croye ! Désespere une passion dangereuse, sauve-moi des effets que j'en crains ; tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras ! Accable mon cœur de cette certitude-là ! J'agis de bonne foi, donne-moi du secours contre moi-même : il m'est nécessaire, je te le demande à genoux.

(*Il se jette à genoux. Dans ce moment, M. Orgon et Mario entrent, et ne disent mot.*)

SCENE X.

M. ORGON, MARIO, SILVIA, DORANTE.

SILVIA.

Ah ! nous y voilà ! il ne manquoit plus que cette

façon-là à mon aventure ! Que je suis malheureuse ! C'est ma facilité qui le place là. Leve-toi donc, Bourguignon, je t'en conjure : il peut venir quelqu'un. Je dirai ce qu'il te plaira. Que me veux-tu ? Je ne te hais point. Leve-toi ; je t'aimerois si je pouvois : tu ne me déplais point, cela doit te suffire.

DORANTE.

Quoi ! Lisette, si je n'étois pas ce que je suis, si j'étois riche, d'une condition honnête, et que je t'aimasse autant que je t'aime, ton cœur n'auroit point de répugnance pour moi ?

SILVIA.

Assurément.

DORANTE.

Tu ne me haïrois pas? tu me souffrirois?

SILVIA.

Volontiers... Mais leve-toi.

DORANTE.

Tu parois le dire sérieusement, et, si cela est, ma raison est perdue.

SILVIA.

Je dis ce que tu veux, et tu ne te leves point !

M. ORGON, *s'approchant.*

C'est bien dommage de vous interrompre : cela va à merveille, mes enfans ; courage.

SILVIA.

Je ne sçaurois empêcher ce garçon de se mettre à genoux, Monsieur; je ne suis pas en état de lui en imposer, je pense?

M. ORGON.

Vous vous convenez parfaitement bien tous deux; mais j'ai à te dire un mot, Lisette, et vous reprendrez votre conversation quand nous serons partis. Vous le voulez bien, Bourguignon?

DORANTE.

Je me retire, Monsieur.

M. ORGON.

Allez, et tâchez de parler de votre maître avec un peu plus de ménagement que vous ne faites.

DORANTE.

Moi, Monsieur?

MARIO.

Vous-même, monsieur Bourguignon; vous ne brillez pas trop dans le respect que vous avez pour votre maître, dit-on.

DORANTE.

Je ne sçai ce qu'on veut dire.

M. ORGON.

Adieu, adieu; vous vous justifierez une autre fois.

SCENE XI.

SILVIA, MARIO, M. ORGON.

M. ORGON.

Eh bien! Silvia, vous ne nous regardez pas; vous avez l'air tout embarrassé.

SILVIA.

Moi, mon pere! et où seroit le motif de mon embarras? Je suis, grace au Ciel, comme à mon ordinaire; je suis fâchée de vous dire que c'est une idée.

MARIO.

Il y a quelque chose, ma sœur, il y a quelque chose.

SILVIA.

Quelque chose dans votre tête, à la bonne heure, mon frere; mais, pour dans la mienne, il n'y a que l'étonnement de ce que vous dites.

M. ORGON.

C'est donc ce garçon qui vient de sortir qui t'inspire cette extrême antipathie que tu as pour son maître?

SILVIA.

Qui? le domestique de Dorante?

M. ORGON.

Oui, le galant Bourguignon.

SILVIA.

Le galant Bourguignon, dont je ne sçavois pas l'épithete, ne me parle pas de lui.

M. ORGON.

Cependant on prétend que c'est lui qui le détruit auprès de toi, et c'est sur quoi j'étois bien-aise de te parler.

SILVIA.

Ce n'est pas la peine, mon pere, et personne au monde que son maître ne m'a donné l'aversion naturelle que j'ai pour lui.

MARIO.

Ma foi, tu as beau dire, ma sœur, elle est trop forte pour être si naturelle, et quelqu'un y a aidé.

SILVIA, *avec vivacité.*

Avec quel air mystérieux vous me dites cela, mon frere! Et qui est donc ce quelqu'un qui y a aidé? Voyons.

MARIO.

Dans quelle humeur es-tu, ma sœur? Comme tu t'emportes!

SILVIA.

C'est que je suis bien lasse de mon personnage, et je me serois déja demasquée si je n'avois pas craint de fâcher mon pere.

M. ORGON.

Gardez-vous-en bien, ma fille; je viens ici pour vous le recommander. Puisque j'ai eu la complai-

sance de vous permettre votre déguisement, il faut, s'il vous plaît, que vous ayez celle de suspendre votre jugement sur Dorante, et de voir si l'aversion qu'on vous a donnée pour lui est légitime.

SILVIA.

Vous ne m'écoutez donc point, mon pere?... Je vous dis qu'on ne me l'a point donnée.

MARIO.

Quoi ! ce babillard qui vient de sortir ne t'a pas un peu dégoûtée de lui ?

SILVIA, *avec feu.*

Que vos discours sont désobligeans ! M'a dégoûtée de lui ! dégoûtée ! J'essuie des expressions bien étranges, je n'entends plus que des choses inouïes, qu'un langage inconcevable : j'ai l'air embarrassé, il y a quelque chose, et puis c'est le galant Bourguignon qui m'a dégoûtée. C'est tout ce qui vous plaira ; mais je n'y entends rien.

MARIO.

Pour le coup, c'est toi qui es étrange. A qui en as-tu donc ? D'où vient que tu es si fort sur le qui vive ? Dans quelle idée nous soupçonnes-tu ?

SILVIA.

Courage, mon frere... Par quelle fatalité aujourd'hui ne pouvez-vous me dire un mot qui ne me choque ? Quel soupçon voulez-vous qui me vienne ? Avez-vous des visions ?

M. Orgon.

Il est vrai que tu es si agitée que je ne te reconnois point non plus. Ce sont apparemment ces mouvemens-là qui sont cause que Lisette nous a parlé comme elle a fait. Elle accusoit ce valet de ne t'avoir pas entretenue à l'avantage de son maître, « et Madame, nous a-t-elle dit, l'a défendu contre moi avec tant de colere que j'en suis encore toute surprise » ; et c'est sur ce mot de « surprise » que nous l'avons querellée. Mais ces gens-là ne sçavent pas la conséquence d'un mot.

Silvia.

L'impertinente ! Y a-t-il rien de plus haïssable que cette fille-là ? J'avoue que je me suis fâchée, par un esprit de justice pour ce garçon.

Mario.

Je ne vois point de mal à cela.

Silvia.

Y a-t-il rien de plus simple ? Quoi ! parce que je suis équitable, que je veux qu'on ne nuise à personne, que je veux sauver un domestique du tort qu'on peut lui faire auprès de son maître, on dit que j'ai des emportemens, des fureurs, dont on est surprise ! Un moment après, un mauvais esprit raisonne; il faut se fâcher, il faut la faire taire et prendre mon parti contr'elle, à cause de la conséquence de ce qu'elle dit ! Mon parti ! J'ai donc besoin qu'on me défende, qu'on me justifie ? on

peut donc mal interpréter ce que je fais? Mais que fais-je? de quoi m'accuse-t-on? Instruisez-moi, je vous en conjure : cela est sérieux? Me joue-t-on? se moque-t-on de moi? Je ne suis pas tranquille.

M. ORGON.

Doucement donc!

SILVIA.

Non, Monsieur, il n'y a point de douceur qui tienne. Comment donc? des surprises, des conséquences! Eh! qu'on s'explique : que veut-on dire? On accuse ce valet, et on a tort; vous vous trompez tous, Lisette est une folle, il est innocent, et voilà qui est fini. Pourquoi donc m'en reparler encore? car je suis outrée!

M. ORGON.

Tu te retiens, ma fille; tu aurois grande envie de me quereller aussi. Mais faisons mieux : il n'y a que ce valet qui est suspect ici, Dorante n'a qu'à le chasser.

SILVIA.

Quel malheureux déguisement! Sur-tout que Lisette ne m'approche pas! Je la hais plus que Dorante.

M. ORGON.

Tu la verras si tu veux; mais tu dois être charmée que ce garçon s'en aille, car il t'aime, et cela t'importune assurément

Silvia.

Je n'ai point à m'en plaindre : il me prend pour une suivante, et il me parle sur ce ton-là ; mais il ne me dit pas ce qu'il veut, j'y mets bon ordre.

Mario.

Tu n'en es pas tant la maîtresse que tu le dis bien.

M. Orgon.

Ne l'avons-nous pas vû se mettre à genoux malgré toi ? N'as-tu pas été obligée, pour le faire lever, de lui dire qu'il ne te déplaisoit pas ?

Silvia, *à part.*

J'étouffe.

Mario.

Encore a-t-il fallu, quand il t'a demandé si tu l'aimerois, que tu ayes tendrement ajouté : « Volontiers » ; sans quoi il y seroit encore.

Silvia.

L'heureuse apostille, mon frere ! Mais, comme l'action m'a déplu, la répétition n'en est pas aimable. Ah çà, parlons sérieusement : quand finira la comédie que vous vous donnez sur mon compte ?

M Orgon.

La seule chose que j'exige de toi, ma fille, c'est de ne te déterminer à le refuser qu'avec connoissance de cause. Attends encore. Tu me remercieras du délai que je demande, je t'en réponds.

MARIO.

Tu épouseras Dorante, et même avec inclination, je te le prédis... Mais, mon pere, je vous demande grace pour le valet.

SILVIA.

Pourquoi grace? Et moi, je veux qu'il sorte.

M. ORGON.

Son maître en décidera. Allons-nous-en.

MARIO.

Adieu, adieu, ma sœur, sans rancune.

SCENE XII.

SILVIA, *seule;* DORANTE, *qui vient peu après.*

SILVIA.

Ah! que j'ai le cœur serré! Je ne sçais ce qui se mêle à l'embarras où je me trouve : toute cette aventure-ci m'afflige; je me défie de tous les visages; je ne suis contente de personne, je ne le suis pas de moi-même.

DORANTE.

Ah! je te cherchois, Lisette.

SILVIA.

Ce n'étoit pas la peine de me trouver, car je te fuis, moi.

DORANTE, *l'empêchant de sortir.*

Arrête donc, Lisette! J'ai à te parler pour la

derniere fois : il s'agit d'une chose de conséquence qui regarde tes maîtres.

SILVIA.

Va la dire à eux-mêmes : je ne te vois jamais que tu ne me chagrines ; laisse-moi.

DORANTE.

Je t'en offre autant ; mais écoute-moi, te dis-je : tu vas voir les choses bien changer de face par ce que je te vais dire.

SILVIA.

Eh bien ! parle donc ; je t'écoute, puisqu'il est arrèté que ma complaisance pour toi sera éternelle.

DORANTE.

Me promets-tu le secret ?

SILVIA.

Je n'ai jamais trahi personne.

DORANTE.

Tu ne dois la confidence que je vais te faire qu'à l'estime que j'ai pour toi.

SILVIA.

Je le crois, mais tâche de m'estimer sans me le dire, car cela sent le prétexte.

DORANTE.

Tu te trompes, Lisette. Tu m'as promis le secret : achevons. Tu m'as vû dans de grands mouvemens ; je n'ai pû me défendre de t'aimer.

SILVIA.

Nous y voilà. Je me défendrai bien de t'entendre, moi! Adieu.

DORANTE.

Reste : ce n'est plus Bourguignon qui te parle.

SILVIA.

Eh! qui es-tu donc?

DORANTE.

Ah! Lisette, c'est ici où tu vas juger des peines qu'a dû ressentir mon cœur!

SILVIA.

Ce n'est pas à ton cœur à qui je parle : c'est à toi.

DORANTE.

Personne ne vient-il?

SILVIA.

Non.

DORANTE.

L'état où sont les choses me force à te le dire; je suis trop honnête homme pour n'en pas arrêter le cours.

SILVIA.

Soit.

DORANTE.

Sçache que celui qui est avec ta maîtresse n'est pas ce qu'on pense.

SILVIA, *vivement.*

Qui est-il donc?

DORANTE.

Un valet.

SILVIA.

Après ?

DORANTE.

C'est moi qui suis Dorante.

SILVIA, *à part.*

Ah ! je vois clair dans mon cœur.

DORANTE.

Je voulois sous cet habit pénétrer un peu ce que c'étoit que ta maîtresse avant que de l'épouser. Mon pere, en partant, me permit ce que j'ai fait, et l'événement m'en paroît un songe : je hais la maîtresse, dont je devois être l'époux, et j'aime la suivante, qui ne devoit trouver en moi qu'un nouveau maître. Que faut-il que je fasse à présent ? Je rougis pour elle de le dire ; mais ta maîtresse a si peu de goût qu'elle est éprise de mon valet, au point qu'elle l'épousera si on la laisse faire. Quel parti prendre ?

SILVIA, *à part.*

Cachons-lui qui je suis... (*Haut.*) Votre situation est neuve, assurément ! Mais, Monsieur, je vous fais d'abord mes excuses de tout ce que mes discours ont pû avoir d'irrégulier dans nos entretiens.

DORANTE, *vivement.*

Tais-toi, Lisette ; tes excuses me chagrinent :

elles me rappellent la distance qui nous sépare, et ne me la rendent que plus douloureuse.

SILVIA.

Votre penchant pour moi est-il si sérieux? m'aimez-vous jusques-là?

DORANTE.

Au point de renoncer à tout engagement, puisqu'il ne m'est pas permis d'unir mon sort au tien; et, dans cet état, la seule douceur que je pouvois goûter, c'étoit de croire que tu ne me haïssois pas.

SILVIA.

Un cœur qui m'a choisie dans la condition où je suis est assurément bien digne qu'on l'accepte, et je le payerois volontiers du mien si je ne craignois pas de le jetter dans un engagement qui lui feroit tort.

DORANTE.

N'as-tu pas assez de charmes, Lisette? y ajoutes-tu encore la noblesse avec laquelle tu me parles?

SILVIA.

J'entens quelqu'un. Patientez encore sur l'article de votre valet; les choses n'iront pas si vîte : nous nous reverrons, et nous chercherons les moyens de vous tirer d'affaire.

DORANTE.

Je suivrai tes conseils. (*Il sort.*)

SILVIA.

Allons, j'avois grand besoin que ce fût là Dorante.

SCENE XIII.

SILVIA, MARIO.

MARIO.

Je viens te retrouver, ma sœur. Nous t'avons laissée dans des inquiétudes qui me touchent : je veux t'en tirer ; écoute-moi.

SILVIA, *vivement*.

Ah ! vraiment, mon frere, il y a bien d'autres nouvelles !

MARIO.

Qu'est-ce que c'est ?

SILVIA.

Ce n'est point Bourguignon, mon frere : c'est Dorante.

MARIO.

Duquel parlez-vous donc ?

SILVIA.

De lui, vous dis-je ; je viens de l'apprendre tout-à-l'heure. Il sort ; il me l'a dit lui-même.

MARIO.

Qui donc ?

SILVIA.

Vous ne m'entendez donc pas?

MARIO.

Si j'y comprens rien, je veux mourir.

SILVIA.

Venez, sortons d'ici; allons trouver mon pere : il faut qu'il le sçache. J'aurai besoin de vous aussi, mon frere. Il me vient de nouvelles idées. Il faudra feindre de m'aimer : vous en avez déja dit quelque chose en badinant; mais sur-tout gardez bien le secret, je vous prie.

MARIO.

Oh ! je le garderai bien, car je ne sçai ce que c'est.

SILVIA.

Allons, mon frere, venez ; ne perdons point de tems. Il n'est jamais rien arrivé d'égal à cela !

MARIO.

Je prie le Ciel qu'elle n'extravague pas.





ACTE III

SCENE PREMIERE.

DORANTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

HELAS! Monsieur, mon très-honoré maître, je vous en conjure...

DORANTE.

Encore!

ARLEQUIN.

Ayez compassion de ma bonne aventure; ne portez point guignon à mon bonheur, qui va son train si rondement; ne lui fermez point le passage.

DORANTE.

Allons donc, misérable! je crois que tu te moques de moi! Tu mériterois cent coups de bâton.

ARLEQUIN.

Je ne les refuse point si je les mérite; mais, quand je les aurai reçus, permettez-moi d'en

mériter d'autres. Voulez-vous que j'aille chercher le bâton?

DORANTE.

Maraut!

ARLEQUIN.

Maraut soit; mais cela n'est point contraire à faire fortune.

DORANTE.

Ce coquin! quelle imagination il lui prend!

ARLEQUIN.

Coquin est encore bon, il me convient aussi: un maraut n'est point déshonoré d'être appellé coquin; mais un coquin peut faire un bon mariage.

DORANTE.

Comment, insolent, tu veux que je laisse un honnête homme dans l'erreur, et que je souffre que tu épouses sa fille sous mon nom? Ecoute, si tu me parles encore de cette impertinence-là, dès que j'aurai averti monsieur Orgon de ce que tu es, je te chasse, entens-tu?

ARLEQUIN.

Accommodons-nous. Cette demoiselle m'adore, elle m'idolâtre... Si je lui dis mon état de valet, et que nonobstant son tendre cœur soit toujours friand de la noce avec moi, ne laisserez-vous pas jouer les violons?

DORANTE.

Dès qu'on te connoîtra, je ne m'en embarrasse plus.

ARLEQUIN.

Bon ! et je vais de ce pas prévenir cette généreuse personne sur mon habit de caractere. J'espere que ce ne sera pas un galon de couleur qui nous brouillera ensemble, et que son amour me fera passer à la table, en dépit du sort, qui ne m'a mis qu'au buffet.

SCENE II.

DORANTE *seul, et ensuite* MARIO.

DORANTE.

Tout ce qui se passe ici, tout ce qui m'y est arrivé à moi-même, est incroyable... Je voudrois pourtant bien voir Lisette, et sçavoir le succès de ce qu'elle m'a promis de faire auprès de sa maîtresse pour me tirer d'embarras. Allons voir si je pourrai la trouver seule.

MARIO.

Arrêtez, Bourguignon ! j'ai un mot à vous dire.

DORANTE.

Qu'y a-t-il pour votre service, Monsieur ?

MARIO.

Vous en contez à Lisette ?

DORANTE.

Elle est si aimable qu'on auroit de la peine à ne lui pas parler d'amour.

MARIO.

Comment reçoit-elle ce que vous lui dites?

DORANTE.

Monsieur, elle en badine.

MARIO.

Tu as de l'esprit. Ne fais-tu pas l'hypocrite?

DORANTE.

Non; mais qu'est-ce que cela vous fait? Supposé que Lisette eût du goût pour moi...

MARIO.

Du goût pour lui! Où prenez-vous vos termes? Vous avez le langage bien précieux pour un garçon de votre espéce!

DORANTE.

Monsieur, je ne sçaurois parler autrement.

MARIO.

C'est apparemment avec ces petites délicatesses-là que vous attaquez Lisette? Cela imite l'homme de condition.

DORANTE.

Je vous assure, Monsieur, que je n'imite personne; mais sans doute que vous ne venez pas exprès pour me traiter de ridicule, et vous aviez autre chose à me dire. Nous parlions de Lisette,

de mon inclination pour elle, et de l'intérêt que vous y prenez.

MARIO.

Comment, morbleu! il y a déja un ton de jalousie dans ce que tu me réponds! Modere-toi un peu. Eh bien! tu me disois qu'en supposant que Lisette eût du goût pour toi... Après?

DORANTE.

Pourquoi faudroit-il que vous le sçussiez, Monsieur?

MARIO.

Ah! le voici : c'est que, malgré le ton badin que j'ai pris tantôt, je serois très-fâché qu'elle t'aimât; c'est que, sans autre raisonnement, je te défends de t'adresser davantage à elle, non pas, dans le fond, que je craigne qu'elle t'aime : elle me paroît avoir le cœur trop haut pour cela; mais c'est qu'il me déplaît, à moi, d'avoir Bourguignon pour rival.

DORANTE.

Ma foi, je vous crois : car Bourguignon, tout Bourguignon qu'il est, n'est pas même content que vous soyez le sien.

MARIO.

Il prendra patience.

DORANTE.

Il faudra bien. Mais, Monsieur, vous l'aimez donc beaucoup?

MARIO.

Assez pour m'attacher sérieusement à elle dès que j'aurai pris de certaines mesures. Comprens-tu ce que cela signifie?

DORANTE.

Oui, je crois que je suis au fait. Et sur ce pied-là vous êtes aimé sans doute?

MARIO.

Qu'en penses-tu, est-ce que je ne vaux pas la peine de l'être?

DORANTE.

Vous ne vous attendez pas à être loué par vos propres rivaux, peut-être?

MARIO.

La réponse est de bon sens, je te la pardonne; mais je suis bien mortifié de ne pouvoir pas dire qu'on m'aime, et je ne le dis pas pour t'en rendre compte, comme tu le crois bien; mais c'est qu'il faut dire la vérité.

DORANTE.

Vous m'étonnez, Monsieur: Lisette ne sçait donc pas vos desseins?

MARIO.

Lisette sçait tout le bien que je lui veux, et n'y paroît pas sensible; mais j'espere que la raison me gagnera son cœur. Adieu, retire-toi sans bruit: son indifférence pour moi, malgré tout ce que je lui offre, doit te consoler du sacrifice que tu me

feras... Ta livrée n'est pas propre à faire pencher la balance en ta faveur, et tu n'es pas fait pour lutter contre moi.

SCENE III.

SILVIA, DORANTE, MARIO.

MARIO.

Ah ! te voilà, Lisette ?

SILVIA.

Qu'avez-vous, Monsieur ? vous me paroissez ému.

MARIO.

Ce n'est rien : je disois un mot à Bourguignon.

SILVIA.

Il est triste : est-ce que vous le querelliez ?

DORANTE.

Monsieur m'apprend qu'il vous aime, Lisette...

SILVIA.

Ce n'est pas ma faute.

DORANTE.

Et me défend de vous aimer.

SILVIA.

Il me défend donc de vous paroître aimable ?

MARIO.

Je ne sçaurois empêcher qu'il ne t'aime, belle Lisette ; mais je ne veux pas qu'il te le dise.

SILVIA.

Il ne me le dit plus, il ne fait que me le répéter.

MARIO.

Du moins ne te le répétera-t-il pas quand je serai présent. Retirez-vous, Bourguignon.

DORANTE.

J'attens qu'elle me l'ordonne.

MARIO.

Encore !

SILVIA.

Il dit qu'il attend : ayez donc patience.

DORANTE.

Avez-vous de l'inclination pour Monsieur?

SILVIA.

Quoi ! de l'amour? Oh ! je crois qu'il ne sera pas nécessaire qu'on me le défende.

DORANTE.

Ne me trompez-vous pas ?

MARIO.

En vérité, je joue ici un joli personnage ! Qu'il sorte donc ! A qui est-ce que je parle ?

DORANTE.

A Bourguignon, voilà tout.

MARIO.

Eh bien ! qu'il s'en aille !

DORANTE, *à part.*

Je souffre.

SILVIA.

Cédez, puisqu'il se fâche.

DORANTE, *bas à Silvia.*

Vous ne demandez peut-être pas mieux ?

MARIO.

Allons, finissons.

DORANTE.

Vous ne m'aviez pas dit cet amour-là, Lisette.

SCENE IV.

M. ORGON, MARIO, SILVIA.

SILVIA.

Si je n'aimois pas cet homme-là, avouons que je serois bien ingrate.

MARIO, *riant.*

Ha ! ha ! ha ! ha !

M. ORGON.

De quoi riez-vous, Mario ?

MARIO.

De la colere de Dorante, qui sort, et que j'ai obligé de quitter Lisette.

SILVIA.

Mais que vous a-t-il dit dans le petit entretien que vous avez eu tête à tête avec lui ?

MARIO.

Je n'ai jamais vû d'homme ni plus intrigué ni de plus mauvaise humeur.

M. ORGON.

Je ne suis pas fâché qu'il soit la dupe de son propre stratagème, et d'ailleurs, à le bien prendre, il n'y a rien de plus flatteur ni de plus obligeant pour lui que tout ce que tu as fait jusqu'ici, ma fille. Mais en voilà assez.

MARIO.

Mais où en est-il précisément, ma sœur?

SILVIA.

Hélas! mon frere, je vous avoue que j'ai lieu d'être contente.

MARIO.

« Hélas! mon frere », me dit-elle. Sentez-vous cette paix douce qui se mêle à ce qu'elle dit?

M. ORGON.

Quoi! ma fille, tu esperes qu'il ira jusqu'à t'offrir sa main dans le déguisement où te voilà?

SILVIA.

Oui, mon cher pere, je l'espere.

MARIO.

Friponne que tu es, avec ton « cher pere »! Tu ne nous grondes plus à présent, tu nous dis des douceurs.

SILVIA.

Vous ne me passez rien.

MARIO.

Ha ! ha ! je prens ma revanche. Tu m'as tantôt chicanné sur les expressions : il faut bien, à mon tour, que je badine un peu sur les tiennes ; ta joie est bien aussi divertissante que l'étoit ton inquiétude.

M. ORGON.

Vous n'aurez point à vous plaindre de moi, ma fille : j'acquiesce à tout ce qui vous plaît.

SILVIA.

Ah ! Monsieur, si vous sçaviez combien je vous aurai d'obligation ! Dorante et moi nous sommes destinés l'un à l'autre ; il doit m'épouser. Si vous sçaviez combien je lui tiendrai compte de ce qu'il fait aujourd'hui pour moi, combien mon cœur gardera le souvenir de l'excès de tendresse qu'il me montre ! Si vous sçaviez combien tout ceci va rendre notre union aimable ! Il ne pourra jamais se rappeller notre histoire sans m'aimer ; je n'y songerai jamais que je ne l'aime. Vous avez fondé notre bonheur pour la vie en me laissant faire : c'est un mariage unique ; c'est une aventure dont le seul récit est attendrissant ; c'est le coup de hazard le plus singulier, le plus heureux, le plus...

MARIO.

Ha ! ha ! ha ! que ton cœur a de caquet, ma sœur ! quelle éloquence !

M. ORGON.

Il faut convenir que le régal que tu te donnes est charmant, sur-tout si tu acheves.

SILVIA.

Cela vaut fait, Dorante est vaincu : j'attens mon captif.

MARIO.

Ses fers seront plus dorés qu'il ne pense. Mais je lui crois l'ame en peine, et j'ai pitié de ce qu'il souffre.

SILVIA.

Ce qui lui en coûte à se déterminer ne me le rend que plus estimable : il pense qu'il chagrinera son pere en m'épousant ; il croit trahir sa fortune et sa naissance. Voilà de grands sujets de réflexion : je serai charmée de triompher. Mais il faut que j'arrache ma victoire, et non pas qu'il me la donne : je veux un combat entre l'amour et la raison.

MARIO.

Et que la raison y périsse.

M. ORGON.

C'est-à-dire que tu veux qu'il sente toute l'étendue de l'impertinence qu'il croira faire. Quelle insatiable vanité d'amour propre !

MARIO.

Cela, c'est l'amour propre d'une femme, et il est tout au plus uni.

SCENE V.

M. ORGON, SILVIA, MARIO, LISETTE.

M. ORGON.

Paix ! voici Lisette Voyons ce qu'elle nous veut.

LISETTE.

Monsieur, vous m'avez dit tantôt que vous m'abandonniez Dorante, que vous livriez sa tête à ma discrétion : je vous ai pris au mot, j'ai travaillé comme pour moi, et vous verrez de l'ouvrage bien fait, allez ; c'est une tête bien conditionnée. Que voulez-vous que j'en fasse, à présent ? Madame me le céde-t-elle ?

M. ORGON.

Ma fille, encore une fois, n'y prétendez-vous rien ?

SILVIA.

Non : je te le donne, Lisette ; je te remets tous mes droits, et, pour dire comme toi, je ne prendrai jamais de part à un cœur que je n'aurai pas conditionné moi-même.

LISETTE.

Quoi ! vous voulez bien que je l'épouse ? Monsieur le veut bien aussi ?

M. ORGON.

Oui, qu'il s'accommode. Pourquoi t'aime-t-il?

MARIO.

J'y consens aussi, moi.

LISETTE.

Moi aussi, et je vous en remercie tous.

M. ORGON.

Attens; j'y mets pourtant une petite restriction: c'est qu'il faudroit, pour nous disculper de ce qui arrivera, que tu lui dises un peu qui tu es.

LISETTE.

Mais, si je le lui dis un peu, il le sçaura tout-à-fait.

M. ORGON.

Eh bien! cette tête en si bon état ne soutiendra-t-elle pas cette secousse-là? Je ne le crois pas de caractere à s'effaroucher là-dessus.

LISETTE.

Le voici qui me cherche; ayez donc la bonté de me laisser le champ libre: il s'agit ici de mon chef-d'œuvre.

M. ORGON.

Cela est juste: retirons-nous.

SILVIA.

De tout mon cœur.

MARIO.

Allons.

SCENE VI.

LISETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Enfin, ma reine, je vous vois, et je ne vous quitte plus, car j'ai trop pâti d'avoir manqué de votre présence, et j'ai crû que vous esquiviez la mienne.

LISETTE.

Il faut vous avouer, Monsieur, qu'il en étoit quelque chose.

ARLEQUIN.

Comment donc! ma chere ame, élixir de mon cœur, avez-vous entrepris la fin de ma vie?

LISETTE.

Non, mon cher, la durée m'en est trop précieuse.

ARLEQUIN.

Ah! que ces paroles me fortifient!

LISETTE.

Et vous ne devez point douter de ma tendresse.

ARLEQUIN.

Je voudrois bien pouvoir baiser ces petits mots-là, et les cueillir sur votre bouche avec la mienne.

LISETTE.

Mais vous me pressiez sur notre mariage, et

mon pere ne m'avoit pas encore permis de vous répondre. Je viens de lui parler, et j'ai son aveu pour vous dire que vous pouvez lui demander ma main quand vous voudrez.

ARLEQUIN.

Avant que je la demande à lui, souffrez que je la demande à vous : je veux lui rendre mes graces de la charité qu'elle aura de vouloir bien entrer dans la mienne, qui en est véritablement indigne.

LISETTE.

Je ne refuse pas de vous la prêter un moment, à condition que vous la prendrez pour toujours.

ARLEQUIN.

Chere petite main rondelette et potelée, je vous prens sans marchander ; je ne suis pas en peine de l'honneur que vous me ferez, il n'y a que celui que je vous rendrai qui m'inquiéte.

LISETTE.

Vous m'en rendrez plus qu'il ne m'en faut.

ARLEQUIN.

Ah ! que nenni : vous ne sçavez pas cette arithmétique-là aussi bien que moi.

LISETTE.

Je regarde pourtant votre amour comme un présent du Ciel.

ARLEQUIN.

Le présent qu'il vous a fait ne le ruinera pas : il est bien mesquin.

LISETTE.

Je ne le trouve que trop magnifique.

ARLEQUIN.

C'est que vous ne le voyez pas au grand jour.

LISETTE.

Vous ne sçauriez croire combien votre modestie m'embarrasse.

ARLEQUIN.

Ne faites point dépense d'embarras : je serois bien effronté si je n'étois pas modeste.

LISETTE.

Enfin, Monsieur, faut-il vous dire que c'est moi que votre tendresse honore ?

ARLEQUIN.

Ahi ! ahi ! je ne sçai plus où me mettre.

LISETTE.

Encore une fois, Monsieur, je me connois.

ARLEQUIN.

Hé ! je me connois bien aussi ; et je n'ai pas là une fameuse connoissance, ni vous non plus, quand vous l'aurez faite ; mais c'est là le diable que de me connoître : vous ne vous attendez pas au fond du sac.

LISETTE, *à part.*

Tant d'abaissement n'est pas naturel ! (*Haut.*) D'où vient me dites-vous cela ?

ARLEQUIN.

Et voilà où gît le liévre.

LISETTE.

Mais encore ? Vous m'inquiétez : est-ce que vous n'êtes pas...

ARLEQUIN.

Ahi ! ahi ! vous m'ôtez ma couverture.

LISETTE.

Sçachons de quoi il s'agit.

ARLEQUIN, *à part.*

Préparons un peu cette affaire-là... (*Haut.*) Madame, votre amour est-il d'une constitution bien robuste ? soutiendra-t-il bien la fatigue que je vais lui donner ? Un mauvais gîte lui fait-il peur ? je vais le loger petitement.

LISETTE.

Ah ! tirez-moi d'inquiétude. En un mot, qui êtes-vous ?

ARLEQUIN.

Je suis... N'avez-vous jamais vu de fausse monnoie ? Sçavez-vous ce que c'est qu'un louis d'or faux ? Eh bien, je ressemble assez à cela.

LISETTE.

Achevez donc. Quel est votre nom ?

ARLEQUIN.

Mon nom ! (*A part.*) Lui dirai-je que je m'appelle Arlequin ? Non : cela rime trop avec coquin.

LISETTE.

Eh bien ?

ARLEQUIN.

Ah, dame ! il y a un peu à tirer ici. Haïssez-vous la qualité de soldat ?

LISETTE.

Qu'appellez-vous un soldat ?

ARLEQUIN.

Oui, par exemple, un soldat d'anti-chambre.

LISETTE.

Un soldat d'anti-chambre ! Ce n'est donc point Dorante à qui je parle enfin ?

ARLEQUIN.

C'est lui qui est mon capitaine.

LISETTE.

Faquin !

ARLEQUIN, *à part.*

Je n'ai pû éviter la rime.

LISETTE.

Mais voyez ce magot, tenez !

ARLEQUIN.

La jolie culbute que je fais là !

LISETTE.

Il y a une heure que je lui demande grace et que je m'épuise en humilités pour cet animal-là.

ARLEQUIN.

Hélas ! Madame, si vous préfériez l'amour à la gloire, je vous ferois bien autant de profit qu'un monsieur.

LISETTE, *riant.*

Ah! ah! ah! je ne sçaurois pourtant m'empêcher d'en rire, avec sa gloire! et il n'y a plus que ce parti-là à prendre... Va, va, ma gloire te pardonne; elle est de bonne composition.

ARLEQUIN.

Tout de bon, charitable dame? Ah! que mon amour vous promet de reconnoissance!

LISETTE.

Touche là, Arlequin; je suis prise pour duppe : le soldat d'anti-chambre de Monsieur vaut bien la coëffeuse de Madame.

ARLEQUIN.

La coëffeuse de Madame!

LISETTE.

C'est mon capitaine, ou l'équivalent.

ARLEQUIN.

Masque!

LISETTE.

Prens ta revanche.

ARLEQUIN.

Mais voyez cette magotte, avec qui, depuis une heure, j'entre en confusion de ma misere!

LISETTE.

Venons au fait. M'aimes-tu?

ARLEQUIN.

Pardi, oui : en changeant de nom, tu n'as pas changé de visage, et tu sçais bien que nous nous

sommes promis fidélité en dépit de toutes les fautes d'orthographe.

LISETTE.

Va, le mal n'est pas grand, consolons-nous ; ne faisons semblant de rien, et n'apprêtons point à rire. Il y a apparence que ton maître est encore dans l'erreur à l'égard de ma maîtresse : ne l'avertis de rien ; laissons les choses comme elles sont. Je crois que le voici qui entre. Monsieur, je suis votre servante.

ARLEQUIN.

Et moi votre valet, Madame. (*Riant.*) Ha ! ha ! ha !

SCENE VII.

DORANTE, ARLEQUIN.

DORANTE.

Eh bien, tu quittes la fille d'Orgon : lui as-tu dit qui tu étois ?

ARLEQUIN.

Pardi, oui. La pauvre enfant ! j'ai trouvé son cœur plus doux qu'un agneau : il n'a pas soufflé. Quand je lui ai dit que je m'appellois Arlequin et que j'avois un habit d'ordonnance : « Eh bien, mon ami, m'a-t-elle dit, chacun a son nom dans la vie,

chacun a son habit; le vôtre ne vous coûte rien. » Cela ne laisse pas d'être gracieux.

DORANTE.

Quelle sorte d'histoire me contes-tu là?

ARLEQUIN.

Tant y a que je vais la demander en mariage.

DORANTE.

Comment! elle consent à t'épouser?

ARLEQUIN.

La voilà bien malade!

DORANTE.

Tu m'en imposes : elle ne sçait pas qui tu es.

ARLEQUIN.

Par la ventrebleu! voulez-vous gager que je l'épouse avec la casaque sur le corps, avec une souguenille, si vous me fâchez? Je veux bien que vous sçachiez qu'un amour de ma façon n'est point sujet à la casse, que je n'ai pas besoin de votre fripperie pour pousser ma pointe, et que vous n'avez qu'à me rendre la mienne.

DORANTE.

Tu es un fourbe. Cela n'est pas concevable, et je vois bien qu'il faudra que j'avertisse monsieur Orgon.

ARLEQUIN.

Qui, notre pere? Ah! le bon homme! nous l'avons dans notre manche. C'est le meilleur humain,

la meilleure pâte d'homme... Vous m'en direz des nouvelles.

DORANTE.

Quel extravagant! As-tu vû Lisette?

ARLEQUIN.

Lisette! non : peut-être a-t-elle passé devant mes yeux; mais un honnête homme ne prend pas garde à une chambriere : je vous céde ma part de cette attention-là.

DORANTE.

Va-t-en, la tête te tourne.

ARLEQUIN.

Vos petites manieres sont un peu aisées; mais c'est la grande habitude qui fait cela. Adieu. Quand j'aurai épousé, nous vivrons but à but. Votre soubrette arrive. Bonjour, Lisette; je vous recommande Bourguignon : c'est un garçon qui a quelque mérite.

SCENE VIII.

DORANTE, SILVIA.

DORANTE, *à part.*

Qu'elle est digne d'être aimée! Pourquoi faut-il que Mario m'ait prévenu?

SILVIA.

Où étiez-vous donc, Monsieur? Depuis que j'ai

quitté Mario, je n'ai pû vous retrouver pour vous rendre compte de ce que j'ai dit à monsieur Orgon.

DORANTE.

Je ne me suis pourtant pas éloigné. Mais de quoi s'agit-il ?

SILVIA, *à part.*

Quelle froideur ! (*Haut.*) J'ai eu beau décrier votre valet et prendre sa conscience à témoin de son peu de mérite, j'ai eu beau lui représenter qu'on pouvoit du moins reculer le mariage, il ne m'a pas seulement écoutée. Je vous avertis même qu'on parle d'envoyer chez le notaire, et qu'il est temps de vous déclarer.

DORANTE.

C'est mon intention. Je vais partir *incognito,* et je laisserai un billet qui instruira monsieur Orgon de tout.

SILVIA, *à part.*

Partir ! ce n'est pas là mon compte.

DORANTE.

N'approuvez-vous pas mon idée ?

SILVIA.

Mais... pas trop.

DORANTE.

Je ne vois pourtant rien de mieux dans la situation où je suis, à moins que de parler moi-même ; et je ne sçaurois m'y résoudre. J'ai d'ailleurs d'au-

tres raisons qui veulent que je me retire ; je n'ai plus que faire ici.

SILVIA.

Comme je ne sçai pas vos raisons, je ne puis ni les approuver ni les combattre, et ce n'est pas à moi à vous les demander.

DORANTE.

Il vous est aisé de les soupçonner, Lisette.

SILVIA.

Mais je pense, par exemple, que vous avez du goût pour la fille de monsieur Orgon.

DORANTE.

Ne voyez-vous que cela ?

SILVIA.

Il y a bien encore certaines choses que je pourrois supposer ; mais je ne suis pas folle, et je n'ai pas la vanité de m'y arrêter.

DORANTE.

Ni le courage d'en parler, car vous n'auriez rien d'obligeant à me dire. Adieu, Lisette.

SILVIA.

Prenez garde : je crois que vous ne m'entendez pas, je suis obligée de vous le dire.

DORANTE.

A merveille, et l'explication ne me seroit pas favorable. Gardez-moi le secret jusqu'à mon départ.

SILVIA.

Quoi ! sérieusement, vous partez ?

DORANTE.

Vous avez bien peur que je ne change d'avis.

SILVIA.

Que vous êtes aimable d'être si bien au fait !

DORANTE.

Cela est bien naïf. Adieu.

(*Il s'en va.*)

SILVIA, *à part.*

S'il part, je ne l'aime plus, je ne l'épouserai jamais... (*Elle le regarde aller.*) Il s'arrête pourtant ; il rêve, il regarde si je tourne la tête. Je ne saurois le rappeller, moi... Il seroit pourtant singulier qu'il partît, après tout ce que j'ai fait !... Ah ! voilà qui est fini : il s'en va ; je n'ai pas tant de pouvoir sur lui que je le croyois. Mon frere est un mal-adroit, il s'y est mal pris : les gens indifférens gâtent tout. Ne suis-je pas bien avancée ? Quel dénouement !... Dorante reparoît pourtant ; il me semble qu'il revient ; je me dédis donc, je l'aime encore... Feignons de sortir, afin qu'il m'arrête : il faut bien que notre réconciliation lui coûte quelque chose.

DORANTE, *l'arrêtant.*

Restez, je vous prie ; j'ai encore quelque chose à vous dire.

SILVIA.

A moi, Monsieur ?

DORANTE.

J'ai de la peine à partir sans vous avoir convaincue que je n'ai pas tort de le faire.

SILVIA.

Eh ! Monsieur, de quelle conséquence est-il de vous justifier auprès de moi ? Ce n'est pas la peine : je ne suis qu'une suivante, et vous me le faites bien sentir.

DORANTE.

Moi, Lisette ? Est-ce à vous à vous plaindre, vous qui me voyez prendre mon parti sans me rien dire ?

SILVIA.

Hum ! si je voulois, je vous répondrois bien là-dessus.

DORANTE.

Répondez donc : je ne demande pas mieux que de me tromper. Mais que dis-je ? Mario vous aime.

SILVIA.

Cela est vrai.

DORANTE.

Vous êtes sensible à son amour, je l'ai vû par l'extrême envie que vous aviez tantôt que je m'en allasse : ainsi vous ne sçauriez m'aimer.

SILVIA.

Je suis sensible à son amour! qui est-ce qui vous l'a dit? Je ne sçaurois vous aimer! qu'en sçavez-vous? Vous décidez bien vîte.

DORANTE.

Eh bien, Lisette, par tout ce que vous avez de plus cher au monde, instruisez-moi de ce qui en est, je vous en conjure.

SILVIA.

Instruire un homme qui part!

DORANTE.

Je ne partirai point.

SILVIA.

Laissez-moi. Tenez, si vous m'aimez, ne m'interrogez point : vous ne craignez que mon indifférence, et vous êtes trop heureux que je me taise. Que vous importent mes sentimens?

DORANTE.

Ce qu'ils m'importent, Lisette? Peux-tu douter encore que je ne t'adore?

SILVIA.

Non, et vous me le répétez si souvent que je vous crois; mais pourquoi m'en persuadez-vous? que voulez-vous que je fasse de cette pensée-là, Monsieur? Je vais vous parler à cœur ouvert. Vous m'aimez; mais votre amour n'est pas une chose bien sérieuse pour vous. Que de ressources n'avez-vous pas pour vous en défaire! La distance qu'il y

a de vous à moi, mille objets que vous allez trouver sur votre chemin, l'envie qu'on aura de vous rendre sensible, les amusemens d'un homme de votre condition, tout va vous ôter cet amour dont vous m'entretenez impitoyablement. Vous en rirez peut-être au sortir d'ici, et vous aurez raison. Mais moi, Monsieur, si je m'en ressouviens, comme j'en ai peur, s'il m'a frappée, quel secours aurai-je contre l'impression qu'il m'aura faite? Qui est-ce qui me dédommagera de votre perte? qui voulez-vous que mon cœur mette à votre place? Sçavez-vous bien que, si je vous aimois, tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde ne me toucheroit plus? Jugez donc de l'état où je resterois; ayez la générosité de me cacher votre amour. Moi qui vous parle, je me ferois un scrupule de vous dire que je vous aime dans les dispositions où vous êtes : l'aveu de mes sentimens pourroit exposer votre raison; et vous voyez bien aussi que je vous les cache.

DORANTE.

Ah! ma chere Lisette, que viens-je d'entendre! Tes paroles ont un feu qui me pénétre; je t'adore, je te respecte. Il n'est ni rang, ni naissance, ni fortune, qui ne disparoisse devant une ame comme la tienne; j'aurois honte que mon orgueil tînt encore contre toi, et mon cœur et ma main t'appartiennent.

SILVIA.

En vérité, ne mériteriez-vous pas que je les prisse? Ne faut-il pas être bien généreuse pour vous dissimuler le plaisir qu'ils me font? et croyez-vous que cela puisse durer?

DORANTE.

Vous m'aimez donc?

SILVIA.

Non, non; mais, si vous me le demandez encore, tant pis pour vous.

DORANTE.

Vos menaces ne me font point de peur.

SILVIA.

Et Mario, vous n'y songez donc plus?

DORANTE.

Non, Lisette; Mario ne m'allarme plus : vous ne l'aimez point; vous ne pouvez plus me tromper; vous avez le cœur vrai; vous êtes sensible à ma tendresse, je ne sçaurois en douter au transport qui m'a pris; j'en suis sûr, et vous ne sçauriez plus m'ôter cette certitude-là.

SILVIA.

Oh! je n'y tâcherai point; gardez-la, nous verrons ce que vous en ferez.

DORANTE.

Ne consentez-vous pas d'être à moi?

SILVIA.

Quoi! vous m'épouserez malgré ce que vous

êtes, malgré la colere d'un pere, malgré votre fortune ?

DORANTE.

Mon pere me pardonnera dès qu'il vous aura vue ; ma fortune nous suffit à tous deux, et le mérite vaut bien la naissance. Ne disputons point, car je ne changerai jamais.

SILVIA.

Il ne changera jamais ! Sçavez-vous bien que vous me charmez, Dorante.

DORANTE.

Ne gênez donc plus votre tendresse, et laissez-la répondre...

SILVIA.

Enfin, j'en suis venue à bout : vous... vous ne changerez jamais ?

DORANTE.

Non, ma chere Lisette.

SILVIA.

Que d'amour !

SCENE DERNIERE.

M. ORGON, SILVIA, DORANTE, LISETTE, ARLEQUIN, MARIO.

SILVIA.

Ah ! mon pere, vous avez voulu que je fûsse à

Dorante : venez voir votre fille vous obéir avec plus de joie qu'on n'en eut jamais.

DORANTE.

Qu'entends-je ! vous, son pere, Monsieur?

SILVIA.

Oui, Dorante. La même idée de nous connoître nous est venue à tous deux; après cela, je n'ai plus rien à vous dire. Vous m'aimez, je n'en sçaurois douter; mais, à votre tour, jugez de mes sentimens pour vous; jugez du cas que j'ai fait de votre cœur par la délicatesse avec laquelle j'ai tâché de l'acquérir.

M. ORGON.

Connoissez-vous cette lettre-là ? Voilà par où j'ai appris votre déguisement, qu'elle n'a pourtant sçu que par vous.

DORANTE.

Je ne sçaurois vous exprimer mon bonheur, Madame; mais ce qui m'enchante le plus, ce sont les preuves que je vous ai données de ma tendresse.

MARIO.

Dorante me pardonne-t-il la colere où j'ai mis Bourguignon?

DORANTE.

Il ne vous la pardonne pas, il vous en remercie.

ARLEQUIN.

De la joie, Madame : vous avez perdu votre

rang ; mais vous n'êtes point à plaindre, puisqu'Arlequin vous reste.

LISETTE.

Belle consolation ! il n'y a que toi qui gagne à cela.

ARLEQUIN.

Je n'y perds pas. Avant notre reconnoissance, votre dot valoit mieux que vous ; à présent, vous valez mieux que votre dot. Allons, saute, marquis !



L'ÉCOLE DES MERES

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée par les Comediens Italiens le 26 *juillet* 1732.

ACTEURS.

Madame ARGANTE.

ANGELIQUE, fille de Madame Argante.

LISETTE, suivante d'Angelique.

ERASTE, amant d'Angelique, sous le nom de La Ramée.

DAMIS, pere d'Eraste, autre amant d'Angelique.

FRONTIN, valet de Madame Argante.

CHAMPAGNE, valet de Monsieur Damis.

La scene est dans l'appartement de Madame Argante.



L'ÉCOLE DES MERES

SCENE PREMIERE.

ERASTE, *sous le nom de La Ramée, et avec une livrée;* LISETTE.

LISETTE.

OUI, vous voilà fort bien déguisé, et avec cet habit-là, vous disant mon cousin, je crois que vous pouvez paroître ici en toute sûreté. Il n'y a que votre air qui n'est pas trop d'accord avec la livrée.

ERASTE.

Il n'y a rien à craindre. Je n'ai pas même, en entrant, fait mention de notre parenté. J'ai dit que je voulois te parler, et l'on m'a répondu que je te trouverois ici, sans m'en demander davantage.

LISETTE.

Je crois que vous devez être content du zele avec lequel je vous sers. Je m'expose à tout, et ce que je fais pour vous n'est pas trop dans l'ordre ; mais vous êtes un honnête homme, vous aimez ma jeune maîtresse, elle vous aime. Je crois qu'elle sera plus heureuse avec vous qu'avec celui que sa mere lui destine, et cela calme un peu mes scrupules.

ERASTE.

Elle m'aime, dis-tu ? Lisette, puis-je me flatter d'un si grand bonheur ? Moi qui ne l'ai vue qu'en passant dans nos promenades, qui ne lui ai prouvé mon amour que par mes regards, et qui n'ai pû lui parler que deux fois pendant que sa mere s'écartoit avec d'autres dames : elle m'aime !

LISETTE.

Très-tendrement. Mais voici un domestique de la maison qui vient : c'est Frontin, qui ne me hait pas. Faites bonne contenance.

SCENE II.

FRONTIN, LISETTE, ERASTE.

FRONTIN.

Ah ! te voilà, Lisette ? Avec qui es-tu donc là ?

LISETTE.

Avec un de mes parens qui s'appelle La Ramée, et dont le maître, qui est ordinairement en province, est venu ici pour affaire; et il profite du séjour qu'il y fait pour me voir.

FRONTIN.

Un de tes parens, dis-tu?

LISETTE.

Oui.

FRONTIN.

C'est-à-dire un cousin?

LISETTE.

Sans doute.

FRONTIN.

Hum! il a l'air d'un cousin de bien loin; il n'a point la tournure d'un parent, ce garçon-là.

LISETTE.

Qu'est-ce que tu veux dire avec ta tournure?

FRONTIN.

Je veux dire que ce n'est, par ma foi, que de la fausse monnoie que tu me donnes, et que, si le diable emportoit ton cousin, il ne t'en resteroit pas un parent de moins.

ERASTE.

Eh! pourquoi pensez-vous qu'elle vous trompe?

FRONTIN.

Hum! quelle physionomie de fripon! Mons de

La Ramée, je vous avertis que j'aime Lisette et que je veux l'épouser tout seul.

LISETTE.

Il est pourtant nécessaire que je lui parle pour une affaire de famille qui ne te regarde pas.

FRONTIN.

Oh! parbleu! que les secrets de ta famille s'accommodent; moi, je reste.

LISETTE.

Il faut prendre son parti. Frontin!

FRONTIN.

Après?

LISETTE.

Serois-tu capable de rendre service à un honnête homme, qui t'en récompenseroit bien?

FRONTIN.

Honnête homme ou non, son honneur est de trop dès qu'il récompense.

LISETTE.

Tu sçais à qui madame marie Angelique, ma maîtresse?

FRONTIN.

Oui, je pense que c'est à peu près soixante ans qui en épousent dix-sept.

LISETTE.

Tu vois bien que ce mariage-là ne convient point.

FRONTIN.

Oui, il menace la stérilité : les héritiers en seront nuls ou auxiliaires.

LISETTE.

Ce n'est qu'à regret qu'Angelique obéit, d'autant plus que le hazard lui a fait connoître un aimable homme qui a touché son cœur.

FRONTIN.

Le cousin La Ramée pourroit bien nous venir de là.

LISETTE.

Tu l'as dit, c'est cela même.

ERASTE.

Oui, mon enfant, c'est moi.

FRONTIN

Eh ! que ne disiez-vous ? En ce cas-là, je vous pardonne votre figure, et je suis tout à vous. Voyons, que faut-il faire ?

ERASTE.

Rien que favoriser une entrevue que Lisette va me procurer ce soir, et tu seras content de moi.

FRONTIN.

Je le crois ; mais qu'esperez-vous de cette entrevue, car on signe le contrat ce soir ?

LISETTE.

Eh bien ! pendant que la compagnie, avant le souper, sera dans l'appartement de madame, Monsieur nous attendra dans cette salle-ci, sans lumiere

pour n'être point vu, et nous y viendrons, Angelique et moi, pour examiner le parti qu'il y aura à prendre.

FRONTIN.

Ce n'est pas de l'entretien dont je doute; mais à quoi aboutira-t-il? Angelique est une Agnès élevée dans la plus sévere contrainte, et qui, malgré son penchant pour vous, n'aura que des regrets, des larmes et de la frayeur à vous donner. Est-ce que vous avez dessein de l'enlever?

ERASTE.

Ce seroit un parti bien extrême.

FRONTIN

Et dont l'extrémité ne vous feroit pas grand'peur, n'est-il pas vrai?

LISETTE.

Pour nous, Frontin, nous ne nous chargeons que de faciliter l'entretien, auquel je serai présente; mais de ce qu'on y résoudra, nous n'y trempons point, cela ne nous regarde pas.

FRONTIN.

Oh! si fait, cela nous regarderoit un peu si cette petite conversation nocturne que nous leur menageons dans la salle étoit découverte, d'autant plus qu'une des portes de la salle aboutit au jardin, que du jardin on va à une petite porte qui rend dans la rue, et qu'à cause de la salle où nous les mettrons, nous répondrons de toutes ces petites

portes-là, qui sont de notre connoissance. Mais tout coup vaille; pour se mettre à son aise, il faut quelquefois risquer son honneur. Il s'agit d'ailleurs d'une jeune victime qu'on veut sacrifier, et je crois qu'il est généreux d'avoir part à sa délivrance, sans s'embarrasser de quelle façon elle s'operera. Monsieur payera bien, cela grossira ta dot, et nous ferons une action qui joindra l'utile au louable.

ERASTE.

Ne vous inquiétez de rien; je n'ai point envie d'enlever Angelique, et je ne veux que l'exciter à refuser l'époux qu'on lui destine. Mais la nuit s'approche: où me retirerai-je en attendant le moment où je verrai Angelique?

LISETTE.

Comme on ne sçait encore qui vous êtes, en cas qu'on vous fît quelques questions, au lieu d'être mon cousin, soyez celui de Frontin, et retirez-vous dans sa chambre, qui est à côté de cette salle, et d'où Frontin pourra vous amener quand il faudra.

FRONTIN.

Oui-dà, Monsieur; disposez de mon appartement.

LISETTE.

Allez tout-à-l'heure, car il faut que je prévienne Angelique, qui assurément sera charmée de vous voir, mais qui ne sçait pas que vous êtes ici, et à qui je dirai d'abord qu'il y a un domestique dans

la chambre de Frontin qui demande à lui parler de votre part. Mais sortez, j'entends quelqu'un qui vient.

FRONTIN.

Allons, cousin, sauvons-nous.

LISETTE.

Non, restez : c'est la mere d'Angelique; elle vous verroit fuir; il vaut mieux que vous demeuriez.

SCENE III.

LISETTE, FRONTIN, ERASTE, Mme ARGANTE.

Mme ARGANTE.

Où est donc ma fille, Lisette?

LISETTE.

Apparemment qu'elle est dans sa chambre, Madame.

Mme ARGANTE.

Qui est ce garçon-là ?

FRONTIN.

Madame, c'est un garçon de condition, comme vous voyez, qui m'est venu voir, et à qui je m'intéresse parce que nous sommes fils des deux freres. Il n'est pas content de son maître; ils se sont

brouillés ensemble, et il vient me demander si je ne sçais pas quelque maison dont il pût s'accommoder.

Mme Argante.

Sa physionomie est assez bonne. Chez qui avez-vous servi, mon enfant?

Eraste.

Chez un officier du régiment du roi, Madame.

Mme Argante.

Eh bien! je parlerai de vous à monsieur Damis, qui pourra vous donner à ma fille. Demeurez ici jusqu'à ce soir. et laissez-nous. Restez, Lisette.

SCENE IV.

Mme ARGANTE, LISETTE.

Mme Argante.

Ma fille vous dit assez volontiers ses sentimens, Lisette : dans quelle disposition d'esprit est-elle pour le mariage que nous allons conclure? Elle ne m'a marqué du moins aucune répugnance.

Lisette.

Ah! Madame, elle n'oseroit vous en marquer quand elle en auroit : c'est une jeune et timide personne, à qui jusqu'ici son éducation n'a rien appris qu'à obéir.

Mme ARGANTE.

C'est, je pense, ce qu'elle pouvoit apprendre de mieux à son âge.

LISETTE.

Je ne dis pas le contraire.

Mme ARGANTE.

Mais enfin, vous paroît-elle contente?

LISETTE.

Y peut-on rien connoître? Vous sçavez qu'à peine ose-t-elle lever les yeux, tant elle a peur de sortir de cette modestie severe que vous voulez qu'elle ait. Tout ce que j'en sçais, c'est qu'elle est triste.

Mme ARGANTE.

Oh! je le crois; c'est une marque qu'elle a le cœur bon : elle va se marier, elle me quitte, elle m'aime, et notre séparation est douloureuse.

LISETTE.

Eh! eh! ordinairement, pourtant, une fille qui va se marier est assez gaye.

Mme ARGANTE.

Oui, une fille dissipée, élevée dans un monde coquet, qui a plus entendu parler d'amour que de vertu, et que mille jeunes étourdis ont eu l'impertinente liberté d'entretenir de cajoleries; mais une fille retirée, qui vit sous les yeux de sa mere et dont rien n'a gâté ni le cœur ni l'esprit, ne laisse pas que d'être allarmée quand elle change d'état.

Je connois Angelique et la simplicité de ses mœurs ; elle n'aime pas le monde, et je suis sûre qu'elle ne me quitteroit jamais si je l'en laissois la maîtresse

LISETTE.

Cela est singulier.

Mme ARGANTE.

Oh ! j'en suis sûre. A l'égard du mari que je lui donne, je ne doute pas qu'elle n'approuve mon choix : c'est un homme très-riche, très-raisonnable.

LISETTE.

Pour raisonnable, il a eu le tems de le devenir.

Mme ARGANTE.

Oui, un peu vieux, à la vérité, mais doux, mais complaisant, attentif, aimable.

LISETTE.

Aimable ! Prenez donc garde, Madame ; il a soixante ans, cet homme.

Mme ARGANTE.

Il est bien question de l'âge d'un mari avec une fille élevée comme la mienne !

LISETTE.

Oh ! s'il n'en est pas question avec mademoiselle votre fille, il n'y aura guere eu de prodige de cette force-là !

Mme ARGANTE.

Qu'entendez-vous avec votre prodige ?

LISETTE.

J'entends qu'il faut, le plus qu'on peut, mettre la vertu des gens à son aise, et que celle d'Angelique ne sera pas sans fatigue.

Mme ARGANTE.

Vous avez de sottes idées, Lisette; les inspirez-vous à ma fille?

LISETTE.

Oh! que non, Madame; elle les trouvera bien sans que je m'en mêle.

Mme ARGANTE.

Eh! pourquoi, de l'humeur dont elle est, ne seroit-elle pas heureuse?

LISETTE.

C'est qu'elle ne sera point de l'humeur dont vous dites. Cette humeur-là n'est nulle part.

Mme ARGANTE.

Il faudroit qu'elle l'eût bien difficile, si elle ne s'accommodoit pas d'un homme qui l'adorera.

LISETTE.

On adore mal à son âge.

Mme ARGANTE.

Qui ira au-devant de tous ses désirs.

LISETTE.

Ils seront donc bien modestes!

Mme ARGANTE.

Taisez-vous! Je ne sçais de quoi je m'avise de vous écouter.

LISETTE.

Vous m'interrogez, et je vous réponds sincerement.

Mme ARGANTE.

Allez dire à ma fille qu'elle vienne.

LISETTE.

Il n'est pas besoin de l'aller chercher, Madame; la voilà qui passe, et je vous laisse.

SCENE V.

ANGELIQUE, Mme ARGANTE.

Mme ARGANTE.

Venez, Angelique; j'ai à vous parler.

ANGELIQUE, *modestement.*

Que souhaitez-vous, ma mere?

Mme ARGANTE.

Vous voyez, ma fille, ce que je fais aujourd'hui pour vous. Ne tenez-vous pas compte à ma tendresse du mariage avantageux que je vous procure?

ANGELIQUE, *faisant la révérence.*

Je ferai tout ce qu'il vous plaira, ma mere.

Mme ARGANTE.

Je vous demande si vous me savez gré du parti que je vous donne? Ne trouvez-vous pas qu'il est

heureux pour vous d'épouser un homme comme monsieur Damis, dont la fortune, dont le caractere sûr et plein de raison, vous assûrent une vie douce et paisible, telle qui convient à vos mœurs et aux sentimens que je vous ai toujours inspirés? Allons, répondez, ma fille.

ANGELIQUE.

Vous me l'ordonnez donc?

Mme ARGANTE.

Oui, sans doute. Voyons, n'êtes-vous pas satisfaite de votre sort?

ANGELIQUE.

Mais...

Mme ARGANTE.

Quoi! mais... Je veux qu'on me réponde raisonnablement; je m'attends à votre reconnoissance, et non pas à des mais...

ANGELIQUE, *saluant.*

Je n'en dirai plus, ma mere.

Mme ARGANTE.

Je vous dispense des révérences; dites-moi ce que vous pensez?

ANGELIQUE.

Ce que je pense?

Mme ARGANTE.

Oui. Comment regardez-vous le mariage en question?

ANGELIQUE.

Mais...

Mme ARGANTE.

Toujours des mais.

ANGELIQUE.

Je vous demande pardon; je n'y songeois pas, ma mere.

Mme ARGANTE.

Eh bien! songez-y donc, et souvenez-vous qu'ils me déplaisent. Je vous demande quelles sont les dispositions de votre cœur dans cette conjoncture-ci? Ce n'est pas que je doute que vous soyez contente, mais je voudrois vous l'entendre dire vous-même.

ANGELIQUE.

Les dispositions de mon cœur? Je tremble de ne pas répondre à votre fantaisie.

Mme ARGANTE.

Eh! pourquoi ne répondriez-vous pas à ma fantaisie?

ANGELIQUE.

C'est que ce que je dirois vous fâcheroit peut-être.

Mme ARGANTE.

Parlez bien, et je ne me fâcherai point. Est-ce que vous n'êtes point de mon sentiment? Estes-vous plus sage que moi?

ANGELIQUE.

C'est que je n'ai point de dispositions dans le cœur.

Mme ARGANTE.

Et qu'y avez-vous donc, Mademoiselle?

ANGELIQUE.

Rien du tout.

Mme ARGANTE.

Rien! Qu'est-ce que rien? Ce mariage ne vous plaît donc pas?

ANGELIQUE.

Non.

Mme ARGANTE, *en colere.*

Comment! il vous déplaît?

ANGELIQUE.

Non, ma mere.

Mme ARGANTE.

Eh! parlez donc! car je commence à vous entendre : c'est-à-dire, ma fille, que vous n'avez point de volonté?

ANGELIQUE.

J'en aurai pourtant une, si vous le voulez.

Mme ARGANTE.

Il n'est pas nécessaire : vous faites encore mieux d'être comme vous êtes, de vous laisser conduire et de vous en fier entierement à moi. Oui, vous avez raison, ma fille, et ces dispositions d'indifférence sont les meilleures. Aussi voyez-vous que

vous en êtes récompensée. Je ne vous donne pas un jeune extravagant qui vous négligeroit peut-être au bout de quinze jours, qui dissiperoit son bien et le vôtre pour courir aprés mille passions libertines ; je vous marie à un homme sage, à un homme dont le cœur est sûr, et qui saura tout le prix de la vertueuse innocence du vôtre.

ANGELIQUE.

Pour innocente, je le suis.

Mme ARGANTE.

Oui, graces à mes soins, je vous vois telle que j'ai toujours souhaité que vous fussiez. Comme il vous est familier de remplir vos devoirs, les vertus dont vous allez avoir besoin ne vous coûteront rien, et voici les plus essentielles : c'est, d'abord, de n'aimer que votre mari.

ANGELIQUE.

Et si j'ai des amis, qu'en ferai-je ?

Mme ARGANTE.

Vous n'en devez point avoir d'autres que ceux de monsieur Damis, aux volontés de qui vous vous conformerez toujours, ma fille. Nous sommes sur ce pied-là dans le mariage.

ANGELIQUE.

Ses volontés ? Eh ! que deviendront les miennes ?

Mme ARGANTE.

Je sçais que cet article-là a quelque chose d'un

peu mortifiant, mais il faut s'y rendre, ma fille: c'est une espece de loi qu'on nous a imposée, et qui dans le fond nous fait honneur, car, entre deux personnes qui vivent ensemble, c'est toujours la plus raisonnable qu'on charge d'être la plus docile; et cette docilité-là vous sera facile, car vous n'avez jamais eu de volonté avec moi, vous ne connoissez que l'obéissance.

ANGELIQUE.

Oui, mais mon mari ne sera pas ma mere.

Mme ARGANTE.

Vous lui devez encore plus qu'à moi, Angelique, et je suis sûre qu'on n'aura rien à vous reprocher là-dessus. Je vous laisse. Songez à tout ce que je vous ai dit, et, sur-tout, gardez ce goût de retraite, de solitude, de modestie, de pudeur, qui me charme en vous. Ne plaisez qu'à votre mari, et restez dans cette simplicité qui ne vous laisse ignorer que le mal. Adieu, ma fille.

SCENE VI.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE, *un moment seule.*

Qui ne me laisse ignorer que le mal! Et qu'en sçait-elle? Elle l'a donc appris? Eh bien! je veux l'apprendre aussi.

LISETTE *survient.*

Eh bien! Mademoiselle, à quoi en êtes-vous?

ANGELIQUE.

J'en suis à m'affliger, comme tu vois.

LISETTE.

Qu'avez-vous dit à votre mere?

ANGELIQUE.

Eh! tout ce qu'elle a voulu.

LISETTE.

Vous épouserez donc monsieur Damis?

ANGELIQUE.

Moi, l'épouser! Je t'assûre que non: c'est bien assez qu'il m'épouse.

LISETTE.

Oui, mais vous n'en serez pas moins sa femme.

ANGELIQUE.

Eh bien! ma mere n'a qu'à l'aimer pour nous deux, car, pour moi, je n'aimerai jamais qu'Eraste.

LISETTE.

Il le mérite bien.

ANGELIQUE.

Oh! pour cela, oui. C'est lui qui est aimable, qui est complaisant, et non pas ce monsieur Damis, que ma mere a été prendre je ne sçais où; qui feroit bien mieux d'être mon grand-pere que mon mari; qui me glace quand il me parle, et qui m'appelle toujours: « Ma belle personne! » Comme si on s'embarrassoit beaucoup d'être belle ou laide

avec lui ; au lieu que tout ce que me dit Eraste est si touchant ! On voit que c'est du fond du cœur qu'il parle, et j'aimerois mieux être sa femme seulement huit jours que de l'être toute ma vie de l'autre.

LISETTE.

On dit qu'il est au désespoir, Eraste.

ANGELIQUE.

Eh ! comment veut-il que je fasse? Hélas! je sçais bien qu'il sera inconsolable ! N'est-on pas bien à plaindre, quand on s'aime tant, de n'être pas ensemble? Ma mere dit qu'on est obligé d'aimer son mari : eh bien ! qu'on me donne Eraste, je l'aimerai tant qu'on voudra. Puisque je l'aime avant que d'y être obligée, je n'aurai garde d'y manquer quand il le faudra. Cela me sera bien commode.

LISETTE.

Mais, avec ces sentimens-là, que ne refusez-vous courageusement Damis? Il est encore tems. Vous êtes d'une vivacité étonnante avec moi, et vous tremblez devant votre mere. Il faudroit lui dire ce soir : « Cet homme-là est trop vieux pour moi; je ne l'aime point, je le hais, je le haïrai, et je ne sçaurois l'épouser. »

ANGELIQUE.

Tu as raison; mais, quand ma mere me parle, je n'ai plus d'esprit. Cependant je sens que j'en

ai assurément, et j'en aurois bien davantage si elle avoit voulu; mais n'être jamais qu'avec elle, n'entendre que des préceptes qui me lassent, ne faire que des lectures qui m'ennuyent, est-ce là le moyen d'avoir de l'esprit? Qu'est-ce que cela apprend? Il y a des petites filles de sept ans qui sont plus avancées que moi. Cela n'est-il pas ridicule? Je n'ose pas seulement ouvrir ma fenêtre. Voyez, je vous prie, de quel air on m'habille! Suis-je vêtue comme une autre? Regardez comme me voilà faite! Ma mere appelle cela un habit modeste; il n'y a donc de la modestie nulle part qu'ici, car je ne vois que moi d'enveloppée comme cela : aussi suis-je d'une enfance, d'une curiosité! Je ne porte point de rubans; mais qu'est-ce que ma mere y gagne? que j'ai des émotions quand j'en apperçois. Elle ne m'a laissé voir personne, et, avant que je connusse Eraste, le cœur me battoit quand j'étois regardée par un jeune homme. Voilà pourtant ce qui m'est arrivé.

LISETTE.

Votre naïveté me fait rire.

ANGELIQUE.

Mais est-ce que je n'ai pas raison? Serois-je de même si j'avois joui d'une liberté honnête? En vérité, si je n'avois pas le cœur bon, tiens, je crois que je haïrois ma mere, d'être cause que j'ai des émotions pour des choses dont je suis sûre que je

ne me soucierois pas si je les avois. Aussi, quand je serai ma maitresse!... Laisse-moi faire, va... je veux sçavoir tout ce que les autres sçavent.

LISETTE.

Je m'en fie bien à vous.

ANGELIQUE.

Moi qui suis naturellement vertueuse, sçais-tu bien que je m'endors quand j'entends parler de sagesse? sçais-tu bien que je serai fort heureuse de n'être pas coquette? Je ne le serai pourtant pas, mais ma mere mériteroit bien que je la devinsse.

LISETTE.

Ah! si elle pouvoit vous entendre et jouir du fruit de sa sévérité! Mais parlons d'autre chose. Vous aimez Eraste?

ANGELIQUE.

Vraiment oui, je l'aime, pourvu qu'il n'y ait point de mal à avouer cela : car je suis si ignorante! Je ne sçais point ce qui est permis ou non, au moins.

LISETTE.

C'est un aveu sans conséquence avec moi.

ANGELIQUE.

Oh! sur ce pied-là, je l'aime beaucoup, et je ne puis me résoudre à le perdre.

LISETTE.

Prenez donc une bonne résolution de n'être pas

à un autre. Il y a ici un domestique à lui qui a une lettre à vous rendre de sa part.

ANGELIQUE, *charmée.*

Une lettre de sa part! Eh! tu ne m'en disois rien! Où est-elle? Oh! que j'aurai de plaisir à la lire! Donne-moi-la donc! Où est ce domestique?

LISETTE.

Doucement, moderez cet empressement-là ; cachez-en du moins une partie à Eraste. Si par hazard vous lui parliez, il y auroit du trop.

ANGELIQUE.

Oh dame! c'est encore ma mere qui en est cause. Mais est-ce que je pourrai le voir? Tu me parles de lui et de sa lettre, et je ne vois ni l'un ni l'autre.

SCENE VII.

LISETTE, ANGELIQUE, FRONTIN, ERASTE.

LISETTE, *à Angelique.*

Tenez, voici ce domestique que Frontin nous amene.

ANGELIQUE.

Frontin ne dira-t-il rien à ma mere?

LISETTE.

Ne craignez rien, il est dans vos intérêts, et ce domestique passe pour son parent.

FRONTIN, *tenant une lettre.*

Le valet de monsieur Eraste vous apporte une lettre que voici, Madame.

ANGELIQUE, *gravement.*

Donnez. (*A Lisette.*) Suis-je assez sérieuse?

LISETTE.

Fort bien.

ANGELIQUE.

« Que viens-je d'apprendre! on dit que vous « vous mariez ce soir. Si vous concluez sans me « permettre de vous voir, je ne me soucie plus de « la vie. » (*Et en s'interrompant.*) Il ne se soucie plus de la vie, Lisette! (*Elle acheve de lire.*) « Adieu; « j'attends votre réponse, et je me meurs. » (*Après qu'elle a lu.*) Cette lettre-là me pénetre; il n'y a point de modération qui tienne, Lisette; il faut que je lui parle, et je ne veux pas qu'il meure. Allez lui dire qu'il vienne; on le fera entrer comme on pourra.

ERASTE, *se jettant à ses genoux.*

Vous ne voulez point que je meure, et vous vous mariez, Angelique!

ANGELIQUE.

Ah! c'est vous, Eraste?

ERASTE.

A quoi vous déterminez-vous donc?

ANGELIQUE.

Je ne sçais; je suis trop émue pour vous répondre. Levez-vous.

ERASTE, *se levant.*

Mon désespoir vous touchera-t-il?

ANGELIQUE.

Est-ce que vous n'avez pas entendu ce que j'ai dit?

ERASTE.

Il m'a paru que vous m'aimiez un peu.

ANGELIQUE.

Non, non, il vous a paru mieux que cela : car j'ai dit bien franchement que je vous aime; mais il faut m'excuser, Eraste, car je ne sçavois pas que vous étiez là.

ERASTE.

Est-ce que vous seriez fâchée de ce qui vous est échappé?

ANGELIQUE.

Moi, fâchée! Au contraire, je suis bien aise que vous l'ayez appris sans qu'il y ait de ma faute; je n'aurai plus la peine de vous le cacher.

FRONTIN.

Prenez garde qu'on ne vous surprenne.

LISETTE.

Il a raison : je crois que quelqu'un vient. Retirez-vous, Madame.

ANGELIQUE

Mais je crois que vous n'avez pas eu le tems de me dire tout.

ERASTE.

Hélas ! Madame, je n'ai encore fait que vous voir, et j'ai besoin d'un entretien pour vous résoudre à me sauver la vie.

ANGELIQUE, *en s'en allant.*

Ne lui donneras-tu pas le tems de me résoudre, Lisette ?

LISETTE.

Oui, Frontin et moi nous aurons soin de tout. Vous allez nous revoir bientôt, mais retirez-vous.

SCENE VIII.

LISETTE, FRONTIN, ERASTE, CHAMPAGNE.

LISETTE.

Qui est-ce qui entre là ? C'est le valet de monsieur Damis.

ERASTE, *vîte.*

Eh ! d'où le connoissez-vous ? C'est le valet de

mon pere, et non pas de monsieur Damis, qui m'est inconnu.

LISETTE.

Vous vous trompez ; ne vous déconcertez pas.

CHAMPAGNE.

Bon soir, la jolie fille ; bon soir, Messieurs. Je viens attendre ici mon maître, qui m'envoye dire qu'il va venir, et je suis charmé d'une rencontre... (*En regardant Eraste.*) Mais comment appellez-vous Monsieur ?

ERASTE.

Vous importe-t-il de sçavoir que je m'appelle La Ramée ?

CHAMPAGNE.

La Ramée ? Eh ! pourquoi est-ce que vous portez ce visage-là ?

ERASTE.

Pourquoi ? la belle question ! parce que je n'en ai pas reçu d'autre. Adieu, Lisette ; le début de ce butord-là m'ennuye.

SCENE IX.

CHAMPAGNE, FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

Je voudrois bien sçavoir à qui tu en as. Est-ce

qu'il n'est pas permis à mon cousin La Ramée d'avoir son visage?

CHAMPAGNE.

Je veux bien que monsieur La Ramée en ait un; mais il ne lui est pas permis de se servir de celui d'un autre.

LISETTE.

Comment, celui d'un autre! Qu'est-ce que cette folie-là?

CHAMPAGNE.

Oui, celui d'un autre; en un mot, cette mine-là ne lui appartient point: elle n'est point à sa place ordinaire, ou bien j'ai vu la pareille à quelqu'un que je connois.

FRONTIN, *riant.*

C'est peut-être une physionomie à la mode, et La Ramée en aura pris une.

LISETTE, *riant.*

Voilà bien, en effet, des discours d'un butord comme toi, Champagne! Est-ce qu'il n'y a pas mille gens qui se ressemblent?

CHAMPAGNE.

Cela est vrai; mais qu'il appartienne à ce qu'il voudra, je ne m'en soucie gueres: chacun a le sien. Il n'y a que vous, mademoiselle Lisette, qui n'avez celui de personne, car vous êtes plus jolie que tout le monde; il n'y a rien de si aimable que vous.

FRONTIN.

Alte-là ! laisse ce minois-là en repos. Ton éloge le déshonore.

CHAMPAGNE.

Ah ! monsieur Frontin, ce que j'en dis, c'est en cas que vous n'aimiez pas Lisette, comme cela peut arriver, car chacun n'est pas du même goût.

FRONTIN.

Paix ! vous dis-je, car je l'aime.

CHAMPAGNE.

Et vous, mademoiselle Lisette?

LISETTE.

Tu joues de malheur, car je l'aime.

CHAMPAGNE.

Je l'aime, par-tout je l'aime ! Il n'y aura donc rien pour moi ?

LISETTE, *en s'en allant.*

Une révérence de ma part.

FRONTIN, *en s'en allant.*

Des injures de la mienne, et quelques coups de poing, si tu veux.

CHAMPAGNE.

Ah ! n'ai-je pas fait là une belle fortune !

SCENE X.

M. DAMIS, CHAMPAGNE.

M. Damis.

Ah ! te voilà ?

Champagne.

Oui, Monsieur; on vient de m'apprendre qu'il n'y a rien pour moi, et ma part ne me donne pas une bonne opinion de la vôtre.

M. Damis.

Qu'entends-tu par là ?

Champagne.

C'est que Lisette ne veut point de moi, et, outre cela, j'ai vu la physionomie de monsieur votre fils sur le visage d'un valet.

M. Damis.

Je n'y comprends rien. Laisse-nous : voici madame Argante et Angelique.

SCENE XI.

Mme ARGANTE, ANGELIQUE, M. DAMIS.

Mme Argante.

Vous venez sans doute d'arriver, Monsieur?

M. Damis.

Oui, Madame, en ce moment.

Mme Argante.

Il y a déjà bonne compagnie assemblée chez moi, c'est-à-dire une partie de ma famille avec quelques-uns de nos amis : car, pour les vôtres, vous n'avez pas voulu leur confier votre mariage.

M. Damis.

Non, Madame : j'ai craint qu'on n'enviât mon bonheur, et j'ai voulu me l'assûrer en secret. Mon fils même ne sçait rien de mon dessein, et c'est à cause de cela que je vous ai priée de vouloir bien me donner le nom de Damis, au lieu de celui d'Orgon, qu'on mettra dans le contrat.

Mme Argante.

Vous êtes le maître, Monsieur. Au reste, il n'appartient point à une mere de vanter sa fille ; mais je crois vous faire un present digne d'un honnête homme comme vous. Il est vrai que les avantages que vous lui faites...

M. Damis.

Oh ! Madame, n'en parlons point, je vous prie. C'est à moi à vous remercier toutes deux, et je n'ai pas dû espérer que cette belle personne fît grace au peu que je vaux.

Angelique, *à part.*

Belle personne !

M. Damis.

Tous les trésors du monde ne sont rien au prix de la beauté et de la vertu qu'elle m'apporte en mariage.

Mme Argante.

Pour de la vertu, vous lui rendez justice... Mais, Monsieur, on vous attend. Vous sçavez que j'ai permis que nos amis se déguisassent et fissent une espece de petit bal tantôt; le voulez-vous bien? C'est le premier que ma fille aura vu.

M. Damis.

Comme il vous plaïra, Madame.

Mme Argante.

Allons donc joindre la compagnie.

M. Damis.

Oserois-je auparavant vous prier d'une chose, Madame? Daignez, à la faveur de notre union prochaine, m'accorder un petit moment d'entretien avec Angelique : c'est une satisfaction que je n'ai pas eue jusqu'ici.

Mme Argante.

J'y consens, Monsieur; on ne peut vous le refuser dans la conjoncture présente, et ce n'est pas apparemment pour éprouver le cœur de ma fille? Il n'est pas encore tems qu'il se déclare tout à fait; il doit vous suffire qu'elle obéit sans répugnance, et c'est ce que vous pouvez dire à Monsieur, Angelique; je vous le permets, entendez-vous?

ANGELIQUE.

J'entends, ma mere.

SCENE XII.

ANGELIQUE, M. DAMIS.

M. DAMIS.

Enfin, charmante Angelique, je puis donc sans temoins vous jurer une tendresse éternelle! Il est vrai que mon âge ne répond pas au vôtre.

ANGELIQUE.

Oui, il y a bien de la différence.

M. DAMIS.

Cependant on me flatte que vous acceptez ma main sans répugnance.

ANGELIQUE.

Ma mere le dit.

M. DAMIS.

Et elle vous a permis de me le confirmer vous-même.

ANGELIQUE.

Oui, mais on n'est pas obligé d'user des permissions qu'on a.

M. DAMIS.

Est-ce par modestie, est-ce par dégoût que vous me refusez l'aveu que je demande?

ANGELIQUE.

Non, ce n'est pas par modestie.

M. DAMIS.

Que me dites-vous là ! C'est donc par dégoût?... Vous ne me répondez rien ?

ANGELIQUE.

C'est que je suis polie.

M. DAMIS.

Vous n'auriez donc rien de favorable à me répondre ?

ANGELIQUE.

Il faut que je me taise encore.

M. DAMIS.

Toujours par politesse ?

ANGELIQUE.

Oh ! toujours.

M. DAMIS.

Parlez-moi franchement : est-ce que vous me haïssez ?

ANGELIQUE.

Vous embarrassez encore mon sçavoir vivre. Seriez-vous bien-aise si je vous disois oui?

M. DAMIS.

Vous pourriez dire non.

ANGELIQUE.

Encore moins, car je mentirois.

M. DAMIS.

Quoi ! vos sentimens vont jusqu'à la haine, An-

gelique? J'aurois cru que vous vous contentiez de ne me pas aimer.

ANGELIQUE.

Si vous vous en contentez, et moi aussi; et, s'il n'est pas malhonnête d'avouer aux gens qu'on ne les aime point, je ne serai plus embarrassée.

M. DAMIS.

Et vous me l'avoueriez?

ANGELIQUE.

Tant qu'il vous plaira.

M. DAMIS.

C'est une répétition dont je ne suis point curieux, et ce n'étoit pas là ce que votre mere m'avoit fait entendre.

ANGELIQUE.

Oh! vous pouvez vous en fier à moi. Je sçais mieux cela que ma mere; elle a pu se tromper, mais, pour moi, je vous dis la vérité.

M. DAMIS.

Qui est que vous ne m'aimez point?

ANGELIQUE.

Oh! du tout. Je ne sçaurois, et ce n'est pas par malice : c'est naturellement. Et vous, qui êtes, à ce qu'on dit, un si honnête homme, si, en faveur de ma sincérité, vous vouliez ne me plus aimer et me laisser là! car aussi-bien je ne suis pas si belle que vous le croyez. Tenez, vous en trouverez cent qui vaudront mieux que moi.

M. Damis, *les premiers mots à part.*

Voyons si elle aime ailleurs... Mon intention, assurément, n'est pas qu'on vous contraigne.

Angelique.

Ce que vous dites-là est bien raisonnable, et je ferai grand cas de vous si vous continuez.

M. Damis.

Je suis même fâché de ne l'avoir pas sçu plutôt.

Angelique.

Hélas! si vous me l'aviez demandé, je vous l'aurois dit.

M. Damis.

Et il faut y mettre ordre.

Angelique.

Que vous êtes bon et obligeant! N'allez pourtant pas dire à ma mere que je vous ai confié que je ne vous aime point, parce qu'elle se mettroit en colere contre moi; mais faites mieux: dites-lui seulement que vous ne me trouvez pas assez d'esprit pour vous, que je n'ai pas tant de mérite que vous l'aviez cru, comme c'est la vérité; enfin, que vous avez encore besoin de vous consulter. Ma mere, qui est fort fiere, ne manquera pas de se choquer; elle rompra tout, notre mariage ne se fera point, et je vous aurai, je vous jure, une obligation infinie.

M. Damis.

Non, Angelique, non; vous êtes trop aimable! Elle se douteroit que c'est vous qui ne me voulez pas, et tous ces prétextes-là ne valent rien. Il n'y en a qu'un bon : aimez-vous ailleurs?

Angelique.

Moi! non; n'allez pas le croire.

M. Damis.

Sur ce pied-là, je n'ai point d'excuse : j'ai promis de vous épouser, et il faut que je tienne parole; au lieu que, si vous aimiez quelqu'un, je ne lui dirois pas que vous me l'avez avoué, mais seulement que je m'en doute.

Angelique.

Eh bien! doutez-vous-en donc.

M. Damis.

Mais il n'est pas possible que je m'en doute si cela n'est pas vrai; autrement ce seroit être de mauvaise foi, et, malgré toute l'envie que j'ai de vous obliger, je ne sçaurois dire une imposture.

Angelique.

Allez, allez, n'ayez point de scrupule; vous parlerez en homme d'honneur.

M. Damis

Vous aimez donc?

Angelique.

Mais ne me trahissez-vous point, monsieur Damis?

M. Damis.

Je n'ai que vos véritables intérêts en vue.

Angelique.

Quel bon caractere ! Oh ! que je vous aimerois si vous n'aviez que vingt ans !

M. Damis.

Eh bien ?

Angelique.

Vraiment oui, il y a quelqu'un qui me plaît...

Frontin *arrive.*

Monsieur, je viens, de la part de Madame, vous dire qu'on vous attend avec Mademoiselle.

M. Damis.

Nous y allons. (*A Angelique.*) Et où avez-vous connu celui qui vous plaît ?

Angelique.

Ah ! ne m'en demandez pas davantage. Puisque vous ne voulez que vous douter que j'aime, en voilà plus qu'il n'en faut pour votre probité, et je vais vous annoncer là-haut.

SCENE XIII.

M. DAMIS, FRONTIN.

M. Damis, *les premiers mots à part.*

Ceci me chagrine ; mais je l'aime trop pour la

céder à personne. (*Haut.*) Frontin, Frontin, approche; je voudrois te dire un mot.

FRONTIN.

Volontiers, Monsieur; mais on est impatient de vous voir.

M. DAMIS.

Je ne tarderai qu'un moment; viens. J'ai remarqué que tu es un garcon d'esprit.

FRONTIN.

Eh! j'ai des jours où je n'en manque pas.

M. DAMIS.

Veux-tu me rendre un service dont je te promets que personne ne sera jamais instruit?

FRONTIN.

Vous marchandez ma fidélité; mais je suis dans mon jour d'esprit, il n'y a rien à faire : je sens combien il faut être discret.

M. DAMIS.

Je te payerai bien.

FRONTIN.

Arrêtez donc, Monsieur! Ces débuts-là m'attendrissent toujours.

M. DAMIS.

Voilà ma bourse.

FRONTIN.

Quel embonpoint séduisant! qu'il a l'air vainqueur!

M. Damis.

Elle est à toi si tu veux me confier ce que tu sçais sur le chapitre d'Angelique. Je viens adroitement de lui faire avouer qu'elle a un amant, et, observée comme elle est par sa mere, elle ne peut ni l'avoir vu ni avoir de ses nouvelles que par le moyen des domestiques. Tu t'en es peut-être mêlé toi-même, ou tu sçais qui s'en mêle, et je voudrois écarter cet homme-là. Quel est-il? où se sont-ils vus? Je te garderai le secret.

Frontin, *prenant la bourse.*

Je résisterois à ce que vous me dites; mais ce que vous tenez m'entraîne, et je me rends.

M. Damis.

Parle.

Frontin.

Vous me demandez un détail que j'ignore; il n'y a que Lisette qui soit parfaitement instruite dans cette intrigue-là.

M. Damis.

La fourbe!

Frontin.

Prenez garde! vous ne sçauriez la condamner sans me faire mon procès. Je viens de céder à un trait d'éloquence qu'on aura peut-être employé contre elle. Au reste, je ne connois le jeune homme en question que depuis une heure : il est actuellement dans ma chambre. Lisette en a fait mon pa-

rent, et dans quelques momens elle doit l'introduire ici même, où je suis chargé d'éteindre les bougies et où elle doit arriver avec Angelique, pour y traiter ensemble des moyens de rompre votre mariage.

M. Damis.

Il ne tiendra donc qu'à toi que je sois pleinement instruit de tout.

Frontin.

Comment?

M. Damis.

Tu n'as qu'à souffrir que je me cache ici; on ne m'y verra pas, puisque tu vas en ôter les lumieres, et j'écouterai tout ce qu'ils diront.

Frontin.

Vous avez raison. Attendez : quelques amis de la maison, qui sont là-haut et qui veulent se déguiser après souper pour se divertir, ont fait apporter des dominos qu'on a mis dans le petit cabinet à côté de la salle. Voulez-vous que je vous en donne un?

M. Damis.

Tu me feras plaisir.

Frontin.

Je cours vous le chercher, car l'heure approche.

M. Damis.

Va.

SCENE XIV.

M. DAMIS, FRONTIN.

M. DAMIS, *un moment seul.*

Je ne sçaurois mieux m'y prendre pour sçavoir de quoi il est question. Si je vois que l'amour d'Angelique aille à un certain point, il ne s'agit plus de mariage; cependant je tremble. Qu'on est malheureux d'aimer à mon âge!

FRONTIN *revient.*

Tenez, Monsieur, voilà tout votre attirail, jusqu'à un masque : c'est un visage qui ne vous donnera que dix-huit ans; vous ne perdrez rien au change. Ajustez-vous vîte. Bon! mettez-vous là et ne remuez pas; voilà les lumieres éteintes. Bon soir.

M. DAMIS.

Écoute : le jeune homme va venir, et je rêve à une chose. Quand Lisette et Angelique seront entrées, dis à la mere, de ma part, que je la prie de se rendre ici sans bruit. Cela ne te compromet point, et tu y gagneras.

FRONTIN.

Mais vous prenez donc cette commission-là à crédit?

M. Damis.

Va, ne t'embarrasse point.

Frontin.

Soit. Je sors... J'ai de la peine à trouver mon chemin ; mais j'entends quelqu'un...

SCENE XV.

LISETTE, ERASTE, FRONTIN.

(*Lisette est à la porte avec Eraste pour entrer.*)

Frontin.

Est-ce toi, Lisette ?

Lisette.

Oui. A qui parles-tu donc là ?

Frontin.

A la nuit, qui m'empêchoit de retrouver la porte. Avec qui es-tu, toi ?

Lisette.

Parle bas... Avec Eraste, que je fais entrer dans la salle.

M. Damis, *à part.*

Eraste ?

Frontin.

Bon ! où est-il ? (*Il appelle.*) La Ramée !

Eraste.

Me voilà.

FRONTIN, *le prenant par le bras.*

Tenez, Monsieur, marchez et promenez-vous du mieux que vous pourrez en attendant.

LISETTE.

Adieu. Dans un moment je reviens avec ma maitresse.

SCENE XVI.

ERASTE, M. DAMIS, *caché.*

ERASTE.

Je ne sçaurois douter qu'Angelique ne m'aime; mais sa timidité m'inquiette, et je crains de ne pouvoir l'enhardir à dédire sa mere.

M. DAMIS, *à part.*

Est-ce que je me trompe? c'est la voix de mon fils. Écoutons.

ERASTE.

Tâchons de ne pas faire de bruit.

(*Il marche en tâtonnant.*)

M. DAMIS.

Je crois qu'il vient à moi. Changeons de place.

ERASTE.

J'entends remuer du tafetas. Est-ce vous, Angelique? est-ce vous?

(*En disant cela, il attrape M. Damis par le domino.*)

M. Damis, *retenu.*

Doucement...

Eraste.

Ah ! c'est vous-même !

M. Damis, *à part.*

C'est mon fils.

Eraste.

Eh bien ! Angélique, me condamnerez-vous à mourir de douleur ? Vous m'avez dit tantôt que vous m'aimiez ; vos beaux yeux me l'ont confirmé par les regards les plus aimables et les plus tendres ; mais de quoi me servira d'être aimé, si je vous perds ? Au nom de notre amour, Angélique, puisque vous m'avez permis de me flatter du vôtre, gardez-vous à ma tendresse Je vous en conjure par ces charmes que le Ciel semble n'avoir destinés que pour moi, par cette main adorable sur laquelle je vous jure un amour éternel.

(*M Damis veut retirer sa main.*)

Ne la retirez pas, Angélique, et dédommagez Eraste du plaisir qu'il n'a point de voir vos beaux yeux, par l'assurance de n'être jamais qu'à lui. Parlez, Angélique.

M. Damis.

(*A part.*) (*A Eraste.*)

J'entends du bruit. Taisez-vous, petit sot !

(*Il se dégage des mains d'Eraste.*)

ERASTE.

Juste Ciel! qu'entends-je? Vous me fuyez! Ah! Lisette, n'es-tu pas là?

SCENE XVII.

ANGÉLIQUE ET LISETTE *entrent*, M. DAMIS, ERASTE.

LISETTE.

Nous voici, Monsieur.

ERASTE.

Je suis au désespoir, ta maîtresse me fuit.

ANGÉLIQUE.

Moi, Eraste? Je ne vous fuis point, me voilà.

ERASTE.

Eh quoi! ne venez-vous pas de me dire tout ce qu'il y a de plus cruel?

ANGÉLIQUE.

Eh! je n'ai encore dit qu'un mot.

ERASTE.

Il est vrai; mais il m'a marqué le dernier mépris.

ANGÉLIQUE.

Il faut que vous ayez mal entendu, Eraste. Est-ce qu'on méprise les gens qu'on aime?

LISETTE.

En effet, rêvez-vous, Monsieur?

ERASTE.

Je n'y comprends donc rien ; mais vous me rassurez, puisque vous me dites que vous m'aimez : daignez me le répéter encore.

SCENE XVIII.

Mme ARGANTE, *introduite par Frontin,* LISETTE, ERASTE, ANGÉLIQUE, M. DAMIS.

ANGÉLIQUE.

Vraiment, ce n est pas là l'embarras, et je vous le répeterois avec plaisir ; mais vous le sçavez bien assez.

Mme ARGANTE, *à part.*

Qu'entends-je ?

ANGÉLIQUE.

Et d'ailleurs on m'a dit qu'il falloit être plus retenue dans les discours qu'on tient à son amant.

ERASTE.

Quelle aimable franchise !

ANGÉLIQUE.

Mais je vais comme le cœur me mene, sans y entendre plus de finesse ; j'ai du plaisir à vous voir, et je vous vois, et, s'il y a de ma faute à vous avouer

si souvent que je vous aime, je la mets sur votre compte, et je ne veux point y avoir part.

ERASTE.

Que vous me charmez!

ANGÉLIQUE.

Si ma mere m'avoit donné plus d'expérience, si j'avois été un peu dans le monde, je vous aimerois peut-être sans vous le dire; je vous ferois languir pour le sçavoir. Je retiendrois mon cœur; cela n'iroit pas si vîte, et vous m'auriez déjà dit que je suis une ingrate; mais je ne sçaurois la contrefaire. Mettez-vous à ma place; j'ai tant souffert de contrainte! ma mere m'a rendu la vie si triste! J'ai eu si peu de satisfaction! elle a tant mortifié mes sentimens! Je suis si lasse de les cacher que, lorsque je suis contente et que je le puis dire, je l'ai déjà dit avant que de sçavoir que j'ai parlé : c'est comme quelqu'un qui respire, et imaginez-vous à présent ce que c'est qu'une fille qui a toujours été gênée, qui est avec vous, que vous aimez, qui ne vous hait pas, qui vous aime, qui est franche, qui n'a jamais eu le plaisir de dire ce qu'elle pense, qui ne pensera jamais rien de si touchant, et voyez si je puis résister à tout cela.

ERASTE.

Oui, ma joie, à ce que j'entends là, va jusqu'au transport! Mais il s'agit de nos affaires. J'ai le bon-

heur d'avoir un pere raisonnable, à qui je suis aussi cher qu'il me l'est à moi-même, et qui, j'espere, entrera volontiers dans nos vues.

ANGÉLIQUE.

Pour moi, je n'ai pas le bonheur d'avoir une mere qui lui ressemble ; je ne l'en aime pourtant pas moins...

Mme ARGANTE, *éclatant.*

Ah ! c'en est trop, fille indigne de ma tendresse !

ANGÉLIQUE.

Ah ! je suis perdue.

(*Ils s'écartent tous trois.*)

Mme ARGANTE.

Vite, Frontin ! qu'on éclaire ! qu'on vienne !

(*En disant cela, elle avance et rencontre M. Damis, qu'elle saisit par le domino, et continue.*)

Ingrate ! est-ce là le fruit des soins que je me suis donnés pour vous former à la vertu ? Ménager des intrigues à mon insçû ! Vous plaindre d'une éducation qui m'occupoit tout entiere ! Hé bien ! jeune extravagante, un couvent, plus austere que moi, me répondra des égaremens de votre cœur.

SCENE DERNIERE.

(*La lumiere arrive avec Frontin et autres domestiques avec des bougies.*)

M. DAMIS, *démasqué, à madame Argante et en riant.*

Vous voyez bien qu'on ne me recevroit pas au couvent.

Mme ARGANTE.

Quoi! c'est vous, Monsieur?

(*Et puis, voyant Eraste avec sa livrée.*)

Et ce fripon-là, que fait-il ici?

M. DAMIS.

Ce fripon-là, c'est mon fils, à qui, tout bien examiné, je vous conseille de donner votre fille.

Mme ARGANTE.

Votre fils!

M. DAMIS.

Lui-même. Approchez, Eraste; tout ce que j'ai entendu vient de m'ouvrir les yeux sur l'imprudence de mes desseins. Conjurez Madame de vous être favorable; il ne tiendra pas à moi qu'Angélique ne soit votre épouse.

ERASTE, *se jettant aux genoux de son pere.*

Que je vous ai d'obligation, mon pere! Nous pardonnerez-vous, Madame, tout ce qui vient de se passer?

ANGÉLIQUE, *embrassant les genoux de madame Argante.*

Puis-je esperer d'obtenir grace?

M. DAMIS.

Votre fille a tort, mais elle est vertueuse, et, à votre place, je croirois devoir oublier tout et me rendre.

Mme ARGANTE.

Allons, Monsieur, je suivrai vos conseils et me conduirai comme il vous plaira.

M. DAMIS.

Sur ce pied-là, le divertissement dont je prétendois vous amuser servira pour mon fils.

(*Angélique embrasse madame Argante de joie.*)





NOTES

DU TOME PREMIER

Page 1. *La Double Inconstance* est imprimée sur l'édition de 1732.

P. 22, l. 21. Il y a bien *ce pauvre enfant*, et non *cette*.

23, 24. *Butord*, écrit ainsi avec un *d*, ce qui se comprend, le féminin étant *butorde*.

26, 16. On a dit autrefois *les gouttes* pour *la goutte*, parce qu'on pensait que cette maladie était produite par des gouttes d'humeur viciée qui se répandaient dans les articulations.

33, 28. *Vû* n'est pas accordé.

38, 4. *Paranthese*, imprimé ainsi avec un *a*.

41, 3. *Mal entendu* est imprimé en deux mots. Y a-t-il là un jeu de mots reposant sur ce que Trivelin vient de dire à Arlequin : « Vous m'avez fait mal » ?

45, 7. Nous avons imprimé *oubliiez*, au lieu *d'oubliez* avec un seul *i*, qui est dans le texte.

53, 27. *Il y a bien à tirer si le prince le vaut*, c'est-à-dire : le prince aurait bien de la peine à le valoir.

68, 17. *Par la mardi*, juron qui doit vouloir dire : par la mort de Dieu, ou : par la mère de Dieu.

P. 68, l. 18. Il y a bien dans notre texte *pour l'amour du souci*, qui n'a pas de sens raisonnable. Il faudrait *par crainte du souci* ou *pour le souci*, comme on a imprimé depuis.

69, 13. *Avisons-nous*, consultons-nous.

70, 20. *Par la sambille*, juron qui doit être le même que *par la sambleu, palsambleu*.

72, 27. *Galbanum*, fausses promesses, fausses démonstrations. Au propre, *galbanum* est une espèce de gomme-résine. Le sens figuré de ce mot vient, d'après Richelet, de ce que, pour faire tomber le renard dans le piège, on y met des rôties frottées de *galbanum*, dont l'odeur lui plaît et l'attire.

77, 26. *Vanger*, imprimé ainsi avec un *a*, comme à la page suivante.

81, 24. *Qu'euci qu'eumi*, façon un peu fantaisiste d'écrire *queussi, queumi* ou *quessi, quemi*. Signifie : tout à fait de même.

99, 2 et 7. Pour *mardi* et *sambille*, voir ci-dessus les notes des pages 68 et 70.

108, 20. *Diable emporte!* forme abrégée de *le diable m'emporte!*

109, 10. *Têtubleu*, pour *tête-bleu* (par la tête de Dieu !).

110, 17. *Qui payent la taille*, c'est-à-dire qui ne sont pas vraiment des nobles, le privilège des nobles étant de ne pas payer la taille.

111, 7. *Malapeste*, pour malepeste.

— 18, Variante : *ces hommes-là*, au lieu de *le monde*, ce qui justifie le *les* qui suit.

130, 4. Il faudrait *sans qu'il y ait*, à moins que *il* ne se rapporte à Arlequin, nommé onze lignes plus haut, ce qui est bien éloigné.

132, 11. *Il n'y a plus de raison à moi*, c'est-à-dire : je n'ai plus de raison, ou : il n'y a plus à raisonner avec moi.

P. 135. *Le Jeu de l'Amour et du Hasard* est imprimé sur l'édition de 1732.

167, 6. *Dans les suites*, pour *dans la suite.*

176, 9. *Roquille*, ancienne mesure de vin ne représentant qu'un quart du setier. *N'avoir que roquille*, c'est n'avoir qu'une minime portion.

177, 22. Notre texte donne *fera*, et non *sera ;* mais nous croyons ici à une faute résultant de la confusion, assez fréquente, des *s* longues et des *f*.

196, 16. *Pour dans la mienne*, locution assez baroque, mais conforme au texte.

220, 28. Au lieu de *tout au plus uni*, des éditions postérieures ont imprimé *tout des plus unis*, qui donne le même sens.

222, 12. Notre texte porte *je lui dis*, et non *je le lui dis;* mais nous avons pensé qu'il n'y avait là qu'une omission de *le*. Voir les notes des pages 12 et 170 du tome II.

225, 26. *D'où vient me dites-vous cela*, phrase d'un français assez étrange, et qui se trouve dans toutes les éditions.

230, 16. Il y a bien *souguenille* au lieu de *souquenille.* On a écrit aussi *siquenille* et *chiquenille*. L'étymologie de ce mot est assez douteuse.

243. *L'École des mères* est sans date dans le tome IV de 1758 où nous l'avons prise

251, 2. *Tout coup vaille*, arrive ce qu'il pourra.

271, 20. *Butord,* imprimé ainsi avec un *d*. Voir page 23.

273, 1. *Alte*, imprimé sans *h*.





TABLE

DU TOME PREMIER



